

Antonio GRAMSCI

LETTRES DE PRISON

**(Troisième partie de trois :
lettres 310 à 428)**

(Traduit de l'italien par Hélène Albani,
Christian Depuyer et Georges Saro)

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Antonio GRAMSCI

Lettres de prison (1926-1934)

Une édition électronique réalisée à partir du livre d'Antonio Gramsci, **Lettres de prison**. Traduit de l'Italien par Hélène Albani, Christian Depuyper et Georges Saro. Paris : Éditions Gallimard, 1971, 622 pages. Collection Témoins.

Fichier 3 de 3 : Lettres nos 310 à 428.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 5 octobre 2001 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

[Retour à la table des matières](#)

Lettre 310	14 novembre 1932	À Tania
Lettre 311	21 novembre 1932	À Tania
Lettre 312	21 novembre 1932	À Grazietta
Lettre 313	28 novembre 1932	À Tania
Lettre 314	28 novembre 1932	À Iulca
Lettre 315	5 décembre 1932	À Tania
Lettre 316	12 décembre 1932	À Tania
Lettre 317	13 décembre 1932	À Grazietta
Lettre 318	19 décembre 1932	À Tania
Lettre 319	19 décembre 1932	À Iulca
Lettre 320	26 décembre 1932	À Tania
Lettre 321	2 janvier 1933	À Tania
Lettre 322	2 janvier 1933	À Teresina
Lettre 323	9 janvier 1933	À Tania
Lettre 324	16 janvier 1933	À Iulca
Lettre 325	16 janvier 1933	À Delio et Giuliano
Lettre 326	30 janvier 1933	À Tania
Lettre 327	30 janvier 1933	À Iulca
Lettre 328	6 février 1933	À Tania
Lettre 329	13 février 1933	À Tania
Lettre 330	20 février 1933	À Tania
Lettre 331	20 février 1933	À Teresina
Lettre 332	27 février 1933	À Tania
Lettre 333	6 mars 1933	À Tania
Lettre 334	14 mars 1933	À Tania
Lettre 335	21 mars 1933	À Tania
Lettre 336	27 mars 1933	À Tania
Lettre 337	27 mars 1933	À Iulca
Lettre 338	3 avril 1933	À Tania
Lettre 339	3 avril 1933	À Teresina
Lettre 340	10 avril 1933	À Tania
Lettre 341	10 avril 1933	À Delio
Lettre 342	10 avril 1933	À Iulca
Lettre 343	17 avril 1933	À Tania
Lettre 344	30 avril 1933	À Tania
Lettre 345	30 avril 1933	À Teresina
Lettre 346	8 mai 1933	À Tania
Lettre 347	16 mai 1933	À Tania
Lettre 348	22 mai 1933	À Tania
Lettre 349	29 mai 1933	À Tania
Lettre 350	5 juin 1933	À Tania
Lettre 351	11 juin 1933	À Tania

Lettre 352	11 juin 1933	À Delio
Lettre 353	18 juin 1933	À Tania
Lettre 354	2 juillet 1933	À Tania
Lettre 355	2 juillet 1933	À Teresina
Lettre 356	6 juillet 1933	À Tania
Lettre 357	10 juillet 1933	À Tania
Lettre 358	17 juillet 1933	À Tania
Lettre 359	24 juillet 1933	À Tania
Lettre 360	Juillet 1933	À Iulca
Lettre 361	1^{er} août 1933	À Tania
Lettre 362	1^{er} août 1933	À Iulca
Lettre 363	8 août 1933	À Tania
Lettre 364	8 août 1933	À Iulca
Lettre 365	23 août 1933	À Tania
Lettre 366	28 août 1933	À Tania
Lettre 367	3 septembre 1933	À Tania
Lettre 368	25 septembre 1933	À Tatiana
Lettre 369	1^{er} octobre 1933	À Tania
Lettre 370	1^{er} octobre 1933	À Giulia
Lettre 371	13 octobre 1933	À Tatiana
Lettre 372	24 octobre 1933	À Tania
Lettre 373	29 octobre 1933	À Tatiana
Lettre 374	5 novembre 1933	À Tatiana
Lettre 375	12 novembre 1933	À Tatiana
Lettre 376	20 novembre 1933	À Tatiana
Lettre 377	27 novembre 1933	À Tatiana
Lettre 378	4 décembre 1933	À Tatiana
Lettre 379	8 mars 1934	À maman
Lettre 380	8 avril 1934	À Delio
Lettre 381	22 juillet 1935	À Tatiana
Lettre 382	Écrite à Formies	À Iulik
Lettre 383	11 août 1935	À Tatiana
Lettre 384	25 novembre 1935	À ma chérie
Lettre 385	14 décembre 1935	À Iulca
Lettre 386	25 janvier 1936	À Iulca
Lettre 387	25 janvier 1936 ?	À Iulik
Lettre 388	16 juin 1936	À Iulca
Lettre 389	16 juin 1936	À Delio
Lettre 390	Juillet 1936	À Iulca
Lettre 391	Été 1936	À Delio
Lettre 392	Juillet 1936	À Delio
Lettre 393	Août 1936	À Delio
Lettre 394	Été 1936	À Giulia
Lettre 395	Été 1936	À Giulia
Lettre 396	5 novembre 1936	À Giulia
Lettre 397	24 novembre 1936	À Iulca
Lettre 398	24 novembre 1936	À Iulik
Lettre 399	Novembre 1936	À Delio
Lettre 400	Décembre 1936	À Iulca
Lettre 401	Décembre 1936	À Delio
Lettre 402	1936	À Giulia
Lettre 403	1936	À Giuliano
Lettre 404	1936	À Delio
Lettre 405	5 janvier 1937	À Iulca

Lettre 406	23 janvier 1937	À Iulca
Lettre 407	23 janvier 1937	À Iulik
Lettre 408	Non datée	À Delio et Giuliano
Lettre 409	Non datée	À Delio
Lettre 410	Non datée	À Iulik
Lettre 411	Non datée	À Iulik
Lettre 412	Non datée	À Delio
Lettre 413	Non datée	À Iulik
Lettre 414	Non datée	À Delio
Lettre 415	Non datée	À Delio
Lettre 416	Non datée	À Delio
Lettre 417	Non datée	À Giuliano
Lettre 418	Non datée	À Delio
Lettre 419	Entre août '36 et '37	À Iulik
Lettre 420	Non datée	À Iulik
Lettre 421	Non datée	À Iulik
Lettre 422	Non datée	À Iulik
Lettre 423	Non datée	À Iulik
Lettre 424	Non datée	À Iulik
Lettre 425	Non datée	À Iulik
Lettre 426	Non datée	À Delio
Lettre 427	Non datée	À Delio
Lettre 428	Non datée	À Delio

APPENDICES

- [Appendice I](#) Deux listes de livres expédiés par la librairie Sperling et Kupfer, de Milan à Gramsci
- [Appendice II](#) Lettre adressée au Rédacteur du *Manchester Guardian*, le 21 octobre 1927
- [Appendice III](#) Lettre adressée de Rome par Taniana Schucht à Piero Sraffa, King's College, Cambridge.

INDEX DES NOMS

Lettre 310.

14 novembre 1932

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ce matin ton mandat du 11 et je te remercie de tout cœur. J'étais inquiet parce que ta dernière carte était du 2; en outre dans ta lettre précédente tu écrivais que tu allais m'envoyer une photographie que je n'ai pas reçue. Ce n'est pas tout : tous ces jours-ci je n'ai reçu de courrier de personne. Je n'ai pas même reçu les revues de la Librairie (Carlo, dans sa sottise, leur a peut-être écrit de ne plus rien expédier, me voyant déjà en liberté). J'étais donc très préoccupé et cela a renforcé en moi certaines réflexions et m'a décidé à t'écrire. Tu ne dois pas t'en tenir à l'étrangeté apparente de ce que je vais te dire et me croire fou ou léger, ou irresponsable. J'essaierai de justifier mon point de vue autant qu'il m'est possible, mais tu dois partir de l'idée que j'ai d'autres arguments que ceux que j'exposerai et que, pour des raisons diverses, je ne peux t'écrire dans une lettre et que je ne te dirais peut-être même pas de vive voix. Il m'est difficile de commencer, mais je vais essayer. Voici. J'ai appris, il y a quelque temps, que plusieurs femmes, dont le mari était en prison, condamné à de lourdes peines, se sont crues dégagées de tout lien moral et ont voulu se construire une nouvelle vie. Cela s'est produit (à ce qu'on dit) à la suite d'une initiative unilatérale. On peut en juger de telle ou telle manière, selon différents points de vue. On peut le blâmer, on peut l'expliquer et même le justifier. Personnellement, après y avoir réfléchi, j'ai fini par l'expliquer et même par le justifier. Mais si cela se passait après un accord bilatéral, ne serait-ce pas encore plus justifié? Naturellement, je ne veux pas dire que c'est une chose simple, que l'on puisse faire sans douleur et sans débats profondément déchirants. Mais, même dans ces conditions, on peut le faire, si on est convaincu qu'il faut le faire. Au fond, on frissonne quand on pense qu'aux Indes la femme devait mourir quand le mari mourait et on ne pense pas que cela arrive, sous des formes moins immédiatement violentes, même dans notre civilisation. Pourquoi un être vivant doit-il rester lié à un mort ou presque? Il me semble que ceux qui appartiennent à la génération qui s'est formée moralement avant la guerre pensent

selon une vieille mentalité dans ce genre d'affaire et que la nouvelle génération, plus rapide dans ses décisions et moins encombrée de sentiments d'un certain type, a raison. je le répète, la chose n'est pas simple, il faut se faire violence, accepter une déchirure douloureuse, il faut prévoir, après la décision, une certaine période de remords, de regrets, une incertitude, ruais, au fond, on peut prévoir que cela peut être surmonté et qu'on peut construire une nouvelle vie. Je t'expose le problème, avec beaucoup de conviction, crois-le, pour que tu en fasses part à Giulia ou pour que tu me conseilles de lui en faire part moi-même directement. Il s'agit d'une chose très très sérieuse; j'y ai pensé depuis longtemps, peut-être dès le premier jour de mon arrestation, sous des formes différentes, en plaisantant, au début, puis avec plus de sérieux et de profondeur. J'ai pensé aussi que cela pouvait passer pour un beau geste, romantique. J'ai même pensé que cela pouvait passer pour une ruse, une sorte de chantage sentimental (comment dire? je te fais cette offre, exprès pour que tu sois accablée par ma magnanimité et que tu sois obligée de refuser) - j'ai enfin pensé que la meilleure façon devrait être de mettre la chose à exécution sans hésitation, de façon unilatérale, en mettant fin à tout rapport, en créant unilatéralement un fait accompli. Cette dernière idée m'a beaucoup tourmenté, mais je n'ai pas été et je ne serai jamais capable de la mettre en oeuvre. Si nos rapports prenaient fin ainsi, Giulia en éprouverait une peine deux fois plus grande parce qu'elle perdrait toute estime pour moi (ce qui ne serait pas sans conséquences sur l'estime qu'elle doit avoir pour elle-même) sans que soit évitée la douleur. Cette douleur ne peut être évitée, mais elle peut être circonscrite comme peuvent être circonscrites d'autres conséquences de caractère moral et intellectuel. Il est indispensable que l'initiative parte de moi, cela est certain, et qu'on ne se dissimule pas sa conséquence inéluctable afin de l'affronter de toutes les forces de son être. Je pense que Giulia, bien que n'étant plus toute jeune, peut encore créer librement une nouvelle phase de sa vie. De toute façon, elle peut, fût-ce de façon violente, donner une nouvelle orientation à son existence. Et toute une série de problèmes liés entre eux en seraient résolus. Moi je rentrerais dans ma coquille «sarde ». Je ne veux pas dire par là que je ne souffrirais pas. Mais chaque jour qui passe me rend toujours plus insensible et capable de m'adapter. Je pourrais le supporter. Je m'habituerai. J'ai déjà pris en grande partie la « détentionite » et ces derniers jours je me suis aperçu que j'étais, à cet égard, plus atteint que je ne croyais. Par ailleurs je n'ai pas encore perdu assez de sensibilité pour ne pas être encore en mesure de comprendre certaines choses. Dans un an je serai peut-être complètement changé, je ne serai peut-être même plus capable de sentir ce que je sens encore aujourd'hui, je serai peut-être tombé dans l'égoïsme le plus grossier et le plus bestial. Tu dois faire preuve, en cette circonstance, d'une grande force de caractère et du dois être absolument impartiale. Tu dois penser avec sang-froid à ce que je viens d'écrire¹, en pensant à l'avenir de Giulia et à sa vie. Je ne sais pas comment tu décideras d'agir. Je t'avertis que je n'écrirai pas à Giulia avant d'avoir eu ta réponse. Je sais que je te confie une lourde responsabilité, mais je suis sûr que tu peux l'assumer. Tu peux écrire à Giulia directement, ou lui communiquer ma lettre, entièrement ou en partie.

¹ Ms. suit une rature de Gramsci.

Antonio

Lettre 311.

21 novembre 1932

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu cette semaine trois cartes et une lettre et, auparavant, ta lettre recommandée du 29 octobre avec la lettre de Giulia. On m'a annoncé il y a quelques minutes l'arrivée de l'«échantillon sans valeur» que tu m'as envoyé, avec les deux protège-chaussettes et la blague à tabac. J'attends la lettre que tu m'annonces, et dans laquelle tu as l'intention de répondre à ma lettre précédente; ce que tu en dis, toutefois, ne me satisfait pas du tout. J'ignore ce que veut dire « ta façon de sentir n'est pas conforme aux circonstances ». En attendant il ne s'agit pas de « façon de sentir » au sens immédiat du mot, mais de quelque chose qui tient compte d'une large perspective et où il est difficile de séparer le sentiment de la raison. Il s'agit certes d'une façon de sentir, cependant les prémisses de ce sentiment ne sont pas des impulsions émotionnelles, des passions instinctives, mais une longue méditation menée avec beaucoup de calme et de sang-froid. Mais il vaut mieux que j'attende ta lettre. Il serait peut-être bon, sans te presser toutefois, que tu te renseignes auprès du greffe du Tribunal Spécial pour savoir si et comment le décret d'amnistie et de remise de peine a été ou sera appliqué dans mon cas. Comme je te l'ai déjà écrit, la simple lecture du décret ne suffit pas pour comprendre l'application qui en sera faite. Il y a plusieurs hypothèses. Dans le cas le plus favorable, selon mes calculs qui cependant peuvent être faux, je pourrais bénéficier d'une remise de peine de 8 ans, c'est-à-dire que ma condamnation serait ramenée à 5 ans 2 mois (à compter d'aujourd'hui). En effet, j'ai été condamné avec six chefs d'accusation à six peines qui, une fois cumulées, ont donné un total de 20 ans 4 mois et 5 jours, plus l'amende (que je ne calcule pas pour simplifier, mais qui devrait compter parce qu'elle ne sera suspendue en aucune façon); de ces six peines, quatre devraient tomber entièrement, sous l'effet de l'amnistie ou de la remise de peine, puisqu'elles sont inférieures à trois ans. Restent une condamnation à 15 ans de réclusion et une à 10 ans de détention : sur les 15, avec 5 ans de remise de peine, restent 10 ans; sur les 10 de détention avec 3 ans de remise de peine plus 1 an pour la précédente remise, restent 6; dans le cumul, la détention est réduite des deux tiers pour équivaloir à la réclusion et, puisqu'on n'applique que la moitié de la deuxième condamnation, cela ferait 1 an, c'est-à-dire un total de 11 ans de réclusion, dont j'ai déjà purgé 6 ans moins 2 mois. Je ne suis pas sûr que le calcul soit

exact parce que je ne suis pas très au courant de ces questions. Si cette hypothèse était juste, nia situation juridique serait sensiblement modifiée, parce que, théoriquement du moins, celui qui ne doit plus purger qu'un tiers de sa peine, peut être (théoriquement) mis en liberté conditionnelle. Tu pourras peut-être avoir ces renseignements « objectivement » c'est-à-dire à titre purement indicatif. Je te prie de ne rien y ajouter de ton cru et de ne pas faire de châteaux en Espagne ni de suggestions d'aucune sorte. Quand je t'ai écrit ma précédente lettre j'avais déjà fait ces calculs et pourtant ils ne m'ont pas du tout influencé.

Je t'embrasse.

Antonio

Lettre 312.

21 novembre 1932

Très chère Grazietta,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ta lettre du 12, avec tes impressions sur les nouvelles qui se sont répandues à propos du décret d'amnistie. Je ne peux pas savoir jusqu'à quel point il était nécessaire de faire croire à maman que j'allais être libéré, avec toutes les complications que cela entraîne (obligation de m'inventer des voyages, etc.). Informe-moi bien de tout cela, afin que je sache à quoi m'en tenir. Je te dis la vérité : ces formes de duperie, même aux malades, me répugnent, parce que je pense qu'au bout du compte elles produiront ou peuvent produire des dommages plus grands que ceux qu'on voulait éviter au départ. Quoi qu'il en soit, je te prie de m'écrire très clairement et de façon détaillée. Je ne suis pas en mesure de te dire quelles conséquences aura pour moi le décret; il se peut que ma situation ne soit pas modifiée et il se peut que la peine qu'il nie reste à purger soit ramenée à 5 ans et 2 mois. Mais même s'il devait en être ainsi je ne pense pas que le changement serait bien grand; 13 ans ou 5 ans pour moi c'est la même chose, parce qu'il s'agit toujours d'un laps de temps où l'on ne peut faire aucun projet. Je t'embrasse ainsi que toute la famille, maman surtout.

Antonio

Lettre 313.

28 novembre 1932

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu tes lettres du 21 et du 23. J'attends avec une certaine impatience tes observations et ta décision au sujet de ma lettre du 14 : tu as sans doute raison d'y réfléchir calmement car je compte beaucoup sur ton aide pour convaincre Giulia d'accepter mon point de vue. J'ai reçu les lainages que tu m'as envoyés et je te remercie beaucoup. Mais pourquoi cette fois encore ne t'en es-tu pas tenue à ce que je t'avais écrit? Le tricot de laine que tu m'as expédié ne m'est pas du tout nécessaire, de ce côté-là je suis paré pour plusieurs années. J'ai encore un pull-over tout neuf que je n'ai jamais touché et qui est peut-être déjà mangé aux mites; le nouveau gilet de laine ira le rejoindre. Les caleçons et le tricot de corps n'étaient pas nécessaires non plus. Il aurait mieux valu quelques paires de chaussettes de plus, et moins coûteuses. Je vois que malgré tout je n'ai pas réussi et ne réussirai jamais à te persuader de ne faire que ce que je t'écris. Tes opinions à mon égard ne changeront jamais et tu n'arriveras jamais à comprendre ce qu'est la vie en prison et ses nécessités. D'ailleurs c'est une étrange prétention que la mienne, n'est-ce pas? Il vaut peut-être mieux que tu ne comprennes pas et que tu n'arrives pas à imaginer. J'ai lu avec attention le passage du décret d'amnistie et de remise de peine que tu cites dans ta lettre. Mon cas est juridiquement identique (exception faite pour la gravité de la peine qui était plus lourde dans mon cas) mais il me semble que dans ce passage l'hypothèse envisagée est ultra-favorable parce que selon mes calculs l'intéressé devrait encore purger 2 ans et deux mois et non 17 mois, de même que moi je devrais encore purger 5 ans et 2 mois environ. En effet dans mon cas le décret est plus favorable parce que je devrais avoir 5 ans de remise de peine pour les 15 ans de réclusion, alors que dans le cas envisagé l'intéressé ne devrait avoir que 3 ans sur 10. Mais comme je te l'ai écrit, ces calculs sont hypothétiques, parce que le Tribunal Spécial a ses propres méthodes pour calculer le cumul juridique. J'ignore si tu as pu te renseigner à ce propos. La chose est intéressante parce que, comme je te l'ai écrit, quand il ne reste plus qu'un tiers de la peine à purger, et que celle-ci ne dépasse pas 5 ans, d'après le nouveau Code, on peut théoriquement obtenir une libération conditionnelle. Si mes calculs sont exacts, et si d'autres conditions que j'ignore encore jouent, (la question de l'assignation à

résidence mentionnée justement dans le passage que tu cites) dans quelques mois je devrais réunir précisément les conditions requises par le Code. S'il en était ainsi je te prierais de venir à Turi pour ¹ que je te fasse part d'un projet. Je ne l'exposerai certainement pas par écrit parce que, quand je t'écris quelque chose dans une lettre, tu entreprends de ta. propre initiative des démarches qui loin de m'être bénéfiques ne nuisent et aggravent ma situation (contre ton gré, certes, mais ceci pratiquement a peu d'importance, parce que ce sont les résultats effectifs qui comptent, et non les intentions qui vous font agir).

Je t'embrasse affectueusement.
Antonio

Lettre 314.

28 novembre 1932

Très chère Iulca.

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu tes lettres du 22 octobre et du 15 novembre. Il y a quinze jours (ou peut-être même avant) j'avais répondu à celle du 22 octobre mais j'ai été ensuite obligé de changer tout le sens de ma lettre et j'ai dû renoncer. Je t'avais écrit toute une variation sur le thème « commencer » ou « recommencer », parce qu'il me semblait que tu étais indécise, désorientée, en ce moment de ta vie. Mais je devrai m'occuper de ce sujet dans quelque temps, quand je me serai mis d'accord avec Tania, qui a fait un peu d'obstruction et me tient en suspens. - J'ai lu avec intérêt tes observations sur le miroir et sur Iulik qui aime se regarder, mais ce qui a suscité mon intérêt c'est le caractère ingénument et candidement «féminin » de ton raisonnement. Vraiment la quintessence de la féminité. Car ne voir dans le miroir qu'un instrument narcissique est le propre des femmes et d'elles seules. J'ai toujours eu un miroir; sinon comment aurais-je pu me raser? Tes observations sont entièrement fausses et révèlent une façon de penser arriérée, anachronique et... terriblement dangereuse. Avec un état d'esprit comme le tien, négatif et provoque uniquement par des réactions à des dégénérescences psychologiques, l'ouvrier brise la machine, l'employé bricole ses dossiers etc. Il me

¹ Suit une rature dans le manuscrit.

semble qu'il n'y a rien de mal (au contraire) à ce que Iulik refuse des chaussettes trouées. Pourquoi laisser des trous aux chaussettes, si on peut les repriser? Il me semble que tu confonds les moyens et la fin, que tu ne sais pas conformer les moyens à la fin, c'est-à-dire que tu ignores queues sont tes fins pratiques, immédiates, disposées en chaîne et permettant de passer progressivement d'un maillon à l'autre. Il y a toujours un fond «genevois» dans ton caractère et ce fond est cause d'une part importante de ton malaise psychique, et donc de tes douleurs physiques. Il y a quelque chose de contradictoire en toi, une déchirure que tu n'arrives pas à cicatriser, entre théorie et pratique, conscience et instinct. Tu ne crois pas? Mais au fond ce n'est pas très grave et d'ailleurs c'est justement à cause de cela que tu es... Iulca et non Macha ou Valia. J'aurais dû t'aider à mieux te connaître, à dépasser ces contradictions. Enfin! J'y pense souvent, à tout ce que j'aurais pu et dû faire et que je n'ai pas fait. C'est peut-être vrai que j'ai été trop « égoïste » et que j'ai vécu de sensations esthétiques plus que d'obligations morales. Peut-être ai-je été trop « italien » au sens intellectuel du mot et c'est pourquoi j'ai eu tant de sympathie pour... Léonard de Vinci et la Renaissance. je crois m'être maintenant... réformé, avoir concilié en moi Renaissance et Réforme pour employer ces deux termes qui semblent bien symboliser tout grand mouvement des civilisations. Mais que de sottises je t'écris! J'ai été très content des nouvelles que tu me donnes de Iulik et de Delio. Quelles différences entre les deux! Pourtant je crois qu'ils finiront par se compléter l'un l'autre en grandissant ensemble, en s'éduquant réciproquement... sous ta direction. Mais leur as-tu donné une ligne directrice? De quelle façon participes-tu à leur formation? Combien de choses je voudrais savoir que je ne saurai peut-être jamais! Je t'embrasse.

Antonio

Très chers Delca et Iulik, votre papa vous embrasse et vous envoie mille et mille baisers.

Lettre 315.

5 décembre 1932

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ta carte du 30 novembre et la lettre du 2. Je suis désolé que tu aies été malade et que tu ne sois pas encore remise. Mais pourquoi ne m'en as-tu pas parlé? Il m'est pénible de penser que, ignorant que tu étais malade, j'ai peut-être contribué (comme cela est certainement arrivé) à te rendre plus nerveuse et plus inquiète, et à aggraver ainsi ton mal. Je pense que tu me dis la vérité quand tu affirmes que tu te sens mieux, c'est pourquoi je t'écris certaines choses. De toute façon il faut que tu te persuades absolument que le fait de me cacher certains faits est pire que de les annoncer tout de suite; cela crée des complications qui augmentent le chagrin et laissent une trace permanente de doute angoissant, car on se demande si on n'ignore pas encore d'autres choses et si d'autres chagrins ne vous attendent pas. Chère Tania je te prie de tout mon cœur de ne pas discuter, analyser, chercher à réfuter ma lettre du 14 novembre. J'aurais l'impression d'être disséqué comme un cobaye. Je comprends très bien que tu pourrais répondre à chaque point de ma lettre, comme deux et deux font quatre. Mais je te prie de croire que moi aussi je connais les quatre opérations et la table de multiplication. Il ne s'agit donc pas de la facilité plus ou moins grande de trouver des arguments à opposer aux miens. Il ne s'agit pas non plus de croire que j'ai besoin d'expressions affectueuses, d'être consolé, d'être cajolé. Ce sont de bien bonnes choses, mais dans le cas présent elles sont déplacées et paraîtraient (je dois te le dire franchement) conventionnelles comme un compliment de circonstance. Aussi je te prie de ne pas discuter. Tu dois répondre seulement à ceci : es-tu disposée à te faire l'interprète auprès de Giulia de ce que je t'ai écrit ou considères-tu cela comme impossible? Oui ou non, voilà ce que je veux savoir. Toute discussion supplémentaire à ce sujet me déplairait profondément. Il s'agit d'une opération chirurgicale, d'une décapitation dans un certain sens, et elle n'est justifiée que si elle est faite d'un coup net et précis; sinon cela deviendrait un supplice chinois. J'aurais voulu que tu me répondes tout de suite; tu n'as pas pu. Patience! mais maintenant il ne faut pas retourner le couteau dans la plaie.

Permetts-moi de te dire une vérité douloureuse. Souvent celui qui veut consoler, être affectueux etc. est en réalité le plus cruel des bourreaux. Même dans l'« affection » il faut être surtout « intelligent ». Bientôt nous serons en 1933; une nouvelle phase de ma vie de détenu a déjà commencé. Eh bien il faut que je te parle très fran-

chement. Comme je ne mets absolument pas en doute ton affection pour moi (ceci est un principe toujours présent à mon esprit, même quand je n'y fais aucune allusion et il me semble inutile de le faire, ce serait comme si je rappelais constamment que maman ou Giulia m'aiment) et comme je pense désormais que ma lettre du 14 novembre restera pour l'instant sans conséquences décisives, je veux te dire que ton comportement doit changer sur certains points. Crois bien que je ne veux pas te faire de reproches (ils seraient stupides) mais je veux te rappeler une chose qui s'est passée il y a quelques années, que tu as peut-être oubliée et à laquelle il me semble que tu n'as pas à l'époque assez réfléchi pour en tirer une ligne de conduite. Tu te souviens qu'en 1928, quand j'étais en prison à Milan, j'ai reçu une lettre d'un « ami » qui était à l'étranger. Tu te souviens que je t'ai parlé de cette lettre très « étrange » et je t'ai rapporté que le juge d'instruction, après me l'avoir remise, ajouta textuellement : « Monsieur le député, vous avez des amis qui désirent certainement que vous restiez longtemps en prison ¹ ». Toi-même tu m'as rapporté une autre opinion sur cette même lettre, opinion qui allait jusqu'à la qualifier de « criminelle ». Eh bien, cette lettre était extrêmement « affectueuse » à mon égard, elle paraissait avoir été écrite avec une impatiente sollicitude pour me « consoler », me donner du courage, etc. Pourtant aussi bien l'opinion du juge que celle que tu m'as rapportée étaient objectivement exactes. Donc on peut commettre un acte criminel tout en voulant faire du bien, donc quelqu'un qui voulait vous faire du bien peut au contraire resserrer vos chaînes? Il semble que oui, de l'avis même du juge d'instruction du Tribunal Militaire Territorial de Milan, avis qui, comme tu l'as toi-même constaté, a coïncidé avec celui de quelqu'un aux idées diamétralement opposées. Et avec raison, car en me lisant quelques passages de la lettre le juge me fit remarquer qu'elle pouvait être catastrophique pour moi-même dans l'immédiat, sans compter le reste et que si elle ne l'était pas c'était seulement parce qu'on ne voulait pas m'accabler, parce qu'on préférerait ne pas s'y arrêter. S'agissait-il d'un acte scélérat ou d'une légèreté irresponsable? C'est difficile à dire. Peut-être les deux; il est possible que celui qui m'a écrit n'ait été que stupide et irresponsable et que quelqu'un d'autre, moins stupide, l'ait poussé à écrire. Mais il est inutile de se casser la tête sur de telles questions. Reste le fait objectif, qui a sa signification.

Chère Tania, je t'ai déjà dit qu'une troisième phase de ma vie de détenu a commencé. La première phase est allée de mon arrestation à l'arrivée de cette fameuse lettre : jusqu'à ce moment-là il y avait quelques probabilités (bien sûr des probabilités seulement, mais que demander de plus?) pour que ma vie prenne une tournure différente de celle qu'elle a prise par la suite; ces probabilités ont été réduites à néant et il aurait pu m'arriver encore pire. La deuxième phase va de ce moment-là au début du mois de novembre. Il existait encore quelques possibilités (non plus des probabilités, seulement des possibilités, mais les possibilités ne sont-elles pas précieuses et ne faut-il pas essayer de les saisir?) et elles aussi ont été perdues, non pas par ma faute, je t'assure, mais parce qu'on n'a pas voulu écouter ce que j'avais indiqué en temps utile. Cela je le dois à Carlo et à sa stupidité béate (il ne s'agit pas du

¹ Cf. lettre 97.

télégramme, qui est une sottise secondaire). Mais toi, pourquoi n'es-tu pas venue à Turi en 1932, comme tu me l'avais promis, dès le début du mois de janvier? Si tu n'avais rien promis et si je n'avais pas compté sur ta promesse, je t'aurais écrit de venir. Je t'ai dit que je ne veux pas faire de récriminations. Je veux seulement que le passé serve au moins de leçon pour cette troisième période, afin que ne se reproduisent pas les erreurs, les fautes du passé. Cette troisième phase qui commence est la plus difficile à surmonter. Aussi, je t'en prie, ne fais rien sans mon accord, n'écoute aucun conseil à mon sujet, fais seulement et « littéralement » ce que je pourrai t'indiquer moi-même. C'est cette conviction que j'ai voulu te donner par cette longue tirade : les intentions bonnes et affectueuses ne suffisent pas et il faut autre chose encore avant de prendre une décision qui ne concerne pas uniquement soi-même : il faut avant tout l'accord explicite de l'intéressé sur qui retombent les conséquences désastreuses que l'on n'est pas toujours capable de prévoir. Je t'embrasse.

Antonio

Lettre 316.

12 décembre 1932

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

Ces dix derniers jours je n'ai rien reçu de toi. Ta dernière lettre remonte au 2 et je l'ai reçue avant lundi dernier. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas de tes nouvelles : il s'agit peut-être d'un retard dans le courrier, mais il se peut aussi que tu n'aies pas pu écrire pour des raisons de santé et cela m'inquiète et m'afflige beaucoup. Très chère Tania, je te prie vraiment de tout mon cœur de m'écrire au moins une fois par semaine, ne serait-ce qu'une simple carte postale. Il est vrai que souvent tu m'écris plus d'une fois par semaine, mais ce qui importe le plus, dans les conditions psychiques et même physiques qui sont les miennes, c'est surtout la « régularité » - Tu me conseilles d'écrire moi-même à Giulia pour lui faire part du récent décret d'amnistie et de remise de peine. J'aurais volontiers déjà suivi ton conseil, mais que pourrais-je lui écrire de précis et de certain? Comme je te l'ai déjà dit à différentes reprises je ne sais rien à ce propos. Je peux faire des hypothèses très vagues et de caractère purement arbitraire, qui vont d'un extrême à l'autre : 1° il se peut que le décret ne me concerne même pas et que ma situation juridique soit inchangée (c'est l'hypothèse extrême, la plus pessimiste); 2° d'après le décret, il est possible que ma peine soit ramenée à 5 ans (hypothèse extrême, la plus optimiste) avec certaines

modifications générales de ma situation juridique en rapport avec ce que le nouveau Code établit à propos de la liberté conditionnelle. Entre ces deux extrêmes il existe des hypothèses intermédiaires. Comme tu vois, personnellement je suis dans le noir. D'ordinaire quand on accorde une amnistie et une remise de peine on communique officiellement à l'intéressé, après un certain temps, les changements qui sont intervenus dans sa situation, c'est-à-dire la nouvelle date officielle et légale de sa mise en liberté. Cette communication peut aussi prendre quatre ou cinq mois. Mais l'absence de communication officielle ne signifie pas en soi que l'amnistie ou la remise de peine ne doivent pas être légalement appliquées; il peut s'agir d'un oubli, d'une erreur, etc. C'est pourquoi il faut parfois que l'intéressé fasse une requête pour demander l'application du décret. Comme tu vois la question est complexe. Personnellement, je pourrais bien rester encore quelques mois sans rien savoir de ce qui me concerne. C'est pourquoi je t'ai écrit, il y a quelques semaines, de bien vouloir te rendre, sans te presser, au Greffe du Tribunal Spécial, pour avoir des renseignements. Naturellement dans ce genre de choses, l'intervention de l'avocat n'a aucun effet. Il se peut que le greffier lui-même ne sache rien sur le cas précis, individuel de chaque condamné, parce qu'il est naturel de penser que le Tribunal procède à l'examen des dossiers par ordre d'urgence et laisse pour la fin les dossiers des condamnés auxquels, même si la remise de peine leur est applicable, il reste une longue peine à purger. Mais il est au moins probable que le greffier sache si dans le cas de ces derniers le décret sera ou non appliqué, étant donné que des personnes condamnées dans les mêmes conditions générales mais à des peines moins importantes peuvent avoir déjà bénéficié de l'application du décret et avoir été libérées. Je pense avoir été clair : dans mon cas il s'agit seulement de savoir, à défaut d'autres précisions, si j'ai droit ou non à cette amnistie. La durée de la remise de peine, pour l'instant et pendant quelque temps, peut ne pas être fixée. Faute de ces renseignements préliminaires je ne pourrais décemment pas même demander que le décret me soit appliqué. Ne crois pas que je veuille te contraindre à sortir et à te fatiguer pour avoir ces renseignements. Je t'ai déjà écrit qu'il n'y a pas urgence. Les semaines et même les mois ne comptent pas dans ce genre de choses (du moins ne comptent pas pour moi, hélas!). Ce qui compte c'est l'exactitude, la précision, la sûreté des renseignements. Les on dit, les il me semble que, etc., n'ont aucune importance, ou n'ont qu'une importance négative, débilitante, d'usure. C'est là un principe de conduite dont je voudrais te convaincre : pas de hâte, pas d'impulsivité; pas de sentimentalisme émotif. Dans toute initiative, avant la mise en oeuvre, il faut avoir déterminé tous les facteurs positifs de succès et éliminé tous les facteurs négatifs ou d'échec. Dans certains cas, le facteur temps, le gain de temps etc., dans la mesure où il empêche d'avoir une vision réaliste de ces données fondamentales, est la principale cause d'échec. Le sens commun a synthétisé cette expérience dans le dicton populaire : « La chatte pressée met au monde des chatons aveugles. » - Il a été communiqué que pour les fêtes de Noël on peut recevoir « un » colis de sa famille. J'imagine que tu as déjà pensé à m'envoyer quelque chose. A mon avis, tu ferais mieux de ne rien envoyer et de réserver l'argent pour d'autres besoins. Si tu veux vraiment que je reçoive quelque chose de toi pour Noël, étant donné l'autorisation accordée, je te prie d'être très modérée et de te limiter. Si tu y tiens vraiment, envoie-moi très peu de choses, et très simples. Si tu veux connaître mes

désirs, les voici : un peu de panettone et, si c'est possible, quelques flacons de ce concentré de bouillon de légumes que tu m'as envoyé une fois. Je te prie de croire que je ne fais pas de façons; je ne digère presque rien et ne peux rien mâcher. Tu peux peut-être ajouter une petite bouteille d'amer pour l'estomac. Je ne saurais pas te dire lequel : du Ferro-China ou quelque chose de ce genre. Mais je t'assure que même si tu n'envoies rien, mais seulement ton bonjour, je serais également content et peut-être même davantage. - Je te saurais gré d'écrire à la Librairie que je n'ai pas reçu les numéros du mois d'octobre des revues *Leonardo* et *La Nuova Italia*. Très chère Tania, souvent, lorsque je t'ai écrit, à toi, ou à Giulia, et que je repense à ce que j'ai écrit et surtout à la façon et au ton de mes paroles, je pense que je dois vous ennuyer énormément avec mes airs de pédagogue pédant. Comme tu vois, je me rends compte moi-même de ce ton. Mais je ne puis écrire autrement. Chacune de mes lettres, croise-le, est le résultat d'une série complexe d'efforts de volonté et d'actes d'autocontrôle qui ne peuvent pas ne pas s'organiser dans une forme qui me paraît à moi-même ridicule. Bien souvent je ne suis pas du tout satisfait de ce que j'ai écrit et de la façon dont je l'ai écrit. Il faut que j'en prenne mon parti. Fais de même et garde-moi ton affection. Je t'embrasse affectueusement.

Antonio

Lettre 317.

13 décembre 1932

Très chère Grazietta,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ta lettre du 9 et je te remercie des nouvelles que tu me donnes. Je t'écris à toi mais tu peux dire à maman que je lui ai écrit à elle à l'occasion des fêtes de Noël pour lui présenter tous mes vœux de meilleure santé et de bonheur. Tu as raison de te soucier surtout de sa tranquillité d'esprit. Tu peux lui assurer que je suis toujours fort et serein et que j'affronte toutes les adversités avec assurance et tranquillité. Tu lui diras qu'elle aussi doit être forte comme elle l'a toujours été par le passé et qu'ainsi nous nous reverrons sûrement tous ensemble, fils et petits-fils, et elle pourra vraiment dire qu'elle n'a pas fait des sacrifices en vain, qu'elle a dépensé sa vie utilement en donnant un exemple constant d'énergie et de constance inébranlable même aux pires moments. Tu dois vraiment ainsi que Nannaro, Carlo et Mario lui donner du courage en mon nom et lui donner le sentiment que je suis près d'elle. Chère Grazietta tu fais bien de m'écrire toujours quelque chose sur ta vie et sur celle des autres membres de

la famille. Je suis vraiment heureux que Franco soit un garçon si brillant et prometteur. Pourquoi ne m'as-tu rien écrit sur Mea ?

Excuse-moi si je ne t'écris pas toujours longuement. Je ne sais vraiment pas quoi dire parce que ma vie est toujours la même, monotone, et il ne m'arrive jamais rien, comme tu peux imaginer. Au moins autrefois j'exerçais mon imagination, je créais dans mon esprit des nouvelles et des romans, je créais par la fiction des personnages avec leur vie propre, leurs aventures, leurs drames imaginaires, etc. Te souviens-tu qu'étant enfant je connaissais beaucoup d'histoires et que j'en inventais moi-même? Mais maintenant, il faut croire que j'ai perdu cette disposition : s'il n'arrive rien dans ma vie réelle, il ne m'arrive rien non plus dans la vie de l'imagination. Et ainsi je ne sais pas quoi t'écrire. A toi et au reste de la famille, mes meilleurs vœux pour les fêtes. Je t'embrasse.

Antonio

Lettre 318.

19 décembre 1932

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

Je te remercie pour ta photographie, qui m'a beaucoup plu même si elle est un peu trouble et floue, J'ai été très heureux de lire la belle lettre de ta maman et je te remercie d'avoir pensé à me la communiquer : elle éclaire bien des aspects de la vie de ceux qui nous sont chers et qui dans les lettres de Giulia restent complètement dans l'ombre. Deux ou trois remarques sur certains points de ta lettre qui me concernent. Je ne pense pas que tu doives te « sentir offensée et même profondément attristée » par ce que je t'ai écrit à propos des annonces de ta venue à Turi en 1932, annonces qui expliquent que je me sois abstenu de t'écrire moi-même pour te demander de venir. Ma façon d'agir et celle (sinon de sentir) du moins d'exprimer mes sentiments, doit être « rationnelle » et même « rationalisée »; elle doit exclure aussi les choses inutiles et pas seulement les choses que je considère, après avoir pesé le pour et le contre, comme positivement nocives. Les choses inutiles peuvent contenir une nocivité latente qui peut m'échapper et je tâche par conséquent de les éviter. Une expérience de six années m'a montré que ce n'est que parce que j'ai agi ainsi que j'ai pu résister et durer jusqu'à aujourd'hui. Tu comprends que le contrecoup d'un mal inévitable, hors de notre propre volonté et de notre contrôle est une chose, et que celui d'un mal que nous avons nous-mêmes contribué à susciter par notre manque de discernement, par négligence, étourderie etc. en est une autre. Je parle du contrecoup psychologique, bien entendu, qui en prison est souvent plus désastreux que le contrecoup matériel et physiologique. Tes promesses rendaient inutile toute insistance.

D'ailleurs tu dois encore te souvenir qu'en janvier 1932 justement, alors que tu n'étais pas encore venue, après tes premières promesses, je m'en suis plaint à toi, en te priant d'éviter de faire des promesses que tu n'étais pas sûre de tenir, et de m'annoncer les faits quand ils étaient décidés et déjà en voie d'exécution. Je t'assure que je ne veux pas revenir sur le passé, mais tu dois comprendre ceci : lorsque, après ces explications, tu m'as annoncé à nouveau que tu voulais venir, j'ai considéré comme inutile tout rappel qui pouvait te faire croire qu'il y avait urgence et te pousser à partir, même si ton état de santé n'était pas propice. En attendant la période opportune prit fin et ton voyage pouvait être remis sans regret, parce qu'il était désormais privé du sens que je lui donnais. Maintenant je te prie de ne pas t'inquiéter de tout cela; maintenant le passé est passé et il faut toujours penser à l'avenir. Quand j'aurai les

renseignements que tu m'enverras et que je pourrai y voir plus clair, je t'écrirai. De toute façon ce sera, dans le meilleur des cas, dans quelques mois; rien ne presse et tu dois tâcher de faire ce voyage dans les meilleures conditions pour ta santé.

Je voudrais maintenant te demander un conseil médical. J'ai une rechute d'insomnie organique; je suis resté cinq nuits de suite sans fermer l'œil. Je t'ai déjà écrit que j'ai pris un produit « Roche » légèrement hypnotique, le « Sedormit », qui n'a eu que peu d'effet. Je crois vraiment que je ne pourrai plus éviter l'usage d'un somnifère et je te demande de m'indiquer celui qui est le moins nocif pour l'organisme, mais qui puisse me permettre de faire une cure fortifiante pour renforcer l'organisme lui-même. J'ai déjà fait 42 piqûres de Valero-Fosfer Wassermann, mais l'insomnie m'affaiblit et réduit presque à néant les effets de la cure. Toutefois j'ai eu un léger mieux, si bien que, malgré mon insomnie prolongée, je peux écrire avec une certaine facilité; je suis étourdi et faible, mais non comme je l'ai déjà été d'autres fois, et j'ai peu de migraines. Je t'embrasse tendrement.

Antonio

Lettre 319.

19 décembre 1932

Très chère Iulca,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ta lettre du 2. D'après ce que m'écrit Tania, il semble que toi au contraire tu n'as pas reçu certaines de mes lettres (par exemple, une lettre destinée à Delio). A vrai dire je ne regrette pas beaucoup que quelques-unes s'égarer; mais, malheureusement, ce ne peut être qu'au hasard, et certainement pas de façon intelligente. Je veux dire qu'après avoir écrit certaines lettres je suis moi-même mécontent, tellement je me rends compte que j'ai pris un ton pédant, qui doit souvent te paraître comique. Cela dépend de beaucoup de circonstances liées à mes conditions de vie, à certains événements des années passées et aussi au fait que, dans tes lettres, il y a peu de points qui demandent une réponse. Tu restes trop dans l'abstrait et dans le vague, alors que j'aurais besoin de plus de précisions. J'ai perdu beaucoup de mon pouvoir d'imagination, j'ai perdu la plupart de mes contacts avec le flux de la vie réelle; mes

souvenirs, bien que vivaces, sont désormais vieux de six ans, mais combien de choses ont dû changer pendant ces six années! Je ne peux être qu' « anachronique » en tout; et alors, comme toujours, je me réfugie dans le pédantisme et dans les sermons, parce que je veux quand même dire quelque chose et faire semblant de t'aider puisque je ne peux pas t'aider effectivement à franchir la phase actuelle de ton existence qui me semble être celle d'un convalescent qui fait mille projets d'activité et ne sait par où commencer. Cela me donne à penser qu'il y a chez toi aussi quelque chose d'anachronique, qu'il t'est arrivé à toi aussi, bien que sous une forme différente de la mienne, de rester pendant quelques années en marge du flux de la vie et que tu ne sais pas comment t'y plonger à nouveau (ou que tu crois ne pas savoir, alors que tu ne te rends peut-être pas compte que tu as déjà depuis un certain temps recommencé à travailler). Une fois je t'ai conseillé de reprendre la musique, comme moi je recommencerais mes études de philologie. Puisque l'étude de la musique a été le point de départ de tes expériences, je pensais qu'en revenant à cette étude tu revivrais ton passé, avec une conscience critique plus aiguë, et que tu reprendrais les étapes de ton existence, non pour les répéter mécaniquement, mais pour les parcourir intensément et une fois arrivée au maillon brisé de la chaîne (à supposer qu'il y ait un maillon de brisé) le mettre à l'épreuve. Je ne sais pas si tu as compris mon conseil en ce sens, ou si tu n'y as pas vu qu'un conseil destiné à remplir d'une façon quelconque ce que tu appelles l'état d'inertie dans lequel tu te trouves depuis trop longtemps. Il arrive souvent qu'en revenant à ses expériences passées, avec tout l'enrichissement ultérieur, on fasse des découvertes intéressantes, qu'on s'aperçoive qu'on a légèrement dévié de la ligne qui aurait permis une meilleure mise en oeuvre de ses propres forces et donc une contribution plus grande dans la collaboration au développement des forces historiques vitales; mais la légère déviation initiale est devenue toujours plus grande et a brimé la personnalité, et la rectifier pourrait signifier une reprise plus normale, plus fructueuse, plus riche de valeurs. Comme tu vois, ces considérations aussi restent dans l'abstrait et dans le vague, nécessairement. Par ailleurs renseigne-moi avec précision sur ton nouvel essai de cure. Je suis heureux que les enfants cet automne n'aient eu aucune maladie saisonnière et je suis aussi heureux... que tu aies écrit avec mon stylo. (Mais fais attention : il faut le remplir avec une encre fluide pour stylos et non avec l'encre ordinaire qui laisse un dépôt et encrasse les canaux d'écoulement.) Ma chérie, je t'embrasse, ainsi que nos enfants.

Antonio

Lettre 320.

26 décembre 1932

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu le colis de Noël envoyé de Ghirlarza et ton colis contenant les chaussettes de laine. J'ai vu que pour le colis de maman ton initiative est intervenue au bon moment, car il était vraiment à mon goût. Je te prie d'écrire toi-même à Teresina pour l'avertir que le colis est bien arrivé avant Noël, que tout était en très bon état et excellent, et que je les remercie de tout cœur; j'écrirai moi-même la semaine prochaine. Je te remercie aussi d'avoir pensé à moi avec sollicitude. Les chaussettes vont bien parce qu'elles sont en laine, mais pourquoi les avoir choisies si extravagantes et si chères? Très chère Tania, ne sois pas irritée par mon pédantisme, mais je te prie d'être plus pratique et terre-à-terre. Je sais que « être pratique » est un terme général et vague; « pratique » ne veut pas dire la même chose pour une femme et pour un homme, en prison et en liberté etc., et en réalité chaque individu est pratique à sa façon, c'est-à-dire qu'il adapte ses conditions de vie de façon à faciliter le plus possible l'exercice de son activité principale et la poursuite du but qui lui tient le plus à cœur. Dans le cas des chaussettes destinées à un détenu, il existe toutefois des conditions générales que tu devrais désormais connaître; le pied s'use facilement à cause de la mauvaise qualité des chaussures, donc les chaussettes ne doivent pas monter jusqu'au genou mais arriver à la cheville de sorte que, quand on les jette, on évite d'en gaspiller un demi-mètre. On peut trouver des jambes de chaussettes indépendantes, n'est-ce pas? Chacune de tes paires de chaussettes correspond en quantité à trois paires utiles. J'ai moi-même quelquefois séparé le pied du reste mais je n'ai fait que des horreurs, j'ai mal défait les mailles, j'ai abîmé la laine etc. Tu as des idées très curieuses; je pense que tu es toujours convaincue : 1° que je fais des manières; 2° que je ne suis pas « pratique ». Je t'assure que tu te trompes complètement; je ne fais pas de manières, bien que je n'aime pas faire faire des dépenses exagérées et inutiles; je suis très « pratique », mais certes à ma façon, qui est tout à fait personnelle, bonne pour moi et non pour les autres. je crois être « pratique »

justement parce que je comprends qu'au-delà de certaines limites l'esprit pratique devient une question d'individu.

J'ai reçu deux cartes de toi et une lettre, et dans toutes les trois, et en vrac, tu me parles de l'application, en ce qui me concerne, du décret d'amnistie et de remise de peine. Je ne suis pas arrivé à distinguer dans tes explications ce qui est « officiel », c'est-à-dire ce qui correspond à des renseignements sûrs obtenus auprès du greffe du Tribunal Spécial, de ce qui est hypothèse ou polémique de ta part contre mes propres hypothèses. Il me semble qu'il est officiel et certain : 1° que j'ai bénéficié du décret; 2° que la peine totale est ramenée à 12 ans et 4 mois, c'est-à-dire que je dois encore purger une peine de 6 ans 4 mois et 25 jours (à compter d'aujourd'hui 26 décembre 1932), mais si je suis certain du premier point, de façon catégorique, il n'en va pas de même pour le second, parce que tes expressions ne sont pas catégoriques. De plus, il me semble que tes calculs pour expliquer la réduction de peine ne sont pas officiels et certains, mais sont des hypothèses à toi ou d'une de tes connaissances. Il faudra donc que j'attende le communiqué officiel pour me faire une opinion raisonnable. De toute façon, à supposer que je doive encore purger 6 ans, 4 mois et 25 jours, il est exclu que je puisse bénéficier du droit (théorique) à la liberté conditionnelle, parce qu'il faut ne pas avoir à purger une peine supérieure à 5 ans. Je ne serai dans les conditions requises par la loi que dans 1 an, 4 mois et 25 jours. Ceci est clair. - Quand dans mes précédentes lettres je te faisais part de mon hypothèse, j'ai insisté en disant que c'était la plus favorable et qu'on pouvait en faire d'autres parce qu'il me manquait beaucoup d'éléments pour faire le calcul, et parce que - et c'est la raison principale - la méthode utilisée par le Tribunal Spécial pour calculer les cumuls est plus souple (et elle peut être plus bienveillante) que dans les autres Tribunaux. Dans mon cas, si une Cour d'Assises avait calculé le cumul en suivant à la lettre le Code Zanardelli, la condamnation, au lieu d'être de 20 ans et 4 mois aurait été plus lourde de quelques années. Certes le Tribunal Spécial ne fait pas cela au hasard et sans un but bien précis (ou du moins il ne le faisait pas, pendant la première période de son existence, quand il jugeait sur la base de l'ancien Code). [Je te signale que je possède le nouveau Code et qu'il est donc inutile que tu m'en fasses envoyer un autre exemplaire.] - Tu me demandes si je désire un certain livre de Calvin Hoover; mes désirs n'ont aucune importance. En revanche je n'ai pas reçu le volume *Movimento economico italiano* de la Banca Commerciale (pour l'année 1932) que j'ai demandé à plusieurs reprises. *L'Almanacco letterario* de l'éditeur Bompiani, que j'ai toujours reçu les années passées à pareille époque, est peut-être déjà sorti aussi. J'aimerais avoir aussi un calendrier pour 1933, mais ne fais pas comme l'année dernière (c'est-à-dire en 1932) quand tu m'as envoyé un bloc-notes de la taille d'un cahier : est-il possible d'avoir un petit calendrier de poche en carton, le plus simple possible, d'une seule pièce, sans espaces blancs? C'est tout.

Tu as peut-être reçu la réponse à ta requête concernant la visite du professeur Arcangeli. Tu ne m'en as pas parlé mais je ne voudrais pas que, en m'annonçant ta venue à Turi, tu aies voulu dire que tu venais en même temps que lui. Je te prie de suivre impérativement mes indications. Je ne veux absolument pas que le professeur

Arcangeli vienne me voir à ce moment-là. Je veux d'abord te parler. J'espère que tu n'as pas pris d'engagement avec le professeur avant de m'avertir. Je te prie de n'essayer en aucune façon de forcer ma volonté en me mettant devant un fait accompli. Fais attention, je suis décidé à tout, même à refuser de me laisser examiner et même à refuser de te voir si tu croyais me faire changer d'avis. Je ne suis plus en état de supporter une crise comme celle du mois de septembre dernier. Chère Tatiana, je te suis très reconnaissant pour tout ce que tu as fait et que tu continues à faire pour moi. Mais il est des circonstances où j'enverrais tout promener, même au risque de compromettre définitivement mon état. Je te prie d'être très prudente dans ce genre de choses. Je me suis un peu remis mais je suis encore obligé pour tenir de me remonter avec du bromure et avec une dépense infinie de patience. Laquelle a des limites physiologiques, sans compter les limites psychologiques.

- Après avoir parlé avec toi, et rien ne presse étant donné que l'hypothèse que j'avais faite dans l'abstrait ne s'est pas réalisée, on pourra alors penser à un examen médical, que je considère indispensable, mais à un moment opportun. Donc, ne m'annonce pas vaguement que tu viendras. Quand tu seras rétablie et que la saison sera plus propice tu viendras, et tu ne devras pas m'annoncer de vagues projets qui me tiennent dans un état d'excitation nerveuse, mais une date précise. Je te prie de faire en sorte que ne se reproduise pas ce qui s'est passé en 1932, pendant toute une année. J'espère t'avoir convaincue que pour moi il s'agit de choses très sérieuses. Si comme j'en suis convaincu, tu veux vraiment m'être utile et ne pas jouer à la « bienfaitrice » du genre *consolatrix afflictorum*¹, tu ne dois faire que ce que je t'indique et rien de plus, quelles que soient tes raisons. Je te prie de me rassurer immédiatement à ce propos (c'est-à-dire pour la visite du professeur Arcangeli) et de te dégager sans faute si par malheur tu avais déjà pris des engagements sans m'avertir. Crois bien que je suis persuadé d'avoir raison.

Je t'embrasse affectueusement.

Antonio

¹ En latin dans le texte. (N.d.T.)

Lettre 321.

2 janvier 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

Je viens de recevoir ta lettre et la carte que tu m'as envoyée quelques jours avant la fin de l'année. Je te remercie de tes vœux et t'adresse les miens, en y ajoutant des vœux pour ta fête du 12 janvier; je me suis souvenu à temps que la Sainte-Tatiana tombe le 12 janvier. Je suis heureux des assurances que tu me donnes à propos du professeur Arcangeli. Il est possible que je sois quelque peu en proie à la manie de la persécution, mais ta raillerie ne me paraît pas très juste, parce que j'ai beaucoup souffert et que je suis encore dans un état de nervosité que je n'arrive pas à surmonter. Je t'ai écrit comme je l'ai fait parce qu'on m'a communiqué que ta requête avait été accueillie favorablement, c'est-à-dire qu'on autorisait le professeur Arcangeli à venir m'examiner. Comme la même communication a dû t'être faite il y a quelque temps (c'est du moins ce que j'ai pensé, étant donné que c'est toi qui as fait la requête) j'étais inquiet, et je me demandais si tu ne voulais pas me faire une surprise qui m'aurait été très désagréable. - Je ne t'ai jamais écrit de « me » fixer la date de ta venue à Turi; je t'ai seulement écrit de ne pas faire d'allusions vagues à cette possibilité, et de ne m'en parler que lorsque tu auras pris une décision ferme. De même il ne me semble pas que c'est toi qui as raison à propos des renseignements sur le décret d'amnistie et de remise de peine. Tu m'en as parlé par bribes, à trois reprises. La première fois, tu m'as dit que tu t'étais rendue auprès du Trib. Spécial, mais tu écrivais de façon curieuse; tu disais que mon hypothèse la plus favorable était la bonne, et tu disais même que tu étais « fière » que j'aie été si « intelligent », alors que la réalité était toute différente, puisque au lieu de 5 ans (selon mon hypothèse la plus favorable) il me restait à faire 6 ans et 4 mois. La deuxième fois, en suivant un raisonnement sur des idées à toi que j'ignorais, tu as fait des allusions incompréhensibles en soi. Enfin, la troisième fois, tu m'as exposé une analyse détaillée, qui toutefois n'était pas présentée comme objective, mais comme polémique à l'égard de mes lettres précédentes. En conclusion, je n'y ai rien compris, sinon que la condamnation a été ramenée à 12 ans et 4 mois et 17 jours, c'est-à-dire que je dois encore purger 6 ans, 4 mois et 17 jours. Je comprends que cela ne révèle pas de ma part cette intelligence dont tu étais fière, mais c'est néanmoins la pure et stricte vérité, pour ma plus grande honte et mon plus grand dam. En réfléchissant à ces lettres et à la façon très artistique et originale avec laquelle tu

donnes des renseignements, j'ai fini par admirer le style bureaucratique, dans son dépouillement rigoureux et son formalisme pédant : - Objet : ceci - Il est communiqué que etc. etc. 1°, 2°, 3°, etc. Je t'assure que je n'ai pas attendu la nuit du 31 décembre pour avoir l'impression d'entrer dans la nouvelle année. L'année écoulée n'était pas spécialement remplie de souvenirs agréables pour moi; c'est l'année la plus pénible que j'aie passée en prison. Et l'année nouvelle ne se présentait pas sous un jour attrayant. Si 1932 a été pénible, il me semble que 1933 sera pire. Je suis usé et en même temps le poids à supporter ne fait qu'augmenter; le rapport entre les forces disponibles et l'effort à soutenir s'est encore détérioré. Toutefois je ne suis pas démoralisé, au contraire, ma volonté tire sa force justement du réalisme avec lequel j'analyse les éléments de mon existence et de ma résistance. Je t'embrasse affectueusement.

Antonio

A propos du professeur Arcangeli je veux que tu sois convaincue que je n'exclus pas sa visite, au contraire, mais que je veux simplement choisir moi-même le moment le plus opportun et le plus utile. Aussi informe-moi exactement de la réponse faite à ta requête.

Lettre 322.

2 janvier 1933

Très chère Teresina,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ta lettre du 23 décembre. Le colis de Noël comme, je pense, Tatiana vous l'a déjà écrit est arrivé avant les fêtes et en excellent état. Tout était bon et frais. Pour une fois j'ai pris quelque plaisir à manger. Je souffre beaucoup des intestins, d'une part parce que je ne peux rien mâcher, pas même du pain, d'autre part pour des raisons qui tiennent aux conditions de la détention; je suis obligé de manger avec le même plaisir que l'on éprouve à avaler des médicaments écœurants. Le colis m'a un peu rendu le plaisir de manger quelque chose d'agréable et de bon. Assure donc à maman que j'ai beaucoup apprécié tout ce qu'il y avait et que j'ai été très content. Je regrette que tu te sois adressée à Carlo pour ce concentré de légumes dont j'avais parlé à Tatiana. Il faut que tu saches que Carlo s'est comporté et se comporte encore

avec moi d'une façon très bizarre et curieuse, qui me déplaît beaucoup. Je croyais qu'après notre entrevue au début de l'année dernière, dont tu te souviens certainement, nous nous étions suffisamment expliqués et que nous étions d'accord. Mais je n'arrive pas à comprendre sa façon de penser et d'agir. Au début du mois de novembre, alors qu'il ne m'écrivait plus depuis le mois de juin, arrive un télégramme où il m'annonce que j'ai été amnistié et que je vais être libéré dans quelques jours. Il me demande s'il doit venir à Turi pour embrasser son frère libéré et autres sottises du même genre, qui d'ailleurs sur le moment m'ont fait une certaine impression étant donné que je n'avais aucune nouvelle et que j'avais tout lieu de croire que Carlo était une personne sérieuse et responsable. Par ailleurs à ce moment-là j'étais très déprimé et affaibli; tu te rappelles que Grazietta quelques jours avant m'avait écrit une lettre catastrophique sur l'état de santé de maman. Après ce télégramme surprenant Carlo n'a pas jugé bon de m'écrire pour me donner des explications. Je te prie de ne pas t'adresser à lui à mon sujet et de ne rien lui demander pour moi. Je lui avais seulement demandé de m'écrire quelquefois, de se tenir en contact épistolaire avec moi, de m'envoyer de temps à autre ne serait-ce qu'une carte postale. Il m'a fait beaucoup de promesses dans ce sens, il a affirmé qu'il comprenait parfaitement pourquoi je le lui demandais. Puis non seulement il ne l'a pas fait mais, pris d'un accès d'hystérie stupide parce qu'il n'avait pas tenu parole, il m'a envoyé ce télégramme grotesque. Il vaut mieux qu'il ne s'occupe plus de moi et qu'au moins il me laisse tranquille. Je regrette d'avoir dû t'écrire toutes ces choses, mais je ne veux pas que Carlo croie que je me suis adressé à lui par ton intermédiaire. Je t'assure que la façon d'agir de Carlo me contrarie et me navre vraiment et que cela me pèse énormément de n'être pas en mesure de lui rembourser l'argent qu'il m'a envoyé autrefois. Excuse-moi de t'avoir dit ce que j'avais sur le cœur. Embrasse beaucoup de ma part toute la famille, ainsi que tes enfants.

Antonio

Lettre 323.

9 janvier 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ta carte du 2 et le mandat du 3. Je te remercie de tout cœur. J'espère moi aussi moins dépenser en médicaments ce mois-ci car je me sens un peu mieux. Au cours du mois de décembre j'ai dépensé exactement 122,05 liras, qui se décomposent ainsi: 60,70 liras, presque la moitié, en médicaments; 8,80 l en timbres; 52,55 l en

produits de consommation dont 15,08 pour le tabac, 1 lire pour les allumettes et 0,88 l pour le papier à cigarettes; pour la nourriture j'ai dépensé exactement 37,47 l. Comme tu vois j'ai déjà réussi à limiter sensiblement la consommation du tabac proprement dit; je crois que pour ce qui est de la quantité de tabac je ne consomme plus aujourd'hui que le 1/5 de ce que je consommais quand j'étais en liberté et pour ce qui est de la dépense, je dépense aujourd'hui entre 1/10 et un onzième de ce que je dépensais alors. C'est encore trop, à mon avis, mais crois bien qu'il est très difficile d'extirper complètement une habitude ainsi invétérée et enracinée. Mon état de santé s'est un peu amélioré, bien que j'aie l'impression d'avoir encore un peu maigri. En fait j'ai encore réussi à faire diminuer le gonflement de mon ventre et donc à digérer un peu mieux, mais je ne peux prendre que peu de nourriture et les troubles n'ont pas complètement disparu. Je dors quelques heures par nuit mais pas plus de 3 heures et demie et à condition de prendre des cachets de « Sedormit Roche »; c'est pourquoi je ne suis jamais reposé et très souvent il me semble que je suis comme suspendu en l'air, sans équilibre physique, dans l'état où l'on est quand on a le vertige et la tête qui tourne ou quand on est ivre. Cependant je me sens mieux et j'ai beaucoup moins mal à la tête. Je souffre plus qu'avant du froid et, chose étonnante, j'ai des engelures aux oreilles, alors qu'avant je n'en ai jamais eu, pas même étant enfant, à la différence de mes frères qui, je m'en souviens très bien, avaient certains jours les pieds et les mains en sang. Voilà les nouvelles complètes de ma santé. - Comme tu dois l'avoir compris d'après ma lettre précédente, ta requête du 15 septembre a suivi régulièrement son cours. Elle a été examinée très rapidement puisque déjà au mois d'octobre j'avais reçu la visite du médecin de la prison qui devait donner son avis (du moins je crois) et dernièrement la démarche est arrivée à son terme, puisqu'on m'a communiqué que la demande avait été agréée. La communication m'ayant été faite avec un certain retard, je pensais que tu avais déjà été informée, puisque c'est toi qui avais présenté la demande. D'où une certaine inquiétude de ma part. De toute façon tout ceci aurait dû te prouver que ta hâte inconsidérée ne servait à rien et n'avait pour résultat que de me mettre dans l'embarras et dans une situation fautive.

A propos de ce que tu m'as écrit sur l'application à mon cas personnel du décret d'amnistie, je te serais reconnaissant si tu pouvais te procurer, auprès de quelqu'un de compétent, des renseignements qui me seraient utiles au cas où la décision du Tribunal Spécial coïnciderait vraiment avec ce que tu m'écris (ou avec ce que j'ai moi-même compris d'après ta lettre). Je résume la question telle que je l'ai comprise d'après tes lettres : - 1° L'amnistie serait appliquée à quatre peines de moins de trois ans. 2° Ces peines mineures une fois réduites, il resterait encore deux peines, l'une de 15 ans de réclusion, l'autre de 10 ans de détention. 3° Le temps de détention une fois converti en temps de réclusion, la peine totale s'élèverait à 18 ans 4 mois. 4° De ce total on déduirait 1 an pour la remise de peine accordée en 1930 et 5 ans pour la récente mesure et on aurait ainsi le chiffre actuel de 12 ans 4 mois. - Si j'ai bien compris et si tes renseignements sont exacts, j'aurais une observation à faire et c'est justement sur ce point que je voudrais l'avis de quelqu'un de compétent. Il semble que les calculs et les applications des décrets ont été faits selon les normes du nouveau Code. Mais moi j'ai été condamné selon l'ancien Code et je crois que dans ces cas-là

on observe la règle qui veut que l'on applique la loi la plus favorable pour l'intéressé. Dans mon cas, je crois qu'on devrait appliquer, dans le calcul des peines qui restent après application de l'amnistie, les normes de l'ancien Code sur le cumul juridique et c'est ce qu'ont fait, je crois, les tribunaux ordinaires et les Cours d'Appel. En appliquant ces normes il est vrai que je ne bénéficierais que de 4 mois, au lieu d'un an, pour la précédente remise de peine, mais cela serait largement compensé par les normes de cumul, puisque (sauf erreur de ma part) la peine totale, déduction faite des peines mineures amnistiées, serait de 16 ans et 8 mois (15 ans plus la moitié de la deuxième peine) dont il resterait à purger, après déduction de 4 mois en vertu de la remise de peine de 1930 et de 5 ans en vertu de la récente remise de peine, 11 ans et 4 mois et non 12 ans et 4 mois. Si mon raisonnement est exact, comme je le pense, il resterait la question des pouvoirs exceptionnels du Tribunal Spécial, qui ne peuvent toutefois s'étendre au point de déroger au principe général selon lequel on doit appliquer la loi la plus favorable et il resterait le fait qu'on ne peut faire appel des décisions du Tribunal Spécial que par un recours en révision. Mais est-ce que ce principe vaut aussi dans les questions d'application d'amnisties et de remises de peine? Ou bien cela relève-t-il quand même du Conseil de révision? - Je pense que d'après ce que je t'ai écrit il apparaît clairement quels sont les renseignements que je désire. Dans le calcul fait par le Tribunal Spécial, les normes du nouveau Code m'ont avantagé de 8 mois en ce qui concerne l'application de la remise de peine de 1930, mais les normes du nouveau Code sont en définitive plus favorables pour le mécanisme du cumul juridique et donc j'aurais le droit de demander que ces normes me soient appliquées, même si cela doit entraîner une remise de peine de 4 mois seulement pour l'application de la remise de peine de 1930 (car je ne pense pas qu'on puisse demander qu'ils soient appliqués tous les deux, sous prétexte qu'ils sont tour à tour favorables). Je te prie d'être exacte dans les réponses que tu pourras m'envoyer et de faire la part de ce qui est polémique et de ce qui est « objectif ». Je sais que je suis peu versé dans ces subtilités de procédure et je suis prêt à admettre que je me suis trompé : il n'est donc pas nécessaire que tu t'efforces de me convaincre de mon erreur, si erreur il y a, par de longs raisonnements. Je voudrais des informations précises et catégoriques, dans la mesure où cela est possible en cette matière, et des conseils de gens compétents sur ce qu'on peut faire, à supposer qu'il y ait quelque chose à faire.

Je t'embrasse tendrement.

Antonio

Lettre 324.

16 janvier 1933

Très chère Iulca,

[Retour à la table des matières](#)

Il y a quelque temps que je ne reçois pas de lettres de toi (la dernière datait du 2 décembre). Avant-hier j'ai eu un entretien avec Tania qui est venue me rendre visite; nous ne nous étions pas vus depuis deux ans et demi. Comme tu imagines, cela m'a fait très plaisir et a rompu la terrible monotonie de ma vie. - Ces derniers jours j'ai lu par hasard des extraits d'un « Journal » de jeunesse de Cesare Lombroso¹ et j'y ai trouvé quelques remarques qui s'apparentent à ce que tu as observé chez Giuliano à propos de sa tendance à se regarder dans un miroir. Lombroso écrit : « Je me souviens très bien de l'époque où je me suis vu dans un miroir et où *je me suis aperçu de ma présence* - Cela fit naître en moi la plus vive curiosité. J'avais entre 4 et 6 ans. » Lombroso distingue, dans sa vie d'enfance et de jeunesse, l'époque où il se rendit compte de son existence comme personne physique et celle où il prit conscience de sa personne psychique (à 16 ans), et il me semble que la distinction est juste et a son importance. Ne crois-tu pas que pour Giuliano aussi il s'agit d'un fait analogue, c'est-à-dire qu'il a commencé de façon plus concrète à penser à son existence, à sa personnalité, et que ceci le pousse à se regarder de temps en temps dans un miroir, comme pour s'assurer qu'il est le même ou pour voir si quelque chose en lui a changé? Tu n'as jamais remarqué que les adultes n'arrivent plus à se souvenir d'eux quand ils étaient enfants et ainsi comprennent difficilement la façon de penser et les réactions qui se produisent dans le psychisme des enfants avec qui ils doivent avoir des rapports? C'est pourquoi ils n'arrivent pas toujours à s'expliquer certains Comportements des enfants. La chose est peut-être rendue compliquée par la différence de sexe; c'est-à-dire qu'une mère comprend moins bien les garçons et vice-versa. Écris-moi quelque chose à ce sujet; cela m'intéresse beaucoup. - Tania m'a dit qu'il serait bon que je t'écrive quelque chose à propos des modifications qui sont intervenues dans ma situation « juridico-pénale » après le décret d'amnistie et de remise de peine de novembre dernier. Voilà de quoi il s'agit. Avant ce décret je devais encore purger une

¹ L'étude de C. Lombroso, Osservazioni sul mondo esterno e sull'io. Diario giovanile 1854-57, avait paru à l'origine dans l'Archivio di antropologia criminale, psichiatria e medicina legale.

peine de 13 ans de prison (à compter du 19 de ce mois); après le décret ce temps a sensiblement diminué. Je n'ai pas encore eu de communication officielle à ce sujet; il semble cependant que la durée soit ramenée à 6 ans et 4 mois bien que, à mon avis, d'après la loi aux termes de laquelle j'ai été condamné, elle doit être ramenée à 5 ans et 4 mois. De toute façon voici ce qui peut être intéressant : quand on est dans ces conditions générales (plus précisément quand, en plus d'autres conditions, il ne reste plus que 5 ans à purger) on peut demander (on *a le* droit, théoriquement, de demander) une mise en liberté conditionnelle (c'est-à-dire qu'on est en liberté, mais surveillé par la police). Je *ne* sais pas si tout cela t'intéresse beaucoup. Voilà pour ma part ce que je pense : comme une personne normale ne peut faire de projets au-delà de 3 ans, toute période de temps qui dépasse les 3 ans équivaut pratiquement à l'infini. Mais j'exagère peut-être et les 6 années de prison que j'ai déjà purgées ont contribué à me rétrécir, à limiter mon horizon. De toute façon les faits objectifs sont tels que je viens de te les indiquer. Il se peut qu'ils finissent par être plus importants que je ne pense, car pour ce qui est de l'avenir on peut penser que probabilités favorables et défavorables s'équilibrent. Très chère Iulca, je t'embrasse très fort.

Antonio

Lettre 325.

Janvier 1933

[Retour à la table des matières](#)

Très chers Delio et Giuliano, vous ne m'avez plus écrit depuis très longtemps, pourquoi? Delio, je ne sais plus rien de tes êtres vivants, de ton pinson, de tes petits poissons. Et puis : est-ce que tu as reçu le livre de Pinocchio ? As-tu aimé les illustrations? Correspondent-elles à l'image que tu t'étais faite de la marionnette? Et toi Giuliano, aimes-tu l'histoire de Pinocchio ? Quels sont maintenant vos centres d'intérêt aussi bien en classe qu'à la maison? Écrivez-moi beaucoup de choses, tous les deux. Je vous embrasse fort et vous fais mille caresses.

Antonio

Lettre écrite en même temps que la précédente.

Lettre 326.

30 janvier 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu tes cartes de Bari et de Naples. A l'heure qu'il est, j'espère que tu es remise des fatigues du voyage et que tu as repris ta vie normale. La recommandation que tu me fais dans ta lettre du 24 « d'être de bonne humeur » pour combattre l'entérococolite m'a beaucoup intéressé. Cela me semble une recommandation très utile mais d'une application difficile, du moins en tant que programme préétabli. Il faudrait peut-être un traité complet sur la bonne humeur, que l'on pourrait tirer du *Candide* de Voltaire systématisé pour servir à tous les événements désagréables de la vie. Il est vraiment dommage que la lecture des ouvrages de Voltaire ne soit pas autorisée en prison (du moins j'imagine) et surtout il est fâcheux qu'on doive passer toute sa vie entre quatre murs étroits, privé de tous les loisirs qui stimulent la bonne humeur. D'ailleurs tu as raison. Le tout est de comparer sa propre vie à quelque existence encore plus malheureuse et de trouver une consolation dans le caractère relatif du bonheur des hommes. Quand j'avais 8 ou 9 ans j'ai fait une expérience dont je me suis souvenu très nettement en lisant ton conseil. Je connaissais une famille du village voisin, père, mère et enfants : c'étaient de petits propriétaires qui tenaient une buvette. Des gens énergiques, surtout la femme. Je savais (j'avais entendu dire) qu'en plus des fils que tout le monde connaissait cette femme en avait un autre qu'on ne voyait jamais, dont les gens parlaient en soupirant comme d'un grand malheur pour la mère, un idiot, un monstre, ou quelque chose de ce genre. Je me souviens que ma mère parlait souvent de cette femme comme d'une martyre, qui faisait de gros sacrifices pour cet enfant et supportait tant de souffrances. Un dimanche matin, vers 10 heures, on m'envoya chez cette femme; je devais lui remettre des ouvrages au crochet et toucher l'argent. J'arrivai chez elle au moment où elle fermait la porte de la maison, tout endimanchée pour assister à la grand-messe : elle portait un panier sous le bras. En me voyant elle hésita un peu, puis se décida. Elle me dit de l'accompagner quelque part et qu'au retour elle prendrait le travail que j'apportais et me remettrait l'argent. Elle me conduisit hors du village, dans un petit jardin potager encombré de détritiques et de gravats. Dans un coin se trouvait une construction, servant de porcherie, d'un mètre vingt de haut, sans fenêtres ni ouvertures mais munie d'une solide porte d'entrée. La femme ouvrit la porte et l'on entendit aussitôt un gémissement de bête;

c'était là qu'était son fils, un jeune homme de dix-huit ans, de corpulence très robuste, qui ne pouvait se tenir droit et par conséquent restait toujours assis et sautillait sur son séant vers la porte, autant que le lui permettait une chaîne qui le serrait à la taille et qui était attachée à un anneau fixé au mur. Il était couvert de crasse, seuls ses yeux rougeoyaient comme ceux d'un animal nocturne. La mère lui versa dans une auge le contenu de son panier, une pâtée faite avec tous les restes de la famille, et remplit d'eau une autre auge, puis referma et nous partîmes. Je ne dis rien à ma mère de ce que j'avais vu, tellement j'avais été impressionné et tellement j'étais persuadé que personne ne me croirait. Même quand j'ai entendu reparler des souffrances de cette pauvre mère je ne suis pas intervenu pour corriger ce sentiment et parler du malheur de ce pauvre rebut humain tombé entre les mains d'une mère pareille. D'ailleurs, que pouvait faire cette femme? - Comme tu vois, il est possible de faire des comparaisons concrètes et de se consoler à la manière de Candide.

Tu ne m'as plus parlé du somnifère que tu m'avais promis, moi-même oublié de te le rappeler au cours de ta dernière visite. Écris-moi quelque chose à ce sujet, afin que je puisse au moins faire la demande pour l'acheter.

Je t'embrasse affectueusement.

Antonio

Lettre 327.

30 janvier 1933

Très chère Iulca,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu une assez longue lettre de toi. Cela m'a fait très plaisir que Giuliano ait proposé de m'envoyer sa première dent de lait qui est tombée : il me semble que cela montre de façon concrète qu'il sent un lien réel entre lui et moi. Tu aurais peut-être bien fait de m'envoyer vraiment cette petite dent pour fortifier encore plus cette impression dans son esprit. Les nouvelles des enfants que tu m'envoies m'intéressent énormément. Je ne sais si mes remarques sont toujours justes; peut-être pas, parce que malgré tout, mon jugement est forcément unilatéral. Tania m'a recopié une lettre que tu lui as adressée. J'ai l'impression que lorsque tu m'écris tu évites de me dire

beaucoup de choses, peut-être par crainte de m'attrister, étant donné ma situation de détenu. Je pense que tu dois te convaincre que tu peux être avec moi d'une très grande franchise et ne rien me cacher; pourquoi n'y aurait-il pas entre nous le maximum de confiance sur tout? Tu ne crois pas que c'est pire si je ne sais rien, si je crains que l'on me cache quelque chose et donc si je ne suis jamais certain que mon attitude est juste? Chère Iulca, il faut vraiment que tu me parles de toi, de ton état de santé, avec la plus grande précision, sans hésiter par crainte de me démoraliser. Ce qui me démoraliserait ce pourrait être seulement de savoir que tu ne luttas pas pour améliorer ton état de santé, pour retrouver tes forces, et cela je ne le crois pas. Bien que l'avenir soit encore sombre il ne faut pas pour autant se laisser aller. J'ai traversé beaucoup de mauvais moments, je me suis souvent senti physiquement affaibli et presque à bout de forces, mais je n'ai jamais cédé à la faiblesse physique et pour autant qu'il est possible de s'avancer dans ce domaine, je crois que je ne céderai pas non plus dans l'avenir. Et pourtant je ne dispose que de peu de moyens pour me soutenir. Plus je me rends compte que je vais avoir de mauvais moments à passer, que je suis affaibli, plus je vois que les difficultés s'aggravent, et plus je me raidis dans la tension de toutes les forces de ma volonté. Parfois je revois ces dernières années, je pense au passé et il me semble que si, il y a dix ans, j'avais imaginé que j'aurais à traverser les épreuves que j'ai traversées, je n'aurais pas cru pouvoir y arriver, j'aurais pensé que je me briserais à tout instant. Il y a tout juste six ans je suis passé, devine où? à Ravisindoli, dans les Abruzzes ¹, dont tu as cité parfois le nom pour y être allée en villégiature, en été. J'y suis passé, enfermé dans un wagon métallique qui avait passé toute la nuit sous la neige et je n'avais ni manteau ni tricot de laine et je ne pouvais même pas m'asseoir à cause du manque de place. Je tremblais de la tête aux pieds comme si j'avais la fièvre, je claquais des dents et je pensais que je n'étais pas en mesure de finir ce voyage parce que mon cœur allait geler. Et pourtant six années ont passé depuis et j'ai réussi à débarrasser mon corps de ce froid de glacière et quand parfois ces frissons (qui me sont quelque peu restés dans les os) me reviennent, je me mets à rire en me souvenant de ce que je pensais alors et qui me semble maintenant de l'enfantillage. En somme ta lettre à Tania m'a paru trop mélancolique et trop sombre. Je pense que toi aussi tu es beaucoup plus forte que toi-même tu n'imagines et que tu dois par conséquent encore te raidir et tendre toute ta volonté pour venir à bout, de façon décisive, de la crise que tu as traversée. Ma chérie, je voudrais t'aider mais je pense souvent que par le passé, pour n'avoir pas su exactement comment tu allais, j'ai au contraire contribué à te désespérer encore plus. Écris-moi souvent; fais des efforts sur toi-même et écris-moi plus souvent. Fais écrire aussi Delio et Giuliano. Sur Delio, j'ai lu une lettre de Genia à Tania qui, à vrai dire, ne m'a guère plu. Après avoir lu cette lettre, ce que tu dis à propos de la maîtresse de Delio et de ses erreurs de jugement ne me paraît pas très convaincant. Il me semble que Delio vit dans une ambiance idéologique plutôt morbide et byzantine qui ne l'aide pas à être énergique mais qui lui ôte plutôt toute énergie et le déprime. Je veux encore écrire à Delio quelques histoires d'animaux mais je crains de répéter des choses que j'ai déjà écrites car maintenant j'oublie très facilement. Je t'embrasse très très fort, ma chérie.

¹ Pendant le transfert d'Ustica à Milan, en janvier-février 1927.

Antonio

Lettre 328.

6 février 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

On m'a communiqué ce matin même l'arrêt du Tribunal Spécial. D'après ce document je suis sûr maintenant que l'on a amnistié les quatre peines mineures et l'amende; les deux premières condamnations et les peines dites accessoires (interdiction d'exercer un emploi public et liberté surveillée pendant 3 ans) subsistent. On ne voit pas comment a été calculée la remise de peine accordée à l'occasion du mariage du prince héritier; il n'y est fait qu'une vague allusion. Étant donné ces informations officielles, il me semble possible de présenter un recours et je me propose de le faire dès que j'aurai les éléments juridiques de référence que j'ai demandés dans une lettre précédente et dont nous avons parlé aussi au cours de ta visite : toutefois je n'ai plus besoin maintenant de la copie de tous les articles que je t'ai demandés alors, mais seulement de ceux qui concernent le cumul juridique tel qu'il était établi dans le vieux code Zanardelli, c'est-à-dire les articles 68-69 et 75. Très chère Tania, je suis à moitié et peut-être même complètement abruti parce que la nuit je ne peux ni dormir ni me reposer : à certains moments j'ai l'impression de devenir fou. Cela me rend peu sûr de moi et provoque des doutes, des incertitudes, des pertes de mémoire et de volonté. Je t'écris cela pour te demander si tu ne crois pas opportun, pour plus de sûreté, de demander l'avis d'un avocat et de me le faire parvenir pour que je puisse m'en servir dans ma demande de recours. Tu sais combien il me déplaît de donner de l'argent à des avocats et de te faire faire des dépenses : en outre n'oublie pas que tous les avocats n'ont pas l'habitude de ce genre d'affaires. Le mieux serait de pouvoir parler à quelque juge de Cour d'Appel, étant donné que cette juridiction est souvent appelée à résoudre de telles questions. Si par un de tes amis tu pouvais être présentée à un de ces magistrats, ce serait parfait. Je t'ai déjà écrit comment il faut poser le problème selon moi et tu m'as dit toi-même au cours de notre entretien que c'était très clair. Toutefois, à ce moment-là, je raisonnais en partant du principe juridique selon lequel on applique la loi la plus favorable. Maintenant il me semble que le recours à ce principe juridique n'est que secondaire et subordonné à autre chose. A mon avis le point fondamental est que le calcul des peines (déduction faite des peines amnistiées) doit être fait selon la loi aux termes de laquelle la condamnation a été prononcée; la

façon de calculer des peines qui s'ajoutent est un élément essentiel de la loi et de la sentence, dont on ne peut faire fi. Le nouveau Code ne prévoit pas le cumul juridique, mais seulement la somme arithmétique des peines qui s'ajoutent; l'application de ce mode de calcul pourrait, dans certains cas, avoir pour conséquence après une amnistie d'augmenter la peine totale au lieu de la diminuer, chose évidemment absurde. Comme je te l'ai déjà dit lors de notre entretien, je sais que récemment les Cours d'Appel (j'ai vu un arrêt de la Cour d'Appel de Florence) ont appliqué précisément les normes du cumul juridique du Code Zanardelli aux personnes condamnées d'après ce Code, après avoir déduit les peines amnistiées et les remises de peine accordées par le récent décret. Chère Tania, je te prie de me répondre rapidement à ce sujet (rapidement ne signifie pas cependant que tu doives te presser et négliger quelque chose).

J'ai reçu deux cartes de toi, l'une du 27, l'autre du 30. Dans la première tu me promettais de recopier à mon intention une lettre que Giulia t'avait adressée mais je n'ai encore rien vu (pourquoi promets-tu? tu ne crois pas qu'il vaut mieux ne pas promettre du tout et « faire » quand et dès qu'on peut? une promesse provoque une attente qui reste insatisfaite et crée une anxiété). Dans la deuxième carte tu me poses quelques questions. 1° Le *Quadro Nose* (mais est-ce ainsi que cela s'écrit? les noms des médicaments, il est bon de les écrire très lisiblement, de façon à ce qu'on puisse à l'occasion les récrire sans entraîner de malentendus), le *Quadro Nose* donc, n'est pas encore arrivé et je ne sais pas si je pourrai l'avoir, et quand. Dès que j'ai reçu ta carte je me suis renseigné (j'ai remis la carte elle-même à l'infirmier de garde pour qu'il la montre au pharmacien); d'abord on m'a répondu qu'on ne l'avait pas encore reçu, puis samedi on m'a dit qu'à Bari on ne le trouve pas; j'ignore si on le fera venir d'ailleurs et quand il pourra arriver. Voici un exemple de ce que j'ai essayé de te faire comprendre au cours de notre entretien, mais que tu sembles ne pas avoir bien compris. Je comptais sur ce médicament pour interrompre au moins la nouvelle crise de neurasthénie que je traverse et avoir un peu de repos. Au lieu de cela je devrai attendre je ne sais combien de temps et je t'assure que je m'affaiblis chaque jour davantage. 2° En ce qui concerne tes autres questions, je te renvoie à ce que je t'ai dit plus haut. Laisse de côté tout ce qui est sans importance et fais comme bon te semble. D'autant plus que dans certains cas mon avis n'a aucun poids. J'ignore encore ce qu'on t'a répondu à la Direction et si tu as eu l'autorisation de m'envoyer l'Uroclasio et le concentré de légumes. D'après une de tes cartes précédentes il apparaît que tu accordes de l'importance aux facteurs psychiques dans l'évolution de certaines maladies et je ne veux pas te contredire, bien que je croie que ces facteurs ont une importance secondaire. Mais toi-même tu ne pourras pas nier que ces facteurs sont positifs ou négatifs et qu'il est très difficile d'établir quand ils ont une influence bienfaisante ou non. Eh bien, tous ces faits, à savoir que je ne peux obtenir ce qui est important, et que pour les choses secondaires, alors que tout devrait être déjà réglé, on soulève des tas de problèmes et pour finir il arrive qu'on n'obtienne rien, tous ces faits donc sont autant d'éléments psychiques déprimants; en ce qui me concerne cela tourne vraiment à l'obsession. Je te répète donc que je n'ai pas besoin de ceinture de flanelle : cela ne ferait que m'incommoder la nuit, et je suis bien placé pour savoir que je n'ai pas besoin d'autres ennuis que ceux que j'ai déjà. Je ne supporte sur le corps rien qui d'une façon ou d'une

autre gêne la circulation du sang; j'ai dû ôter les lacets de mes souliers parce qu'ils faisaient gonfler les veines sur le dessus du pied; je ne peux pas porter de bretelles etc. Très chère Tania, je te prie vraiment de ne plus me parler de toutes ces choses inutiles. Elles m'irritent, je n'arrive plus à être patient : c'est quelque chose de physique que je n'arrive pas à dominer, sinon au prix d'un effort qui m'épuise de façon incroyable. Tu n'as peut-être jamais fait l'expérience psychologique suivante : on souffre, par exemple, d'une souffrance de 100, dont les 99 % proviennent de raisons de force majeure (j'appelle force majeure les causes qui ne dépendent ni de nous ni de ceux qui nous sont chers) et dont le 1 % provient de ceux qui nous sont chers. Eh bien cet unique 1 pour cent finit par obséder, par apparaître comme la seule cause ou la cause essentielle. Tu as peut-être remarqué que des malades alités, qu'un membre de la famille a déplacés d'un geste brusque, donnent à ce geste brusque une importance excessive, et entrent dans une colère noire, etc. Eh bien, comme tu vois, je sais encore raisonner sur mon cas et trouver une raison aux choses; mais cela n'empêche pas qu'à certains moments j'entre moi aussi dans une colère noire et que j'oublie ces éléments critiques. Je t'embrasse affectueusement.

Antonio

Lettre 329.

13 février 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu deux lettres de toi ainsi que le Quadro Nox. J'aurais voulu consacrer toute cette lettre à répondre à ta lettre du 3, car celle-ci m'a fait beaucoup réfléchir et m'a convaincu que je dois être avec toi beaucoup plus franc (peut-être vaut-il mieux dire « beaucoup plus précis ») que je n'ai été peut-être jusqu'à maintenant, mais ta lettre du 10, étant donné son caractère concret, me semble exiger une réponse immédiate. Ce que tu m'écris à propos de ma situation juridique, et la proposition d'une requête à présenter au Tribunal Spécial, m'ont beaucoup intéressé, comme tu imagines. Je vais faire encore quelques remarques que tu soumettras à Me Piero et à ceux qui, d'après ta lettre, peuvent s'occuper de cette question, avec les réserves suivantes. Je sais bien que je ne suis pas au courant de ces problèmes et que je peux facilement me tromper; mes remarques ne sont pas le fruit de ma « science juridi-

que » mais résultent d'analogies avec des faits qui sont venus à ma connaissance, ou d'avis exprimés par des hommes que je croyais compétents. Je me suis toutefois rendu compte qu'il existait un « mystère du cumul juridique » parce que j'ai entendu même des avocats rompus à la procédure donner des avis divergents. Si tu m'avais communiqué les articles du Code Zanardelli relatifs à ce « mystère », et que j'ai oubliés, tous mes doutes auraient disparu; mais je ne comprends pas que cette fois encore - bien que tu m'aies écrit il y a quelques semaines que tu avais transcrit le texte - tu n'aies pas cru devoir me le recopier et ainsi mettre un terme à cette question. Tu sais, une anecdote me revient à l'esprit et je veux t'en faire part parce qu'elle est amusante (mais tu ne dois pas te vexer). Il y a de nombreuses années, on promulgua une loi sur les cimetières (qui obligeait les communes à faire en sorte que les cimetières ne se trouvent pas à moins de 500 mètres de l'agglomération) et le Ministère de l'Intérieur adressa une circulaire à tous les Maires, leur demandant à quelle distance de leur agglomération se trouvait le cimetière. Le maire de Maracalagonis, qui s'est rendu célèbre aussi pour d'autres faits, répondit que le cimetière se trouvait à une portée de fusil de l'agglomération. Réplique du Ministère demandant plus de précision et nouvelle réponse : le cimetière se trouve à portée d'un jet de pierre lancée de la main droite. Le Ministère réplique encore et obtient une nouvelle réponse : à deux volées de perdrix adultes, et ainsi de suite. C'est ainsi que m'apparaît le problème du cumul juridique selon le Code Zanardelli. Je répète que je ne suis pas quelqu'un de compétent, mais je voudrais faire remarquer que dans le Code Zanardelli, à la différence du nouveau Code, quand il y avait addition de peines dans une même condamnation (et pas seulement dans la même condamnation) on entendait par « cumul » un mode de calcul selon lequel la peine totale était toujours inférieure à la somme des différentes peines (ceci bien entendu après homogénéisation de ces mêmes peines). Dans mon cas personnel les six peines de la condamnation faisaient un total de 18 ans et 8 mois de réclusion et 12 ans et 10 mois de détention; après conversion de la détention en réclusion (les 12 ans 10 mois deviennent 4 ans 3 mois et 10 jours) le total aurait dû être de 23 ans 1 mois et 10 jours alors que, grâce au cumul, il a été de 20 ans 4 mois et 5 jours. Comment cela s'est produit, je l'ignore, mais le fait est là, ce qui me fait croire qu'il existait réellement une loi du cumul; il est possible que dans mon cas cette loi n'ait pas été appliquée, je ne l'exclus pas, mais cela ne ressort pas de ta lettre. Comme je te l'ai déjà écrit, j'ai lu un arrêt de la Cour d'Appel de Florence; il s'agissait d'un détenu qui, en application de deux sentences différentes, avait eu deux condamnations, l'une à la réclusion ordinaire, l'autre à la réclusion militaire. Dans l'arrêt, la peine totale, après application du décret de remise de peine, était calculée ainsi : 1° conversion de la réclusion militaire en réclusion ordinaire, c'est-à-dire diminution d'un cinquième de la réclusion militaire, 2° cumul des deux peines, à la suite duquel la réclusion militaire réduite d'un cinquième était encore diminuée de moitié (par exemple 10 ans de réclusion ordinaire et 5 ans de réclusion militaire donnent, après cumul, 12 ans). Cet exemple, d'autant plus significatif qu'il s'agit de deux condamnations différentes, me fait croire que Me Piero n'a pas suffisamment approfondi le « mystère, ». Un autre point de ta lettre qui me fait croire que j'ai été mal compris, est le suivant : j'ai dit que je pensais que dans mon cas on avait appliqué les règles du nouveau Code pour le calcul de la remise de peine accordée à l'occasion du mariage

du prince héritier parce que, dans le cas contraire, la peine qui me resterait à purger serait encore plus forte. L'article 252 étant exclu du bénéfice de ce décret de remise de peine, si on avait appliqué les normes de l'ancien Code je n'aurais bénéficié que de 4 mois de remise de peine (1 an de détention divisé par 3) et non une année, c'est-à-dire que, au lieu de 12 ans et 4 mois, je devrais encore purger 13 ans et 2 mois. - Mais je vois que cette question est de plus en plus embrouillée. Il me semble que pour me faire une opinion il faut que j'aie sous les yeux le texte des articles 68, 69 et 75 du Code Zanardelli. Quand j'aurai lu ces articles et que je serai convaincu que sur ce terrain je ne peux absolument pas faire appel de l'application du décret d'amnistie, nous pourrions envisager de mettre à exécution la proposition que tu me fais au nom de l'avocat. D'une façon générale je suis d'accord et je donne mon autorisation pour que la démarche soit entreprise. Il me semble aussi qu'il vaut mieux que la démarche soit faite directement par l'avocat et non par moi; tant mieux si nous pouvons joindre un « avis compétent » émanant d'un professeur de droit pénal. Toutefois je ne sais pas ce que signifie une « autorisation », c'est-à-dire que je ne sais pas s'il faut une autorisation légale, autrement dit une procuration. Très chère Tania, j'avoue que je n'ai guère confiance dans toutes ces démarches, c'est-à-dire que je ne crois pas qu'on puisse obtenir quelque chose de positif. Pourquoi alors j'y consens? C'est ce que j'aurais voulu t'écrire plus longuement en réponse à ta lettre du 3 qui, je le reconnais, est objectivement très juste sur plusieurs points. C'est vrai, je suis depuis quelque temps, depuis un an et demi environ, entré dans une nouvelle phase de ma vie que, sans exagérer, je peux qualifier de catastrophique. Je n'arrive plus à réagir au mal physique et je sens que mes forces m'abandonnent de jour en jour. Par ailleurs, je ne veux pas me laisser aller, c'est-à-dire que je ne veux rien négliger qui, fût-ce de façon théorique, puisse offrir une possibilité de mettre un terme à cette souffrance. Il me semble que si je négligeais quelque chose cela, en un certain sens, équivaldrait à un suicide. Je suis devenu plein de contradictions, c'est vrai, mais non au point de ne pas comprendre ces choses élémentaires. Ne crois pas que j'exagère et ne crois surtout pas que mon état est dû à des causes psychiques. Certes les aspects psychiques existent et parfois il me semble que je deviens fou, mais les causes sont essentiellement d'ordre physique, parce que je suis à bout de forces. Je te dis cela parce que je sais que j'ai besoin aussi de ton indulgence: parfois je dois te mettre en colère avec mes façons et mes prétentions. Et je te le dis parce que je veux que tu aies une idée précise de la gravité de mon état et que cela t'incite, pour ce qui dépend de toi, à ne rien négliger de ce dont nous avons parlé lors de ta visite. Il ressort de ta lettre que tu as pu voir tout de suite Me Piero - j'en ai été très content. Chère Tania, parfois je redeviens exactement comme un enfant; j'ai presque envie de pleurer tellement je suis épuisé et j'ai peur de me mettre à délirer. Je ne croyais pas que le physique puisse avoir ainsi le dessus sur les forces morales, ou bien j'avais trop présumé de mes forces. Du reste, cela ne doit pas t'inquiéter outre mesure : et je ne peux plus continuer à te cacher cet état de choses. Je t'assure que ce qui me donne encore un peu de force c'est la pensée que j'ai des responsabilités envers Iulca et envers les enfants; sinon je ne lutterais même pas, tellement la vie m'est devenue pénible et odieuse. Je t'embrasse tendrement.

Antonio

J'ai relu ma lettre et je me suis aperçu de la puériorité de mon insistance à propos du calcul du cumul. Bien que, pour ma satisfaction personnelle, je te prie de me transmettre quand même le texte des articles du Code, il est évident que de ce côté-là il n'y a rien à faire. Aussi tu peux autoriser l'avocat à faire la démarche qu'il propose, dès qu'il considérera que le moment est opportun, à supposer que cette forme d'autorisation suffise. Et remercie-le vivement de ma part. Je ne t'ai pas encore remerciée pour le Quadro Nox. Très chère Tania, je te prie vraiment d'être indulgente envers moi.

Antonio

Lettre 330.

20 février 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ta lettre du 12 avec la copie des articles du Code que je t'avais demandés. Ainsi j'ai pu lire les textes et je me suis fait une idée précise des choses. Tu me diras que j'aurais pu le faire depuis longtemps, c'est-à-dire que j'aurais pu avoir cette copie depuis longtemps. Et tu n'aurais pas tort. Mais, à vrai dire, cette copie je l'ai demandée il y a de nombreuses années. On m'a envoyé la copie des articles du... Code Militaire et je n'ai pas insisté. Je vais te décevoir en ce qui concerne les effets du Quadro Nox; celui-ci a agi comme calmant mais n'a eu aucun effet comme somnifère. Je dois dire que le « Sedormit » Roche, les premiers temps, m'a vraiment fait dormir, bien que par la suite son efficacité soit allée en diminuant au point de devenir presque nulle. Le *Quadro* Nox au contraire n'a eu aucun effet, pas même la première nuit, sinon comme calmant, ce qui, à vrai dire, est déjà quelque chose. – Permits-moi de te dire que ce que tu écris en post-scriptum à ta lettre a propos de la lettre de Giulia est peu clair et même un peu embarrassé. Tu m'as parlé de cette lettre dans une carte du 27 janvier en termes très clairs : « J'ai reçu ce soir une courte lettre de Giulia, un seul feuillet, je la recopierai pour toi demain. » Il me semble difficile que tu aies pu te référer à la lettre qui m'a été transmise à Turi. Mais peu importe. Je suis en train de me persuader que je ne comprends plus rien et qu'il est inutile que je me creuse la tête. - Je pense que tu as reçu la lettre dans laquelle je t'ai répondu à propos du mémoire à envoyer au Tribunal Spécial. A l'heure qu'il est, la démarche est peut-être déjà faite. Il est peut-être bon que je t'explique mon attitude à propos d'initiatives de ce genre, parce que la demande de Me Piero pour avoir mon autorisation explicite me fait croire qu'une explication n'est peut-être pas inutile. je pense que mon autorisation est nécessaire quand il s'agit d'initiatives dont les conséquences ne peuvent être connues de ceux qui ignorent le mécanisme (*réel*) de la vie en prison et, qui plus est, quand il s'agit d'initiatives qui supposent des prises de position de caractère politico-moral. Je ne suis pas mesquin au point de vouloir contresigner chaque petite chose. Dans ce cas, par exemple, il est évident que mon autorisation est implicite pour toutes les démarches qui peuvent être nécessaires et qui sont exigées par la loi. Est-ce suffisamment clair? Je t'ai dit que le Quadro Nox n'a pas eu d'autre effet sur mon organisme que celui d'un bon sédatif. J'ai demandé au docteur Resta si

un médicament préparé par les laboratoires « Roche », le *Sonnifen*, était indiqué et il m'a répondu que c'était un bon médicament. Malheureusement il n'est pas en vente à la pharmacie de Turi. Peux-tu m'en envoyer au moins un échantillon? Mon mauvais état de santé est dû dans la proportion de 90 % au manque de sommeil; le docteur Resta aussi est de cet avis. Il m'a dit que les troubles cardiaques ainsi que les troubles intestinaux sont d'origine nerveuse, et liés au manque de sommeil. Je crois que c'est vrai parce que, quand pour une raison ou pour une autre j'arrive à dormir, je digère mieux et les palpitations et autres troubles diminuent. D'ailleurs le docteur exclut que j'aie une maladie organique du cœur ou des poumons, qui eux aussi certaines nuits me font mal. - Je suis navré : cette fois encore je ne t'ai écrit que pour me lamenter et geindre, et en plus pour te demander des médicaments, c'est-à-dire pour dépenser de l'argent pour des choses odieuses. A ce propos je te prie de m'écrire si tu m'as laissé de l'argent à la poste quand tu es venue. Je ne t'ai pas remerciée parce que je n'étais pas sûr. D'ailleurs dans ce genre de choses il faut être précis pour éviter des malentendus ou des retards. Il y a quelques années (quand tu es venue avec mon frère Gennaro) il s'est produit un de ces malentendus et il a fallu deux mois pour le dissiper.

Très chère Tania, je t'embrasse tendrement et je te prie d'être indulgente pour tous les embêtements que je te cause. Je m'aperçois que je suis embêtant et ennuyeux, mais après coup, et je n'arrive pas à éviter de recommencer.

Antonio

Lettre 331.

20 février 1933

Très chère Teresina,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ta longue lettre du 6 et tu dois me permettre de te dire que tu as énormément dramatisé mon histoire avec Carlo. Je t'assure que je n'ai aucune rancune à l'égard de Carlo et on ne peut même pas dire qu'il y ait un différend entre nous. Je n'ai donc rien à lui pardonner et je n'ai pas d'explications à attendre de lui ou à lui donner. Ne crois pas non plus que le télégramme qu'il m'a envoyé au début du mois de septembre m'a mis en colère outre mesure et de façon permanente. Le problème

est différent et peut être plus ou moins grave selon les points de vue. En bref, le problème est le suivant: je ne vois pas comment mes rapports avec Carlo pourraient être permanents et suivis, voilà tout. Il n'est pas exclu que je sois responsable de cette situation, mais comme il ne s'agit pas de rechercher les causes passées, mais d'essayer d'organiser une vie possible pour le présent et l'avenir, le problème des causes m'importe peu. Je t'écris cela pour te montrer que je suis tranquille et calme et que dans ma façon de voir et dans mes décisions, des sentiments bas comme la rancune, l'irritation, la colère, etc., n'ont aucune place. Par ailleurs je n'aime pas non plus être hypocrite, c'est-à-dire affirmer des choses que je ne ressens pas. Je préfère me taire et laisser tomber. Je sais aussi que la prison, par les conditions de vie qu'elle crée, aigrit et rend impatient. C'est vrai. Je ne t'ai pas encore écrit que depuis quelque temps mon état de santé est ébranlé. Il y a presque un an et demi (le 3 août 1931 précisément) j'ai eu une crise assez violente et depuis je n'ai plus réussi à reprendre une vie normale. Alors qu'avant le temps passait avec une certaine rapidité, et même, me semblait-il, sans que je m'en aperçoive, depuis cette crise tout est changé : je sens les semaines, les heures et les minutes et tout m'accable comme si quelqu'un me limait les nerfs. Ceci, je te l'écris pour toi, pour t'expliquer quelle est ma vie. Je suis comme une mécanique détraquée : des causes futiles produisent des effets disproportionnés et il arrive que des causes qui pourraient paraître graves n'ont aucun effet. Je suis devenu insensible à toute une série de causes et inversement j'ai l'impression d'être écorché vif pour des vétilles. Si je devais dire quel est l'idéal auquel j'aspire, voilà ce qu'il serait : n'avoir de rapports avec personne, être oublié de tous et tout oublier et vivre comme une bête dans sa tanière. Mais peut-être que si cela arrivait, je ne serais pas satisfait non plus. Chère Teresina, je te remercie des choses gentilles que tu m'écris dans ta lettre. De toute façon je te prie de ne pas t'inquiéter pour tout ce que je viens d'écrire. Je pense que le mieux est de laisser faire le temps; malgré tout le temps passe. Carlo m'a écrit deux cartes postales ces derniers temps. Ne crois pas que je veuille lui interdire de m'écrire. Mais je ne crois pas que je lui répondrai, du moins pour le moment. D'ailleurs je ne sais même pas où il habite maintenant. Quand il a quitté Milan pour Cesano Maderno il ne me l'a pas fait savoir. Maintenant il m'écrit de Milan. Je ne sais pas s'il est retourné habiter à Milan ¹. Embrasse tout le monde à la maison de ma part. Fraternellement.

Antonio

¹ Carlo, employé à la société Snia Viscosa, allait tous les jours travailler à l'usine de Cesano Maderno.

Lettre 332.

27 février 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

Je crois qu'il est inutile après ce que je t'ai dit de vive voix que je reprenne ma rengaine habituelle sur mes troubles physiques. Je crois que dans les conditions où se déroule notre dialogue, toute prolongation de celui-ci, au lieu d'apporter des éléments de clarté, n'apporterait que des éléments de confusion. Je veux en revanche te parler un peu de ma situation disons morale, autrement dit de la somme de sentiments qui m'occupent normalement et spécialement de ceux qui sont dominants et qui donnent le ton général. Je crois pouvoir t'assurer que, du moins jusqu'à présent, l'élément psychique ne détermine pas l'élément physique ni même l'inverse; cependant il est vrai que dans certaines conditions physiques, certains sentiments se font plus impérieux et parfois deviennent obsédants. On peut dire par conséquent que quand le cours des pensées prend une certaine direction, ou s'intensifie dans cette direction, cela correspond à une situation physique déterminée et cela indique qu'elle s'aggrave. Dans mon cas particulier, il est certain qu'au cours de toutes ces dernières années, j'ai continuellement pensé à certains faits (en l'occurrence à la série de faits qui peuvent de façon symbolique se résumer dans la fameuse lettre dont m'avait parlé le juge d'instruction à Milan et dont je t'ai entretenu récemment encore ¹), mais il est certain aussi que ces derniers mois ces pensées se sont, pour ainsi dire, intensifiées, peut-être parce que diminuait en moi l'espoir de pouvoir personnellement les éclaircir, de pouvoir m'en occuper « philologiquement », de remonter aux sources et d'aboutir à une explication plausible. Ce que je veux te dire aujourd'hui, c'est ceci : je lie les manifestations de mes rapports avec Iulca à cette série de faits. C'est-à-dire qu'à cette série de préoccupations étaient liées certaines lettres que je t'ai écrites il y a longtemps et que tu n'as peut-être pas oubliées, jusqu'à la dernière que toi parfois tu qualifies de « scélérate » et qui n'est pas très ancienne. De toute façon je suis encore aujourd'hui persuadé que dans mes rapports avec Iulca, il y a un certain malentendu, un double fond, une ambiguïté qui empêche de voir clair et d'être tout à fait franc : mon impression est que je suis tenu à l'écart, que je représente, pour ainsi dire, « un dossier administratif » à émarger et rien de plus. Crois bien que je suis le premier à

¹ Cf. lettre 97.

être convaincu d'avoir commis des erreurs, toutefois j'ai l'impression qu'il ne s'agit pas de ces erreurs mais d'autre chose qui m'échappe et que je n'arrive pas à identifier avec précision.

D'ailleurs comme tu peux le penser, bien que je vive en prison, coupé de toute source de communication, directe et indirecte, des éléments de jugement et de réflexion arrivent quand même jusqu'à moi. Ils m'arrivent de façon désorganisée, occasionnelle, à de longs intervalles, et il ne peut pas en être autrement, par les conversations innocentes de ceux que j'entends parler ou que je fais parler et qui, de temps en temps, m'apportent l'écho d'autres milieux, d'autres points de vue, d'autres façons de voir etc. Je n'ai pas encore perdu toutes les qualités de la critique « philologique » : je sais faire la part des choses, distinguer, atténuer les exagérations voulues, compléter etc. Il doit y avoir quelques erreurs dans l'ensemble, je suis prêt à l'admettre, mais non pas décisives, non pas telles qu'elles puissent donner une autre direction au cours de mes pensées. En outre il y a des choses que je ne crois pas opportun d'écrire. Tu connais ma façon de penser : ce qui est écrit acquiert une valeur « morale » et pratique, laquelle va bien au-delà du simple fait d'être écrit, qui n'est cependant qu'une chose purement matérielle... Ma conclusion, pour résumer, est la suivante : j'ai été condamné le 4 juin 1928 par le Tribunal Spécial, c'est-à-dire par un collège bien défini d'hommes que l'on pourrait indiquer par leur nom, leur adresse et leur profession dans la vie civile. Mais cela est une erreur. Ce qui m'a condamné c'est un organisme beaucoup plus vaste, dont le Tribunal Spécial n'a été que la manifestation extérieure et matérielle, qui a rédigé l'acte de condamnation légal. Je dois dire que parmi ces « condamnateurs » je crois et je suis même fermement convaincu qu'il y a eu aussi Iulca, inconsciemment, et une autre série de personnes moins inconscientes. C'est du moins ma conviction, une conviction désormais ancrée en moi de façon inébranlable parce que c'est la seule qui explique une série de faits successifs et concordants. Je ne sais pas si j'ai bien fait de t'écrire cela, j'y ai pensé souvent, j'ai hésité puis j'ai décidé que oui. Ne va pas croire non plus que mon affection pour Iulca ait diminué. D'après ce que je peux en juger moi-même elle me paraît plutôt avoir augmenté, du moins en un certain sens. Je connais par expérience le milieu où elle vit, sa sensibilité et la façon dont un changement a pu intervenir en elle. J'ai cru bon de t'écrire parce qu'il me semble être arrivé à un tournant décisif de ma vie, où il me faut, sans plus tarder, prendre une décision. Cette décision est prise. La ligne de conduite que je t'ai indiquée dans nos derniers entretiens et dans mes dernières lettres n'est qu'une partie, et une partie conditionnelle de ces décisions. Il m'est arrivé de penser que toute ma vie a été une grande (grande pour moi) erreur, une énorme bévue. Ce qui me persuade encore que ce n'est pas entièrement vrai, c'est ton attitude et surtout celle de l'avocat. (Ne te vexe pas si je mets l'avocat avant toi; il y a à cela des raisons plausibles qui ne sont pas vexantes pour toi et toi-même tu peux les comprendre.) Mais ce n'est pas suffisant. En résumé : je veux te convaincre que mon état psychique, s'il est lié à mon état physique, n'en est pas pour autant la cause et l'origine. Il en est tout au plus le symptôme extérieur ou la forme : si bien que, même si par pure hypothèse, mon état psychique s'améliorait, mes maux physiques n'en disparaîtraient pas pour autant : seule leur forme changerait, c'est tout, et cela ne

me paraît pas grand-chose. Pris en eux-mêmes mes maux psychiques sont assez graves (en ce sens que ma force de volonté réussit de moins en moins à les dominer et à les contrôler) et cette aggravation est un symptôme de fatigue physique, c'est-à-dire justement d'affaiblissement de la volonté au sens physique du mot : je sens aussi une désagrégation de mes forces intellectuelles proprement dites et tu dois avoir eu toi-même cette impression d'après certaines de mes lettres. Je sens dans tout cela que je suis en train de traverser la phase la plus critique de mon existence et que cette phase ne peut se prolonger sans provoquer physiquement et psychiquement des effets et des complications qui excluent tout retour à l'état antérieur, parce qu'ils sont décisifs. Ce que je viens de t'écrire est réservé à toi et à l'avocat qui s'occupe de mes affaires. Je ne voudrais pas que Iulca soit tenue à l'écart, mais je vais te dire : avec elle les affirmations formelles comme celles que j'ai faites jusqu'à maintenant, ne suffisent pas. Il faudrait traiter du fond du problème de façon développée et ceci ne peut être fait (du moins, moi, je ne sais pas le faire) par lettre. Et encore, les mots à eux seuls ne suffiraient pas : ils devraient être accompagnés de faits. Crois bien que cela me préoccupe. J'ai l'impression que Iulca souffre un peu du même mal que moi, qu'une partie du moins de son mal a les mêmes causes que mon trouble psychique. Je ne sais pas s'il t'est possible à toi d'intervenir d'une façon ou d'une autre. La chose me paraît très difficile, car je connais certaines conditions et certains précédents qui t'échappent nécessairement et d'ailleurs sans cette connaissance il me semble que toute intervention doit paraître superficielle et conventionnelle. Pense que je réfléchis à ces choses depuis quatre ou cinq ans et que je les ai par conséquent analysées dans leurs moindres détails et selon toutes les combinaisons possibles. Il n'y a pas de conclusion à ce que je t'écris. Pratiquement il me semble que la conclusion est toujours la même : continuer avec fermeté, suivant la ligne qu'on s'est fixée, sans faire de choses inutiles et superflues, de façon à ce que tout ce qu'il est possible de réaliser avec notre volonté soit exactement réalisé; le reste, dans la mesure où il ne peut entrer en ligne de compte, ne doit pas nous préoccuper. Remercie l'avocat pour tout ce qu'il a fait pour moi et pour tout ce qu'il voudra bien faire encore. Parler de gratitude avec lui me semble oiseux. Je t'embrasse tendrement.

Antonio

Lettre 333.

6 mars 1933

Très chère Tania,

J'ai encore à l'esprit (chose qui ne m'arrive plus très souvent ces derniers temps) une comparaison que j'ai faite lors de ta visite de dimanche pour t'expliquer ce qui se passe en moi. Je vais la reprendre pour en tirer quelques conclusions pratiques qui m'intéressent. Je t'ai dit à peu près ceci : imagine un naufrage, et qu'un certain nombre de personnes se réfugient dans une chaloupe pour y échapper, sans savoir où, quand et après quelles péripéties elles en réchapperont effectivement ¹. Avant le naufrage, naturellement, aucun des futurs naufragés ne pensait qu'il deviendrait... un naufragé et encore moins, par conséquent, qu'il serait amené à commettre des actes que des naufragés, dans certains cas, peuvent commettre comme, par exemple, devenir... anthropophages. Chacun d'eux, si on lui avait demandé à froid ce qu'il choisirait entre mourir de faim et devenir cannibale, aurait répondu, en toute bonne foi que, étant donné l'alternative, il choisirait certainement de mourir. Puis c'est le naufrage, les passagers se réfugient dans la chaloupe etc. Quelques jours plus tard, les vivres étant venus à manquer, l'idée du cannibalisme se présente sous un jour différent, si bien que, à un certain moment, parmi les personnes en question, un certain nombre d'entre elles deviennent effectivement cannibales. Mais en réalité s'agit-il des mêmes personnes? Entre les deux moments, celui où l'alternative se présentait comme une pure hypothèse théorique, et celui où l'alternative se présente avec toute la force de la nécessité immédiate, il s'est produit un processus de transformation par capillarité mais rapide, en vertu duquel les personnes d'avant ne sont plus les personnes d'après et on ne peut pas dire, sauf du point de vue de l'état civil et de la loi (qui sont, d'ailleurs, des points de vue respectables et qui ont leur importance) qu'il s'agit des mêmes personnes. Eh bien, comme je te l'ai dit, un tel changement est en train de se produire en moi (cannibalisme mis à part). Le plus grave est que dans ces cas-là, la personnalité se dédouble : une partie observe le processus, l'autre partie le subit, mais celle qui observe (tant que cette partie existe, cela signifie qu'il existe un contrôle de soi et la possibilité de se reprendre) sent la précarité de sa position, autrement dit, prévoit qu'il arrivera un moment où sa fonction disparaîtra, c'est-à-dire qu'il n'y aura

¹ Cf. les *Note autobiografiche* dans *Quaderno II*, 7-8, publiées dans *Europa letteraria*, février-avril 1962, pp. 8-10.

plus de contrôle de soi, et que la personnalité tout entière sera absorbée dans un « individu » nouveau avec des impulsions, des initiatives, des façons de penser différentes des précédentes. Eh bien, je me trouve dans cette situation. Je ne sais pas ce qui restera de moi au terme du processus de transformation que je sens se développer. La conclusion pratique est la suivante : il faut que pendant un certain temps je n'écrive plus rien à personne, y compris à toi, si ce n'est des nouvelles à l'état brut concernant les simples faits de mon existence. Ce temps correspondra en gros à la période nécessaire pour que s'effectue la démarche de l'avocat, dont nous avons tant parlé. Si la démarche prend un tour favorable, tant mieux : il y aura, à l'intérieur de certaines limites, un passé à oublier (à supposer que certaines choses puissent s'oublier, c'est-à-dire ne laissent pas de traces durables). Si la démarche prend un tour défavorable, on verra ce qu'il y a lieu de faire. Entre-temps, pas un mot qui, de quelque façon que ce soit, trouble ou complique la difficile succession des heures. J'ai reçu une lettre de Grazietta; je n'ai pas envie de lui répondre. Écris-lui toi je t'en prie, en lui décrivant, de la façon que tu jugeras la meilleure, ton voyage à Turi. Je veux encore te dire quelque chose à propos de certaines de tes allusions à ma précédente lettre, au cours de ta visite de dimanche. Tu ne dois pas penser, en aucune façon, que j'ai eu (fût-ce à tort) l'intention de faire des reproches à Iulca. Dans mon attitude envers Iulca il n'y a jamais rien eu que de la tendresse et cette tendresse a peut-être été en augmentant ces temps derniers, et certes pas en diminuant (et je dis *peut-être* parce que je ne sais pas si elle pouvait augmenter). Je regrette même qu'une telle question puisse être abordée et discutée. De même tu as eu tort de mal interpréter un passage d'une de mes lettres (je crois que c'est celle qui t'a été réexpédiée de Rome à Turi) : je n'ai jamais pensé que tu puisses avoir voulu me mentir et, en effet, j'avais employé le mot « embarras » qui, en italien, n'a aucun rapport non seulement avec le mensonge, mais même pas avec la réticence. En réalité, j'avais pensé qu'après m'avoir annoncé une lettre de Iulca, tu avais essayé de me faire oublier l'allusion parce que j'aurais trouvé dans cette lettre des nouvelles qui auraient pu me peiner, à ce moment précis. C'est tout. C'est aussi pour ces raisons que je préfère pendant quelque temps n'écrire que des nouvelles à l'état brut, sans commentaires ni appréciations etc. Ensuite nous verrons. Il est peut-être bon que je dise ce à quoi j'ai pensé : si l'avocat, après que tu lui auras parlé, estime opportun que je sois examiné par un médecin, comme le Ministère en a donné l'autorisation, je donne par avance mon accord : autrement dit je laisse à l'avocat le soin de résoudre cette question selon le critère que lui-même jugera le plus efficace. Très chère Tania, je t'embrasse tendrement.

Antonio

P.-S. - Tu m'as dit dimanche, quand tu es venue me voir, que ce n'est que ces derniers jours qu'on t'a communiqué officiellement que le Ministère avait autorisé la visite d'un médecin de confiance. Pour le cas où l'avocat estimerait que c'est utile et où la visite serait décidée, permets-moi de te donner quelques conseils : 1° Avoir

l'autorisation écrite pour le médecin, afin que des difficultés administratives ne surgissent pas au dernier moment. 2° Si cela fait partie des usages, faire en sorte qu'on spécifie dans cette autorisation que le médecin peut m'interroger et que je peux lui répondre (et lui parler) de tous les problèmes que nous jugerons nécessaire d'aborder à ce sujet. Autrement dit le médecin ne doit pas venir seulement pour une visite complète, pour m'indiquer un traitement personnel, mais être officiellement habilité à faire des rapports aux autorités supérieures sur la façon dont les choses se passent, dans la mesure où elles influent ou peuvent influencer sur l'état de santé des détenus. Ce point me paraît fondamental. Tu comprends bien que prendre un médicament et suivre un traitement alors que subsistent les conditions qui déterminent la maladie, c'est de la plaisanterie, cela signifie dépenser son argent inutilement. L'état dans lequel je suis vient précisément de là et de là vient aussi que les médicaments sont inefficaces. Il est peut-être trop tard « formellement » pour modifier cet état de choses ou pour obtenir que la modification de cet état de choses provoque un changement de mon état de santé. De toute façon il n'y a que ce dernier point qui puisse rendre compréhensible et rationnelle la visite d'un médecin. Aussi tout en me décidant pour cette visite, je ne peux dissocier de cette décision la condition qui rend cette visite rationnelle et utile. Affectueusement.

Antonio

Lettre 334.

14 mars 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

Je ne t'écris que quelques mots. Mardi dernier, précisément, très tôt le matin, en me levant du lit, je suis tombé à terre sans réussir à me relever par mes propres moyens. Je suis resté au lit tous ces jours-ci, dans une grande faiblesse. Le premier jour j'étais dans un certain état d'hallucination si l'on peut dire, et je n'arrivais pas à relier mes idées entre elles et les idées aux mots appropriés. Je suis encore faible, mais moins que ce jour-là. Je te prie de venir me voir dès que tu y seras autorisée après ma lettre parce que je voudrais te parler d'un projet dont j'ai entretenu le docteur Cisternino qui ne l'a pas trouvé impossible à réaliser, bien que difficile. Je veux parler de cela avec toi, entre autres parce que je n'ai pas les idées claires et que toi tu pourras

M'aider à ajuster exactement les différentes parties du problème. Je t'embrasse tendrement.

Antonio

Je crois me souvenir que le docteur Cisternino a appelé ma crise anémie cérébrale et faiblesse cérébrale.

Lettre 335.

21 mars 1932 ¹

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

Je pensais pouvoir te voir avant d'écrire cette lettre et te dire de vive voix plusieurs petites choses. Je t'informe de façon un peu détaillée de l'évolution de mon malaise et des prévisions que je fais, en me basant sur l'expérience du passé qui toutefois ne coïncide pas exactement avec celle d'aujourd'hui. J'ai souffert de dépression nerveuse au moins quatre fois avant cette fois-ci : la première en 1911-1912, la deuxième en 1916-1917, la troisième en 1922-1923, la quatrième en 27. Toutefois je n'avais jamais eu d'évanouissements ou d'autres manifestations pathologiques comme maintenant. Actuellement ces manifestations ont complètement disparu (elles ont été importantes les cinq premiers jours puis sont allées en s'atténuant un peu chaque jour, et ont disparu au bout d'une dizaine de jours). Cela m'a laissé dans une grande faiblesse qui se manifeste de la façon suivante : la température tombe et remonte de 35° 8 à 36° 9 et 37° sans raisons apparentes pour moi. La nuit, j'ai deux accès de froid (je les appelle de fièvre à l'envers), l'un vers neuf heures, l'autre vers quatre heures du matin; la température tombe, comme je t'ai dit (une fois même jusqu'à 35° 6) et mon corps est parcouru de frissons, de tics soudains dans les parties les plus variées mais surtout dans les bras et les jambes, d'étirements et de contractions; j'ai l'impression d'être pour ainsi dire « électrisé » et tout mouvement brusque ou inattendu provoque une série de frissons et de coups au cœur (le cœur me « monte à la gorge » comme on dit). Les jambes toutefois retrouvent rapidement une certaine stabilité. Je marche déjà seul, sans avoir besoin de m'appuyer au bras de quelqu'un, du moins dans ma chambre. Comme je te l'ai écrit, j'ai eu les premiers jours quelques manifestations pathologiques curieuses dont je me souviens en partie et qui pour le reste m'ont été décrites par ceux qui étaient là. Par exemple, j'ai longuement parlé dans une langue que personne ne comprenait et qui est certainement le dialecte sarde parce qu'il y a encore quelques jours je me suis rendu compte que je mêlais inconsciemment à

¹ Il faut lire 1933.

l'italien des mots et des phrases en sarde. Les fenêtres et les murs de la chambre apparaissaient à mes yeux comme peuples de silhouettes, surtout de visages, sans rien toutefois d'effrayant, et même dans les poses les plus différentes, souriantes etc. Inversement, il me semblait que de temps en temps se formaient dans l'air des masses compactes mais fluides qui s'accumulaient et puis se précipitaient sur moi, me faisant reculer avec un choc nerveux dans mon lit. De même ma rétine conservait pendant longtemps les images anciennes et celles-ci se superposaient aux plus récentes etc. J'ai eu aussi des hallucinations auditives. Quand je fermais les yeux pour dormir, j'entendais des voix claires me demander : « Tu es là? » « Tu dors? » etc. ou d'autres mots sans rapport entre eux. Au début, les manifestations les plus graves ont été la température basse et la faiblesse, c'est-à-dire les manifestations les plus courantes et générale\$ de l'anémie cérébrale. Très chère Tania, je n'ai plus envie d'écrire. J'ai peut-être déjà trop écrit et cela m'a fatigué. Toutefois je suis content de t'avoir écrit longuement parce qu'il me semblait que je n'en serais pas capable avant longtemps. Très chère Tania, je t'embrasse tendrement.

Antonio

La lettre fut écrite le lendemain de la visite du professeur Arcangeli. Celle-ci avait été sollicitée par Tatiana dès le 15 septembre 1932 (cf. lettre 296) par une requête adressée au Chef du Gouvernement. Autorisée seulement à la fin du mois de février 1933 (cf. lettre 333) elle avait eu lieu après une demande pressante faite à la suite de la grave crise que Gramsci avait eue le 7 mars (cf. lettre 334). Après la visite, le professeur Arcangeli établit le certificat suivant : « je soussigné certifie que Antonio Gramsci, détenu à Turi, souffre du mal de Pott; a des lésions tuberculeuses au lobe supérieur du poumon droit, qui ont provoqué deux hémoptysies, dont une très importante suivie d'une forte fièvre qui a duré plusieurs jours; il est atteint d'artériosclérose, avec hypertension des artères. Il a eu plusieurs évanouissements avec perte de conscience et paraphasie, pendant plusieurs jours. Depuis le mois d'octobre 1932 il a perdu sept kilos; il souffre d'insomnie et n'est plus en mesure d'écrire comme avant. Gramsci ne pourra survivre longtemps dans les conditions actuelles; je considère comme indispensable son transfert dans un hôpital civil ou dans une clinique, à moins qu'on puisse lui accorder la mise en liberté conditionnelle.

« Certifié exact : Umberto Arcangeli »

Lettre 336.

27 mars 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'espère que tu as fait bon voyage et que tu ne t'es pas trop fatiguée. Je te recommande de te reposer bien comme il faut et de prendre grand soin de ta santé. En ce qui me concerne il n'y a pas grand-chose de nouveau : je suis sorti une fois à la promenade mais cela m'a beaucoup fatigué et a provoqué un retour des troubles nerveux (tics, frissons impulsifs etc.). La température n'a pas encore varié en maximum et en minimum, toutefois le cœur bat plus régulièrement et je n'ai plus eu de coups dans le crâne. J'attends de tes nouvelles. Je t'embrasse tendrement.

Antonio

Lettre 337.

27 mars 1933

Très chère Iulca,

[Retour à la table des matières](#)

Je n'ai pas reçu de lettres de toi, ni de nouvelles des enfants depuis un bon moment. Pendant tout ce temps je t'ai écrit plusieurs fois. Je crois que Tania non plus n'a pas reçu de nouvelles ni de lettres. Je te prie de m'écrire et de me rassurer. Je t'embrasse tendrement.

Antonio

Lettre 338.

3 avril 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu une lettre de toi du 27 mars et une carte postale du 30. Je suis très heureux que le voyage ne t'ait pas fatiguée. Mon état de santé est toujours le même avec de continuelles oscillations. Je suis toujours très faible. Le seul élément objectif que je peux te donner est la température. Cette nuit je me suis senti un peu plus mal que d'habitude et j'ai voulu faire des relevés. J'ai senti, vers deux heures du matin, une certaine insuffisance cardiaque, avec oppression (pas des palpitations ni des douleurs aiguës mais comme si une main me serrait le cœur) et des bouffées de froid; la température était à 35° 6. Vers six heures du matin, la température était à 36° 3. Je ne me suis levé qu'à onze heures et demie parce que je me sentais très faible et que j'avais les bras, les mains et les jambes qui tremblaient. Au bout d'une demi-heure, la température est montée à 37° 2. Comme je te l'ai déjà écrit, ces symptômes sont identiques à ceux qui se sont manifestés en 1922, à ceci près que c'était l'été quand j'ai eu ces malaises et que par conséquent, à l'heure où la température montait, j'avais de véritables bains de sueur qui m'affaiblissaient encore plus, ce qui maintenant ne se produit pas. Il est vrai toutefois que j'avais alors dix ans de moins et une réserve d'énergie nerveuse qui est désormais épuisée ou presque, et par conséquent j'avais des réactions presque féroces (et ce n'est pas une simple métaphore, car je me souviens que certaines personnes très gentilles qui venaient m'assister et me tenir compagnie me dirent plus tard qu'elles avaient craint, me sachant sarde, que je ne veuille à un moment ou à un autre donner un coup de couteau à quelqu'un!!!); aujourd'hui au contraire j'ai l'impression d'être une chiffe molle. J'ai reçu une lettre de Carlo; je te serai reconnaissant de lui écrire une carte pour lui dire que j'ai reçu son mot et qu'il est tout à fait inutile qu'il vienne à Turi. La lettre de Iulca ne me semble pas se référer à mes lettres; je ne comprends pas comment tu as pu faire cette déduction. Je t'embrasse affectueusement.

Antonio

Je te prie d'écrire à la librairie pour qu'on m'envoie le livre récent du professeur Michele Barbi : *Dante - Vita. Opere. Fortuna*, Sansoni, Florence, 1933. Je ne peux résister à la tentation d'avoir cet ouvrage bien que je ne sois pas, encore pour quelques mois, en mesure de l'étudier.

Lettre 339.

3 avril 1933

Très chère Teresina,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ta lettre du 26 mars. Avant que j'oublie, il faut que je te dise de présenter de ma part mes meilleurs vœux à maman pour les fêtes de Pâques ¹. Cette année j'ai oublié de lui souhaiter sa fête et je le regrette beaucoup. Ne crois pas que j'aie perdu un seul instant une bribe de ma sérénité, comme tu dis. Tout au plus, quand je me sens faible physiquement, je perds toute envie de m'occuper de tout ce qui peut être étranger à ma précieuse personne physique, c'est comme quand on doit faire un gros effort pour soulever un poids assez important, on serre les lèvres et on ne parle pas pour concentrer toutes ses forces en vue de l'effort immédiat. Tout le monde, plus ou moins, pendant un temps plus ou moins long, s'est trouvé ou se trouvera dans une situation semblable. Je crois que tu dois expliquer cette idée à Mea pour qu'elle ne perde pas courage et qu'elle continue absolument à étudier; elle perdra peut-être, dans le pire des cas, quelques années de temps matériel dans un certain cursus scolaire mais elle ne les perdra pas entièrement si elle perfectionne chaque jour ses connaissances, sa culture générale, si elle élargit le champ de son savoir et de ses intérêts intellectuels. A vrai dire, je n'arrive plus à retrouver quelles sont les études qu'elle fait parce que depuis longtemps personne ne m'a écrit à ce sujet. Je t'embrasse ainsi que toute la famille. Embrasse beaucoup Maman.

Antonio

J'ai reçu un mot de Carlo.

¹ La mère de Gramsci était décédée le 30 décembre 1932 mais pendant de longs mois on cacha la nouvelle à Gramsci.

Lettre 340.

10 avril 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ta lettre du 4, avec le mot de Delio et la carte postale. Je pense que tu n'as pas mal fait en écrivant que mon état de santé s'était amélioré (à supposer que le télégramme de Genia me concernait moi et non toi). Il n'est pas exact que dans ma lettre d'il y a quinze jours je t'aie écrit que mon état avait empiré; du moins ce n'était pas ce que je voulais écrire. Je voulais dire que mon état de santé était (et est encore) variable, avec des hauts et des bas; c'est-à-dire qu'à mon avis une rechute n'est pas à exclure, mais en réalité elle n'a pas eu lieu. Que signifierait « état empiré » ? Empiré par rapport à quand? Certainement pas par rapport à la crise du 7 mars, parce que je ne vois pas ce que voudrait dire empirer, dans ce cas. En réalité les hallucinations ont complètement disparu et la contraction ou rétraction des membres a diminué, surtout aux jambes et aux pieds. Mes mains sont toujours continuellement endolories et je ne peux faire aucun effort ni soutenir aucun poids, si peu important qu'il soit. Si j'essaie, pour voir, de faire un petit effort, je perds à nouveau le contrôle de mes mouvements, c'est-à-dire que mes bras se détendent tout seuls brusquement, de façon impulsive, et que mer, doigts craquent et se déforment par suite de l'étirement anormal des tendons. Je pense que cette situation durera encore longtemps; en 1922-1923 cela a duré huit mois environ et je pouvais me soigner dans les meilleures conditions; je n'ai pas eu non plus de contractions des membres et de complications cardiaques comme maintenant. C'est vrai que la petite lettre de Delio révèle beaucoup de sûreté dans l'écriture et dans la composition qui est simple et linéaire : il me semble qu'il n'y a qu'une seule erreur (il a oublié le i de « primevère ¹ »). Je te dis cela parce que en 1916 j'ai donné des leçons d'italien à un élève de 4e et je n'ai jamais réussi à obtenir qu'il écrive avec simplicité de petites rédactions de quelques lignes comme celle qu'a écrite Delio. Comment tes-tu souvenue du livre sur Hegel ² à envoyer à Iulca? Il me semble t'en avoir parlé en 1930; alors cela avait un sens parce qu'il y avait dans la

¹ En italien, primula. (N.d.T.)

² Il s'agit de Saggio sullo Hegel de B. Croce, op. cit.

presse une polémique sur la dialectique; mais aujourd'hui quel sens cela pourrait-il avoir? Giulia trouvera ça bizarre.

Je t'embrasse affectueusement.

Antonio

On nous a communiqué qu'à l'occasion des fêtes de Pâques on peut recevoir de la famille des « denrées alimentaires ». Il ne m'a pas été possible de te l'écrire lundi dernier parce que, au moment où on nous a fait cette communication, la lettre était déjà partie.

Lettre 341.

10 avril 1933

Très cher Delio,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ta lettre du 28 mars avec les nouvelles des petits poissons, de la rose, de la primevère, des ours et des lions. Mais quels lions as-tu vus? Des lions africains ou du Turkestan? Ils avaient une crinière ou la peau du cou lisse? Et les ours étaient-ils comme ceux que tu as vus à Rome? Tu ne m'as pas dit si tu as reçu le livre de Pinocchio et si les aventures de la célèbre marionnette ont plu à Giuliano. J'aimerais, et je crois que tu aimerais aussi, lire l'histoire du phoque blanc, de la mangouste Rikki-Tikki-Tawi et du jeune Mowgli élevé par les loups; en 1922 à la Librairie d'État ¹ une très belle édition était en préparation avec des gravures originales que j'ai eu l'occasion de voir au moment où les ouvriers lithographes les reproduisaient sur la pierre. Demande à maman ou à Genia si on peut encore trouver cette édition : sinon, je t'enverrai le livre en italien ou en français. Je vous embrasse, Giuliano et toi.

Antonio

¹ La librairie d'État soviétique.

Lettre 342.

10 avril 1933

Très chère Iulca,

[Retour à la table des matières](#)

Tania m'a écrit qu'elle t'a envoyé de ma part un volume sur la philosophie de Hegel critiquée par un philosophe italien contemporain et elle voudrait savoir si le livre t'est parvenu. J'avais chargé Tania de t'envoyer ce livre (que j'avais en double exemplaire) il y a quelques années, et précisément au moment où dans la presse s'engagea une polémique philosophique sur la valeur et le sens de la dialectique. Il m'avait semblé alors que la façon dont le philosophe italien avait traité le problème, et surtout le développement qu'il a consacré à la question des « distincts » par rapport aux « opposés » aurait pu t'intéresser. Je ne sais pas si cela t'intéresse encore, ni même si tu as reçu le livre que Tania doit t'avoir envoyé récemment, semble-t-il. Je t'embrasse tendrement.

Antonio

Lettre 343.

17 avril 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ta lettre du 8 et une carte du 12. Hier j'ai reçu le colis de Pâques. Tout y était en excellent état et à mon goût comme tu dis. Je te remercie de tout cœur. Le propriétaire du magasin a préparé le colis selon tes directives; rien ne manquait par rapport à ce que tu m'as annoncé dans ta carte.

Je ne sais pas si tu t'es souvenue d'écrire à la Librairie, selon ce que je t'ai dit lors de ta visite. De toute façon je n'ai même pas reçu la deuxième livraison de la *Critica* de B. Croce, qui est sortie le 20 mars. Ils ont peut-être oublié de renouveler mon abonnement, à moins qu'il y ait eu une erreur dans le service postal. En bref il me manque les numéros du 20 janvier et du 20 mars de la *Critica*. Je continue à recevoir deux exemplaires de la *Critica fascista*, l'un de la Librairie, l'autre directement de l'Administration de la revue, qui a envoyé un mandat-carte de 33 liras à mon nom au Bureau de Poste de Turi.

Je l'ai renvoyé parce que je n'ai pas l'intention de payer deux fois le montant de l'abonnement mais il faut que tu avertisses l'administration de la *Critica fascista* (Via del Gambero 37, Rome) qu'étant déjà abonné à la revue par l'intermédiaire de la Librairie Sperling et Kupfer de Milan je reçois deux exemplaires et qu'il n'est pas normal que je paie deux abonnements : par conséquent ils doivent cesser de m'envoyer un exemplaire, et précisément celui qui m'est adressé directement à la Maison d'Arrêt de Turi. Je te prie d'envoyer une carte dans ce sens à la direction de la revue. Tu peux la rédiger ainsi : Antonio Gramsci, détenu à Maison d'Arrêt de Turi, Bari, signale à la Direction de la revue *Critica fascista* etc. en reprenant le refrain ci-dessus.

Quand tu écriras à la Librairie, pour la *Critica* de B. Croce, je te prie de me faire envoyer les deux petits livres suivants : 1° Giovanni Gentile, *Saggi Critici*, serie seconda, Vallecchi, Florence; 2° Giovanni Papini, *Il sacco dell'orco*, publié chez le même éditeur.

Mon état s'est légèrement amélioré, mais il suffit de bien peu de chose pour que je recommence à aller mal. D'un jour à l'autre, pour un rien, je retombe dans un état de prostration grave etc. Pour le reste, rien de nouveau. Très chère Tania, je t'embrasse tendrement.

Antonio

Lettre 344.

30 avril 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ta lettre du 29. J'ai été moi aussi très content de voir que tu te sens mieux qu'il y a quelque temps, malgré ce que tu as fait ces derniers mois et qui t'a fatiguée. Moi aussi j'attribue l'amélioration que je ressens au fait que non seulement je mange mieux, mais que j'assimile mieux la nourriture. Pourvu que cela continue! Malheureusement la chaleur qui ne va pas tarder ne permettra pas que cela dure et ne permettra plus les autres hasards qui ont été possibles jusqu'à maintenant. Et d'ailleurs, je n'ai pas réussi à supprimer l'insomnie qui est la cause essentielle de tous mes troubles. Tu as raison à propos du colis : il ne s'agissait pas de confiture mais de fruits au sirop et donc je pourrai en manger sans avoir la nausée. Tu m'avais demandé, il y a longtemps, le nom de femme mariée de ma sœur Teresina : Paulesu, mais Gramsci suffit pour que la lettre arrive. Je t'embrasse tendrement.

Antonio

Lettre 345.

30 avril 1933

Très chère Teresina,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu deux cartes avec tes vœux, ceux de Grazietta et des enfants. Vous ne m'avez plus envoyé de nouvelles de maman et je ne vois aucun mot d'elle sur les cartes. Je te prie de m'écrire à ce sujet ou de demander à Grazietta de le faire.

Je t'embrasse affectueusement.

Antonio

Lettre 346.

8 mai 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ta lettre du 6 et des cartes. J'essaierai de répondre à tous les problèmes que tu poses.

1° Je crois que cela ne vaut pas la peine que je t'envoie les lainages que je vais devoir quitter à cause du changement de température. Il n'y a pas grand-chose et je t'assure qu'il est possible de les faire laver soigneusement (au moins à titre exceptionnel) même ici. J'ai reçu les vêtements que tu m'as envoyés et le reste. Je te remercie. Je crois que tout me va. Tu t'es trompée si tu crois que je ne porte pas de chemise. Il est vrai que depuis quelque temps je porte les chemises de l'administration, qui vont très bien, étant donné qu'elles ne touchent pas la peau. En revanche, je ne peux pas porter leurs caleçons, ils m'irritent la peau.

2° J'ai reçu en son temps les Colloqui de Ludwig et je les ai déjà lus. Je ne peux pas étudier comme avant (bien que même alors ce fût un travail très relatif), toutefois je n'arrive pas à ne rien faire du tout. Je crois même que ne rien faire du tout nuirait à mon « esprit », selon la terminologie à la mode. Je te signale quelques livres que je souhaite lire : 1° Luigi Einaudi, *La condotta economica e gli effetti sociali della guerra italiana*, Laterza, Bari; Nello Rosselli, *Carlo Pisacane e il Risorgimento italiano*, Bocca, Turin; 3° Alberto Cappa, *Cavour*, Laterza, Bari; 4° Adolfo Omodeo, *Gesù il Nazareo*, éd. « La Nuova Italia » Florence.

Je te serais reconnaissant d'envoyer une carte à la maison d'édition G. C. Sansoni, Viale Mazzini 26, Florence, pour demander qu'on m'envoie le catalogue. J'ai oublié de te dire jusqu'à présent que le thermos a perdu une petite vis; pourrais-tu en trouver une? L'absence de cette vis fait que le lait pénètre dans le revêtement protecteur et je pense qu'il finira par provoquer un dépôt malodorant de matière en décomposition. Par curiosité : combien coûte un thermos maintenant? (Je ne pense pas qu'il est

difficile de se procurer une vis, parce qu'une certaine quantité d'appareils doit se détériorer et on doit pouvoir utiliser ce qu'il en reste.)

Je suis désolé que tu t'ennuies en restant à Turi. D'ailleurs pourquoi n'as-tu pas pensé à Rome à te faire délivrer une autorisation pour venir me voir plus souvent que ne le prévoit le règlement? Dans les cas de maladie, cela n'est pas impossible, au contraire. Bien sûr, j'aurais eu grand plaisir à te voir, entre autres parce que ma mémoire fonctionne par à-coups, par vagues. Très souvent j'ai l'impression que je ne pourrai plus rien faire d'utile dans la vie. Tes lectures m'intéressent et j'aimerais lire *Elmer Gantry* de Sinclair Lewis, bien que je ne sois pas disposé à croire qu'il s'agit d'un grand livre. Je crois me souvenir que dans ce livre Lewis fait un tableau de la décomposition morale des sectes protestantes des États-Unis. Mais ces livres américains me semblent, en général, mécaniques, stéréotypés, d'un vérisme conventionnel, un vérisme de reporters de journaux à grand tirage. Le plus grand défaut de Lewis et du groupe d'écrivains auquel il appartient, est, à mon avis, qu'il leur manque une forte inspiration éthico-politique ou national-populaire. Upton Sinclair est encore plus bas : c'est un médiocre sacristain de la culture. J'ai lu récemment un article de lui sur le *Roland furieux*, incroyablement stupide : il semble persuadé que l'Arioste est une sorte de Georges Ohnet du poème chevaleresque et il prouve ainsi qu'il est de la même envergure intellectuelle qu'Ohnet. Très chère Tania, je t'embrasse tendrement.

Antonio

Lettre 347.

16 mai 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu la lettre de Giulia et tes lettres et cartes. Je ne me sens pas en état de répondre à Giulia et je ne vois pas, étant donné la façon dont je comprends et conçois la situation, quand je serai en mesure de le faire. La lettre de Giulia est l'affirmation d'un état d'esprit absurdement optimiste, état d'esprit qui apparaît même dans certaines expressions de tes lettres et que je suis bien loin de partager.

Bien plus, il me paraîtrait criminel de contribuer en quoi que ce soit à maintenir un tel état d'esprit. Je dois te dire que notre dernière conversation a renforcé en moi cette conviction. Dans la mesure où cela est possible dans l'état d'atonie physique et morale où je me trouve, j'ai été exaspéré d'apprendre de toi que, une fois encore, mes indications relatives à la façon de traiter les questions qui concernent mon existence physiologique même, ont été, de façon stupide et capricieuse, négligées ou méprisées, sans raison plausible ou sans raison du tout. Je suis profondément convaincu que, sous une autre forme, mais avec la même légèreté, tu as entraîné la même série d'ennuis que celle qui s'est produite en 1927-1928 et à propos de laquelle le juge d'instruction a eu raison de dire qu'on avait vraiment l'impression que mes amis contribuaient à me faire rester le plus longtemps possible en prison. Ce que je dis va te peiner, mais il m'est impossible de ne pas le dire. Quand, en janvier dernier, j'ai reçu ta visite, je t'ai priée avec toute la force dont j'étais capable de t'en tenir scrupuleusement à mes indications. Après ce qui s'était passé en septembre il me semblait impossible que tu puisses manquer à tes promesses. Je t'ai dit alors que je me sentais à bout de forces (et il me semble que le 7 mars a confirmé l'exactitude de cette impression) et que je n'avais aucune énergie pour soutenir de longues discussions. Ce qui m'exaspère, c'est de voir à quel point ma vie est devenue le jouet de décisions impulsives et déraisonnables et avec quelle facilité tu as pris la responsabilité d'établir en moi la conviction que si les faits ne se déroulent pas selon une certaine ligne cela vient de ce que mes indications n'ont pas été suivies. Enfin, quand je lis sur une de tes cartes que mon « travail aura toujours une valeur exceptionnelle », mis à part le caractère conventionnel de l'affirmation, je ne peux m'empêcher de penser à l'ironie qu'elle contient implicitement, quand je vois que mes conseils, qui sont le fruit d'une élaboration soignée et mettant en oeuvre le maximum de mon expérience personnelle, sont tout simplement méprisés au profit d'initiatives fantaisistes, qui ne tiennent pas même compte des répercussions qu'elles auront sur moi et qui sont très faciles à imaginer après ce qui s'est passé en septembre. Dans ces conditions, je ne vois pas ce que je pourrais répondre à Giulia, quelle attitude je pourrais prendre à son égard pour la consoler et renforcer les éléments de reprise dans la vie active dont elle fait état. Après notre conversation du mois de janvier, j'avais réellement cru qu'un petit espoir pouvait s'ouvrir sur mon avenir et bien que cet état d'esprit n'ait pu empêcher en mars un effondrement de mes forces physiques, on ne peut pas exclure cependant que sans ces forces cet effondrement n'aurait pas pu être plus grave. Tu n'as pas compris que je suis vraiment à bout de forces, qu'après deux années d'usure lente mais implacable, qui continue, toutes mes réserves sont épuisées et que sur le dos d'une personne qui s'écroule sous un poids insupportable il ne faut rien ajouter, pas même, pour ainsi dire, un fétu de paille. D'ailleurs, l'excès même du mal, brisant net toute capacité de réaction, a provoqué en moi une sorte de calme qui est celui des substances gélatineuses [...] ¹. (J'ai raturé une phrase que je préfère, bien que dans mon for intérieur je ne la croie pas exagérée, ne pas te mettre sous les yeux). Je te prie de ne pas répondre à cette lettre-ci par des affirmations du type « valeur exceptionnelle de mon travail » qui sont irritantes, ou par des vœux pieux concernant

¹ Suit une phrase raturée par Gramsci.

ma santé. Tu n'as qu'à ne rien répondre, car il n'y a pas de réponse possible. Ce qui est fait est fait, et tout commentaire a un caractère oiseux qui rend plus odieux ce qui est arrivé. Ce qui vient d'arriver me convainc que je suis devenu inapte à quoi que ce soit, même à vivre. Il faudra que j'en tire les conséquences et que je me mette le cœur en paix, comme on dit, puisque chacune de mes initiatives pour réagir à la situation est réduite à néant par l'incapacité à les mettre à exécution de ceux qui disent vouloir m'aider. Je t'embrasse.

Antonio

J'ai relu, après y avoir encore réfléchi, ce que j'ai écrit, pour contrôler après coup mes convictions et voir si je pouvais les corriger ou les modifier d'une façon ou d'une autre. Mais cela ne m'a pas été possible. Quelque effort que j'aie fait pour me creuser la cervelle, je n'ai rien trouvé qui puisse dévier le cours de mes pensées. D'ailleurs ne crois pas que je sois excité : j'aimerais presque que ce soit le cas parce que ce serait la preuve d'un désaccord intérieur, d'un doute, et par conséquent d'un résidu d'optimisme raisonnable. J'ai relu la lettre de Giulia, mais cela n'a fait qu'augmenter mon amertume. Je te prie de ne pas m'écrire à ce sujet. Laisse passer quelque temps et laisse-moi oublier. Ce sera le mieux. Ne crois pas non plus que je sois tellement en colère contre toi; j'ai désormais pris l'habitude de penser que je dois rechercher en moi-même et dans mon incapacité [...] ¹ à vivre, comme je l'ai écrit plus haut, la cause de tout ce qui m'arrive. J'ai peut-être atteint trop tard cette forme de sagesse. Mais mieux vaut tard que jamais, tu ne crois pas?

Antonio

Lettre 348.

22 mai 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

¹ Quelques mots raturée par Gramsci.

J'ai reçu deux lettres de toi et dans celle du 17 la traduction du mot de Delio. L'original et le petit dessin ne m'ont pas encore été remis. Je ne sais pas si cela vaut la peine d'envoyer à Delio le livre de Beecher Stowe. Il doit en avoir entendu parler en termes généraux comme d'un grand livre et je ne nie pas qu'il puisse encore paraître tel aux vieilles générations, car le souvenir de la lecture se mêle nécessairement au

souvenir d'une infinité de sentiments qui furent autrefois vivants et agissants mais qui me semblent aujourd'hui bien morts parce qu'ils sont devenus anachroniques. Moi-même je n'ai jamais réussi étant enfant à apprécier ce pavé larmoyant et d'une sentimentalité de quakers qu'est *La Case de l'oncle Tom*; j'ai essayé de le lire plusieurs fois, mais sans jamais y prendre d'intérêt, et aujourd'hui j'ai tout oublié de l'intrigue, je me souviens seulement qu'elle m'ennuyait mortellement. Je ne sais pas si tu es du même avis. J'aimerais au contraire que Delio lise les deux *Livres de la Jungle* de Rudyard Kipling, qui contient les récits auxquels il fait allusion : celui du phoque blanc, qui réussit à sauver de la destruction le peuple des phoques, celui de Rikki-Tikki-Tawi, la jeune mangouste qui lutte victorieusement contre les serpents d'un jardin indien et la série des aventures de Mowgli, le jeune enfant élevé par les loups. Tous ces récits sont empreints d'une énergie morale et volontaire qui est aux antipodes de celle de l'« oncle Tom » et c'est cela qu'il me paraît bon de faire sentir à Delio, comme à tout autre enfant dont on veut fortifier le caractère et exalter les forces vitales. Il existe de ce livre quatre ou cinq éditions en italien; celle de l'éditeur Sonzogno n'est pas chère (je crois qu'elle coûte 4 liras le volume, et il y a deux volumes) mais la traduction a été faite sur le texte français. Celle de l'éditeur Corticelli de Milan, traduite directement de l'anglais est meilleure. Mais la meilleure de toutes est l'édition française du Mercure de France ¹ (bien entendu le mieux serait d'avoir le texte anglais, mais à la maison personne ne pourrait le traduire à Delio). Au cours de ces dernières semaines j'ai encore perdu des forces, au point que je dois rester alité pour éviter la fièvre et les vertiges. Il est vrai qu'au lit la température tombe jusqu'au-dessous de 36, mais si je reste debout elle monte à 37°5 avec des complications pénibles de fatigue extrême, de fortes migraines et de vertiges. Au lit je peux garder les yeux fermés et ne pas voir les parois tourner autour de moi. Je t'embrasse.

Antonio

¹ Déjà quand il était à Turin Gramsci avait insisté sur le caractère éducatif de l'œuvre de Kipling. CL par exemple la note *Breviario per laici* parue dans *l'Avanti !* édition de Turin, du 17 décembre 1916 (S.M., pp. 268-269) et l'article *La disciplina* dans *La città futura, op. cit.*, p. 2 (S.G., pp. 80-81).

Lettre 349.

29 mai 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu jusqu'à présent trois cartes de toi, je pense que d'autres se trouvent dans les bureaux et qu'on me les remettra aujourd'hui. J'étais très impatient de te voir et de te parler et tu peux imaginer à quel point j'ai été désolé en apprenant ton malaise. J'ai pensé que j'avais peut-être moi aussi contribué, en te faisant de la peine, à provoquer une moindre résistance de ton organisme à la maladie. Il faut que je t'explique quel est mon état d'esprit actuel et comment se forment mes comportements immédiats. Il est vrai que le flux de mes pensées ne s'écoule plus normalement, n'est plus freiné par des points de référence critiques, mais est formé d'engorgements émotionnels qui pendant des jours et des jours me maintiennent dans un état proche de l'obsession psychique dont je n'arrive à me libérer en aucune façon; au contraire, les tentatives que je fais dans ce sens (car il faut croire que je n'ai pas entièrement perdu mon équilibre) accroissent l'obsession jusqu'à la frénésie. Tout se passe comme si une main inexperte essayait de freiner une hémorragie: par ses gestes désordonnés et incertains, elle l'accroît au contraire. Cela me décourage de plus en plus. Cela signifie que j'ai perdu toute capacité de réaction rationnelle et que j'approche d'une phase où tout le contenu de mes actes sera constitué par des inepties (à vrai dire je ne suis pas sûr que cette phase n'est pas déjà entamée). J'ai été bouleversé dans la lettre de Giulia par le sentiment d'optimisme qui la parcourt et qui culmine dans la conclusion. Avant, il m'était déjà difficile d'écrire à Giulia, aujourd'hui cela m'est presque impossible. Je répugne à jouer la comédie avec elle et à faire semblant d'avoir des certitudes que je n'ai absolument pas. C'est pourquoi je t'avais priée expressément et de tout mon cœur de ne pas mêler Giulia aux tentatives à faire pour essayer de rendre ma situation moins pénible, de ne pas même les lui communiquer. Tu n'as pas compris que cette attitude était une façon de défendre Giulia, de la protéger, dans l'état où elle est, de toute anxiété et de toute vive déception. C'était une chose très importante, pour moi aussi, parce que cela évitait de rendre ma correspondance avec elle difficile, alors qu'aujourd'hui elle est devenue presque impossible. L'attitude qui consiste à ne s'occuper que de l'immédiat et non de l'avenir, à susciter des sentiments d'optimisme passager et éphémère sans penser qu'ils seront ou pourront être (selon la

plus grande probabilité) détruits par une réalité inexorable me semble répugnante et extrêmement dangereuse. Bien plus, il me semble qu'une telle attitude correspond chez celui qui l'adopte à une certaine désinvolture qui est déjà un symptôme de volonté désordonnée et incohérente qui fait que, pour ne pas avoir prévu les difficultés réelles que va rencontrer une initiative, on n'en tient pas compte, on ne fait rien pour les écarter et donc on fait tout échouer. La bonté désarmée, imprudente, inexperte et sans discernement n'est même plus de la bonté mais de l'ingénuité stupide et ne provoque que des désastres. Il y a encore quelque temps j'étais pour ainsi dire pessimiste par l'intelligence et optimiste par la volonté. C'est-à-dire que tout en voyant lucidement tous les facteurs défavorables, et profondément défavorables, à toute amélioration de ma situation (aussi bien générale, pour ce qui est de ma position juridique, que particulière, pour ce qui est de ma santé physique dans l'immédiat), je pensais néanmoins que par un effort mené de façon rationnelle, mené avec patience et discernement, sans rien négliger dans l'organisation des quelques éléments favorables et en cherchant à neutraliser les innombrables éléments défavorables, il aurait été possible d'obtenir un résultat appréciable, d'obtenir au moins de pouvoir vivre physiquement, d'arrêter la terrible usure d'énergies vitales qui m'abat progressivement. Aujourd'hui je ne le pense plus. Cela ne veut pas dire que j'aie décidé pour ainsi dire de me rendre. Mais cela signifie que je ne vois plus aucune issue concrète et que je ne peux plus compter sur aucune réserve de forces à mettre en oeuvre. Le schéma qui se présente à mes yeux est le suivant : - Imagine que je sois parti d'une position 100 de forces et 100 de poids à supporter. Il y a une première crise : de la position 100 on tombe à la position 70, avec 70 de forces et toujours 100 de poids. Puis, réaction; on remonte, non jusqu'à 100 mais à 90 seulement, avec 90 de forces. Et ainsi de suite, de crise en crise, avec des réactions qui deviennent de plus en plus difficiles, parce que le poids à supporter augmente, de façon absolue et relative, et que les forces détruites ne se reconstituent plus. Aujourd'hui je pense être remonté, au prix d'un grand effort, à la position 60 (après le 7 mars), et je suis peut-être trop optimiste, mais je crois que la prochaine fois, et je pense que cela ne tardera pas (parce que l'été m'a toujours épuisé même s'il n'est pas accompagné d'autres conditions défavorables), la chute sera telle que je ne pourrai plus éviter de devenir invalide de façon permanente (d'ailleurs dès à présent je ne peux plus facilement me servir de mes mains). Crois bien que toutes les paroles conventionnelles ne peuvent changer ni la situation de fait ni ma conviction : ces paroles je sais les penser moi-même, me les dire moi-même, et pendant deux ans je les ai pensées et je me les suis dites. Je ne sais plus si en dehors de ces paroles conventionnelles il y a une possibilité pour des choses concrètes. Je ne crois pas qu'il y ait grand-chose à faire désormais. Ce qui pouvait être fait a été fait, mais mal et sans le discernement et la précision qui étaient nécessaires. Telle est ma conviction. Comment ferais-je pour écrire à Giulia? Que puis-je lui écrire? Crois bien que j'y ai beaucoup réfléchi et que je n'ai pas réussi à trouver de solution. C'est cela qui me peine le plus, c'est-à-dire que se soit créée une situation où la correspondance devient si difficile et si absurde, alors que c'était une des rares choses qui me maintenaient encore en contact avec la vie. J'ai reçu le

mémoire ¹ et je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt, bien que j'aie peu de dispositions pour saisir les raisonnements des juristes. Je ne peux donner à ce sujet aucune indication de caractère juridique ou autre. Je peux seulement rappeler que dans son discours au Sénat, sur la loi concernant le Tribunal Spécial, le ministre Rocco avait exclu catégoriquement que celle-ci puisse avoir un effet rétroactif et dès lors on ne s'explique pas l'objection du Procureur Général. Je crois aussi me souvenir que Rocco, soit dans son discours sur le code, soit dans le rapport au Roi, a lui-même soutenu qu'un des mérites de la nouvelle rédaction résidait dans le fait qu'elle avait introduit avec l'art. 305 un type de délit qui ² n'était pas prévu par le code de 1889 (il s'agit certainement du rapport général), fournissant ainsi une nouvelle arme pour la défense de la personnalité de l'État (le passage correspondant se trouve peut-être à la page 98 de l'édition du code publiée par la Librairie Officielle). J'ai reçu le texte de la lettre de Delio et le dessin qui ne me semble pas révéler beaucoup d'aptitudes. Je t'embrasse tendrement.

Antonio

Lettre 350.

5 mai 1933 ³

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu trois cartes de toi. Je suis désolé que tes troubles à l'oreille n'aient pas encore cessé et je crains qu'ils ne t'incitent à rester encore à Turi. Il me semble que tu es déjà restée assez longtemps et je ne réussis vraiment pas à comprendre pourquoi tu n'as pas pris de décision depuis un certain temps déjà. Je finis par ressentir moi aussi ton indécision, qui me laisse dans un état vaporeux d'attente nébuleuse, de doutes, d'incertitudes. Il me semble qu'il est temps de mettre fin à cette situation. Je te prie d'être vraiment énergique, comme tu l'as dit toi-même la dernière fois que nous nous

¹ Le mémoire établi en vue de la révision du procès. Cf. lettres 328 et 329.

² Le manuscrit porte le mot avant raturé.

³ Il faut lire *juin*.

sommes vus et de faire en sorte qu'on arrive à une conclusion. Ma vie est une telle torture que n'importe quel changement est préférable à cette usure quotidienne, sans perspectives. J'ai reçu le linge que tu m'as envoyé, mais j'ai à peine compté ce qu'il y avait au moment de l'enregistrement. Crois-tu vraiment que je m'intéresse tellement aux chaussettes et aux caleçons? Il me semble que tout cela ne me concerne même pas et, à vrai dire, je ne vois pas en quoi cela me concerne : j'ai eu l'impression qu'en écrivant tout cela tu te moquais de moi. Je te prie vraiment, dès que tu estimeras être en mesure de voyager, de te décider à rentrer à Rome et de bien vouloir m'informer immédiatement de la décision qui, à l'heure qu'il est, a déjà dû être prise ou qui pourra être accélérée, le cas échéant. Ainsi je pourrai moi aussi me décider avant de perdre tout contrôle physique sur moi-même. Je t'embrasse affectueusement.

Antonio

Très chère Tania, je te prie vraiment de tout cœur d'être plus énergique et de mettre un terme, à tout prix, à cette période qui me paraît être une perte de temps pure et simple. Je suis devenu complètement obtus et je ne sais que dire d'autre. Je crois que tu ne te rends pas exactement compte de ma situation; sinon tu ne serais pas restée si longtemps dans ce pays, où tu finiras toi aussi par t'user physiquement. Je t'assure que désormais tout ce qui m'intéresse c'est d'en finir avec cette situation et d'être mis en mesure de prendre moi-même une décision.

Je t'embrasse.

Antonio

Lettre 351.

11 juin 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ce matin une carte de toi. Je suis heureux que tu te sentes mieux. Il me semble que l'avocat a raison de demander qu'on l'avertisse de toute initiative que l'on doit ou que l'on veut prendre. D'ailleurs, je ne t'ai jamais rien conseillé, si tu te

souviens bien, qui puisse entraver l'activité de l'avocat. Je sais bien qu'il est toujours nocif de modifier une ligne de conduite quand elle est en cours d'application. Mon opinion est même encore plus tranchée. Je pense qu'une ligne de conduite, pour mauvaise qu'elle soit, vaut toujours mieux que l'imbroglie qui en résulterait si on voulait l'interrompre pour en adopter une autre, même si celle-ci, rationnellement, semble meilleure en soi. Puisque la situation est compromise, elle ne peut plus en effet être ¹ meilleure « en soi ». Mon conseil se réfère au *tempo* ou rythme, si tu te souviens bien. D'ailleurs, d'après une autre de tes cartes, j'ai cru comprendre que tu ne m'as ² exposé que très sommairement ce qui est en train de se faire et donc des éléments peut-être essentiels m'échappent. Je te recommande au contraire de remercier l'avocat pour tout ce qu'il a fait jusqu'à maintenant pour moi. Félicite-le en particulier pour la façon dont il a posé le problème devant le Tribunal Spécial. Quelle que soit l'issue de cette affaire je crois que, de toute façon, c'est déjà un succès d'avoir obtenu qu'on en discute et qu'on la prenne en considération. Je te prie d'écrire à Teresina en lui disant qu'il y a un certain temps, j'ai reçu une lettre d'elle avec une photographie; comme elle m'annonçait d'autres photographies, j'ai attendu avant de répondre et le temps a passé. J'attendrai encore de ses nouvelles et je lui répondrai en une seule fois. Je t'embrasse tendrement.

Antonio

Lettre 352.

11 juin 1933

Très cher Delio,

[Retour à la table des matières](#)

Tu vas recevoir un nouvel exemplaire de *Pinocchio*, de même que le livre qui contient les récits du « Phoque blanc », de « Rikki-Tikki-Tawi » et de Mowgli. Je ne comprends pas pourquoi tu veux lire *La Case de l'oncle Tom* qui désormais j'est un livre sans intérêt, ennuyeux et inutile. C'était un livre intéressant pour les enfants d'il y a quatre-vingt-dix ans, quand la mode était aux larmes et aux soupirs. Aujourd'hui je crois que les enfants sont un peu différents et qu'il vaut mieux lire l'histoire du «

¹ Gramsci avait d'abord écrit : être plus.

² Le manuscrit porte (elle) a.

Phoque blanc». Néanmoins si tu y tiens vraiment je t'enverrai aussi *La Case de l'oncle Tom* et tu te rendras compte par toi-même qu'il s'agit d'un livre écrit pour les boutiquiers américains du Nord d'il y a longtemps et qu'il est sans intérêt pour toi.

Je t'embrasse très très fort

Antonio

Lettre 353.

18 juin 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ta lettre du 16. Je ne sais pas s'il est bien vrai que ton état de santé s'est amélioré en quelques jours. La dernière fois que je t'ai vue, il m'a semblé que tu avais perdu la bonne mine que tu avais en arrivant à Turi. Je ne sais pas ce que tu as écrit à l'avocat, parce que je ne me souviens même plus de ce que je t'ai dit il y a quelques jours. Je suis en train de subir un nouveau processus de dépérissement comme celui qui s'est achevé par la crise du 7 mars. Mais maintenant je souffre en plus d'une migraine continue et très douloureuse. Très chère Tania je crois vraiment le moment venu pour moi de prendre une décision énergique. Mes plaintes continues m'irritent moi-même de façon incroyable. Puisqu'il semble désormais certain qu'on ne peut rien faire, le mieux probablement est de laisser les choses suivre leur cours. Il y a deux mois aujourd'hui j'ai été examiné par l'inspecteur de la santé ¹. Que de bruit pour rien! Ou plus exactement pas pour rien mais pour aggraver les choses, puisque, alors qu'avant il y avait un espoir de faire quelque chose, maintenant cet espoir même a disparu et moi je n'ai plus de forces. Je crois que c'est la dernière fois que je te parle de ce sujet et comme je ne saurai quoi t'écrire, il serait bon que pendant quelques semaines je ne t'écrive plus du tout. Ensuite nous verrons. Je te prie vraiment de rentrer à Rome dès que tu pourras voyager. Si tu as besoin de repos tu pourras aller dans quelque village du Latium où tu trouveras un climat meilleur qu'ici. Crois bien que le fait de te voir dépérir et souffrir ainsi accroît mon découragement et ma dépression. Tu peux dire à l'avocat que je le remercie de tout ce qu'il a fait pour moi et que je suis convaincu qu'il a fait tout ce qu'il était possible de faire dans le sens qu'il a jugé le meilleur. Mais désormais il est nécessaire de tirer la conclusion que tant de temps passé à attendre est en soi une conclusion claire. J'espère pouvoir te revoir encore une fois avant ton départ, même si désormais je ne sais plus quoi te dire. Tu auras eu au moins la possibilité de modifier la curieuse opinion que tu avais avant et qui hélas a tant pesé sur les derniers événements : à savoir que je ne faisais rien pour éviter le mal, que j'étais aboulique, que je ne voulais rien demander etc. Cela m'a

¹ Le 18 avril 1933 Gramsci avait été examiné en prison par le professeur Filippo Saporito, inspecteur de la santé. Cf. aussi les lettres 356 et 367.

beaucoup peiné par le passé, parce qu'il en a fallu pour faire disparaître en toi (et je ne sais pas si elle a complètement disparu) l'idée idyllique et idéalisée que tu t'étais faite de la situation. Comme tu l'as constaté, de ne pas avoir voulu voir les difficultés et les obstacles c'est précisément ce qui a non seulement empêché de surmonter les difficultés et d'écartier les obstacles mais ce qui a aussi probablement contribué à aggraver les difficultés et à créer de nouveaux obstacles. Il aurait sans doute été bon que tu consentes immédiatement à faire ce que je t'avais demandé, je crois, en novembre dernier; j'en suis revenu à cette idée qui d'ailleurs ne m'a jamais complètement quitté. Giulia aurait souffert, mais le temps aurait déjà commencé à guérir la plaie. Au contraire nous voilà revenus au point de départ. Et moi je n'ai plus la force que j'avais encore à ce moment-là. Très chère Tania, il vaut mieux que j'arrête d'écrire, au lieu de m'abandonner à toutes les idées noires qui bourdonnent dans ma tête. Je t'embrasse tendrement.

Antonio

Lettre 354.

2 juillet 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

Je viens de recevoir à l'instant ta carte d'hier. J'ai eu les 200 lire et les deux tubes d'Elastina. A propos de ta carte, je dois te dire que je ne veux plus être un cobaye pour des expériences de nouveaux médicaments. je ne sais pas si tout cela t'amuse; moi je suis arrivé à l'extrême limite de la patience. Je ne sais pas si tu t'es rendu compte, mais je n'en ai guère l'impression, que beaucoup de choses ont changé en moi, radicalement. Je dois reconnaître que j'ai eu tort de laisser les choses traîner si longtemps. J'espère être, très bientôt, assez mur pour mettre un terme à tous ces radotages incohérents, qui n'ont aucun sens. Je te prie de te souvenir de ce que j'ai dit en janvier quand tu es venue me voir, et de relire, si tu les as encore à portée de la main, les lettres que je t'ai écrites depuis. Ainsi tu pourras te convaincre qu'il ne s'agit pas d'un coup de tête, mais de la phase finale d'un long processus, phase nécessaire,

que seul un aveuglement incroyable t'a empêchée de prévoir¹ et de juger convenablement. Je suis immensément fatigué. Je me sens détaché de tout et de tous. Hier quand tu es venue, j'en ai eu confirmation. Je dois te dire que notre entrevue me pesait comme un supplice et qu'il me tardait qu'elle prenne fin. Je veux te dire la vérité avec la plus grande franchise et la plus grande brutalité, si c'est le mot qui convient le mieux. Je n'ai rien à te dire, ni à toi ni à personne.

Je suis vidé. Mon ultime tentative pour vivre, mon dernier sursaut de vie, je l'ai eu en janvier. Tu n'as pas compris. Ou je ne me suis pas fait comprendre étant donné la façon dont il me fallait agir et parler. Il n'y a maintenant plus rien à faire. Crois bien, si un jour il t'arrive de refaire une expérience comme celle que tu as faite avec moi, que le temps est la chose la plus importante : ce n'est rien d'autre que la vie elle-même. Je t'embrasse.

Antonio

Il est peut-être bon que tu relises ma lettre de septembre 1932² parce que c'est alors que cette période a commencé. Tu pourras te convaincre que j'ai, pour ma part, tout fait pour te donner une idée exacte de mon état de santé aussi bien physique que psychique. Si tu as cru que c'était de la littérature, tu as eu tort. D'ailleurs j'ai toujours été habitué à payer de ma personne, même quand, par incapacité, je n'ai pas réussi à me faire comprendre et à me faire prendre suffisamment au sérieux pour qu'on suive mes indications. C'est justement pour cela que je suis en prison depuis sept ans et que j'ai sacrifié mon existence.

Lettre 355.

2 juillet 1933

Très chère Teresina,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ce que tu m'as envoyé et je te remercie de ta bonne intention. Ne t'étonne pas, même à l'avenir, si j'écris peu. Je tâcherai d'écrire de temps en temps. Je

¹ Gramsci avait d'abord écrit : suivre.

² Cf. lettre 296.

suis toujours très fatigué et je ne sais quoi écrire. Je t'embrasse ainsi que toute la famille.

Antonio

Lettre 356.

6 juillet 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

j'ai demandé de pouvoir écrire cette lettre supplémentaire. Je pense qu'à l'heure qu'il est tu as dû déjà recevoir la lettre que je t'ai écrite dimanche et que tu as dû être très peinée. Je suis devenu à demi fou et je ne suis pas sûr de ne pas le devenir complètement sous peu. Je te supplie de suivre scrupuleusement toutes les indications que je vais te donner. C'est peut-être le seul moyen d'éviter précisément que je ne devienne complètement fou. 1° Tâche d'obtenir l'autorisation de me voir, dès que tu auras reçu cette lettre. Comme je dois te prier de partir immédiatement pour Rome, et qu'on accorde toujours une entrevue avant le départ, il est probable que nous pourrions nous parler de vive voix. 2° Si on ne t'accorde pas l'autorisation, je te prie de partir immédiatement pour Rome, sans attendre, sous aucun prétexte, et sans te laisser détourner ou dévier par des futilités ou des choses secondaires. Tu dois faire d'urgence une démarche pour que je sois transféré le plus rapidement possible de la prison de Turi à l'infirmerie d'une autre prison où il y ait des spécialistes qui puissent me soumettre à un examen assez approfondi pour établir quel est l'ensemble des troubles qui m'affectent, et qui puissent me faire une radioscopie du poumon qui éclaircisse les doutes aussi bien du professeur Arcangeli que de l'inspecteur de la santé, le docteur Saporito. Je te prie de croire que je ne peux plus résister. La douleur au cervelet et à la boîte crânienne me rend fou. Les difficultés que j'ai à me servir de mes mains se sont aussi aggravées et continuent à s'aggraver progressivement, ce qui ne peut être dû simplement à l'artériosclérose. Un inspecteur de l'administration pénitentiaire est venu me rendre visite aujourd'hui, il m'a donné toute assurance que dorénavant on me soignerait et que les conditions désastreuses d'hygiène nerveuse qui m'ont fait tomber malade et ont provoqué l'aggravation de mon état, seront supprimées. Je n'ai aucune raison de douter qu'on a les meilleures intentions de m'aider. Mais une expérience de deux ans me fait croire que cela n'est pas suffisant, tant qu'un examen sérieux n'a pas établi avec précision ce qui me fait endurer un tel supplice désormais intolérable et que des indications de traitement, précises, n'aient été données par des médecins compétents et consciencieux. Si l'inspecteur n'était pas venu, j'aurais moi-même demandé par écrit l'autorisation d'adresser une requête au Chef du Gouvernement, puisque tu as bel et bien laissé passer 4 mois sans te décider à faire ce que je t'avais immédiatement demandé de faire et que tu as ainsi contribué à

prolonger cette période d'atroce agonie où j'ai vécu jusqu'à maintenant. L'inspecteur m'a assuré que le Ministère veut s'occuper de mon cas : aussi j'espère qu'une chose aussi simple que d'être envoyé dans une infirmerie de prison équipée de façon moderne ne sera pas difficile à obtenir. C'est une chose qui arrive souvent. Je ne peux pas te donner d'indications parce que je ne suis pas au courant : j'ai entendu parler des infirmeries de Rome et de Civitavecchia, mais l'endroit n'a guère d'importance. Ce qui est important c'est que je quitte cet enfer où je meurs lentement. Si on te demande si le transfert doit être définitif ou non, je pense que tu ne dois pas répondre de façon catégorique. L'important est que je sois immédiatement transféré, examiné sérieusement et méthodiquement, mis en mesure de surmonter l'anémie cérébrale grâce à un peu de repos. Puis ils décideront, compte tenu aussi du certificat des médecins, de l'endroit où m'envoyer. Je crois t'avoir expliqué ce que tu dois faire. Je te prie de le faire immédiatement sans incertitudes ou hésitations ou demi-mesures. Je te donne quelques explications sur ma lettre précédente. J'étais dans un état d'expectative Continuelle quant à ton départ de Turi; si dès ton arrivée tu m'avais averti que tu resterais si longtemps, j'aurais pris mes dispositions tout de suite et je n'aurais pas laissé passer tant de temps inutilement. Mais ce qui m'a exaspéré, c'est ton allusion au professeur Fumarola et aux somnifères : je t'avais expliqué de quoi il s'agissait, tu m'avais même dit que tu avais été « stupide » de ne pas comprendre, et puis tu reviens à la charge avec le Quadro Nox et d'autres médicaments qui ne me servent à rien sinon peut-être à aggraver mon mal et à rendre plus brutal et déconcertant le réveil forcé. J'ai reçu hier ta carte où tu me rapportes ce que t'a écrit l'avocat; niais à quoi se réfère-t-il ? D'ailleurs cela n'a aucun intérêt pour moi que le Tribunal Spécial puisse ou ne puisse pas diminuer ma peine de quelques années. Tu me fais l'effet de quelqu'un qui assiste à une noyade et qui, au lieu de tirer de l'eau la personne en danger, s'inquiète d'abord d'aller lui acheter une, nouvelle garde-robe et même de lui trouver un autre métier où il ne court pas le risque de tomber à l'eau. Et pendant ce temps, l'autre se noie. D'ailleurs, je te prie dès que tu recevras cette lettre, et si on ne t'accorde pas l'autorisation de me voir, de me télégraphier pour me faire savoir si tu es disposée à faire ce que je t'ai écrit, et immédiatement. Si tu n'y es pas disposée, je le ferai moi-même, dès que possible, étant donné les formalités d'usage. Si je n'étais pas tombé dans l'état d'hébétude où je me suis trouvé ces derniers mois, je me serais arrangé tout seul, tant bien que mal et cela aurait mieux valu. C'est une leçon pour l'avenir. Quand je pense que c'est moi qui ai écrit à Giulia l'apologue de l'homme qui était tombé dans un fossé! J'attends ta réponse. Je t'embrasse.

Antonio

Lettre 357.

10 juillet 1933 ¹

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

Il m'a semblé qu'une des conséquences des événements de ces derniers mois a été de faire diminuer ta confiance en toi et de te faire vivre dans la hantise de commettre des erreurs. C'est pourquoi je veux te faire part de quelques observations et te donner quelques indications qui te montrent au moins l'orientation générale à suivre : 1° En établissant la demande (écrite ou orale) pour mon transfert dans une infirmerie où je puisse être soumis à un examen rationnel et systématique, tu dois faire valoir que cette démarche n'a qu'un caractère immédiat et d'urgence, étant donné que pendant quatre mois on n'a rien fait pour me soigner (sans compter l'incertitude en ce qui concerne l'apexite au poumon droit et les troubles aux mains). Donc la démarche entreprise en mars, sur la base du certificat du professeur Arcangeli, doit encore être considérée comme valable et d'actualité. 2° Tu ne dois pas te mettre dans la tête que pour écrire à S. E. le Chef du Gouvernement il faille je ne sais quelles aptitudes littéraires ou juridiques. Il me semble qu'il suffit d'exposer avec simplicité ce que tu sais de mon état, en te fondant pour les demandes à présenter sur le certificat du professeur Arcangeli. Tu peux parler de la démarche déjà faite auprès de la Direction générale, et de la nécessité d'une solution rapide. D'ailleurs sur tous ces points, tu peux te faire conseiller par l'avocat. Si on résolvait le problème le plus urgent qui est celui du transfert dans une infirmerie où je puisse me reposer et donc éviter que le mal ne s'aggrave et ne se complique, et où je puisse être soigné, l'autre demande pourrait même attendre encore un peu, si l'avocat pense que cette nouvelle attente n'est pas nuisible. Je suis toujours persuadé, comme je te l'ai dit quand je t'ai rapporté les paroles du juge d'instruction et de l'avocat militaire, qu'on ne statuera jamais sur aucune question de quelque importance me concernant sans une décision du Chef du Gouvernement. C'est pourquoi je considère cette démarche comme indispensable. Si, comme tu le dis, il t'est possible d'obtenir une audience et d'être accompagnée par une personne amie et jouissant d'une certaine autorité, je trouverais cela très utile. De

¹ Gramsci avait d'abord écrit *juin*.

toute façon il faudrait tâcher d'adresser un mémoire avant l'audience. Si tu exposes par écrit, de façon claire et convaincante, les faits que tu connais, il n'est pas exclu que le Chef du Gouvernement prenne des mesures, et tu pourrais dire que je peux faire un mémoire circonstancié. La vérité c'est que je suis exaspéré à l'idée que j'ai contracté une affection permanente comme l'artériosclérose, à mon âge, et que cela puisse passer si facilement. Car il est possible de prouver que les conditions dans lesquelles cela s'est produit sont évoquées par le règlement général des prisons et sanctionnées, et du moment que les directeurs de la Maison d'Arrêt de Turi ont, un très grand nombre de fois, donné des ordres pour que ces conditions soient abolies, il n'est pas difficile d'identifier les responsables sur le plan administratif. Très chère Tania je crois que tu feras volontiers ce que je te demande, c'est pourquoi je te donne tant de travail. Je te prie, par ailleurs, de croire que si mes souffrances n'étaient pas devenues insupportables comme une torture, j'aurais été patient comme je l'ai été pendant toutes ces années. Au cas où mon transfert serait décidé de la façon que j'ai envisagée dans ma lettre de l'autre jour, il se posera certains problèmes qu'il vaut mieux examiner dès maintenant. J'ai ici avec moi une certaine quantité de livres et de revues. Une partie n'a qu'une valeur secondaire et pourrait être jetée sans trop de regrets. Mais une partie considérable d'entre eux a une certaine valeur et il me déplairait de la jeter aux cochons. D'ailleurs il m'est impossible d'emporter avec moi un tel bagage. Pourrai-je te l'expédier par le train, à petite vitesse? Sinon comment puis-je faire? Au cas où le transfert serait autorisé, peux-tu te renseigner pour savoir comment la Direction Générale résoud ces problèmes? Je pourrais faire un choix parmi les livres d'étude que j'emporterai et t'envoyer le reste pour que tu le gardes. Mais est-ce que cela est possible? Tu peux faire valoir éventuellement qu'il s'agit d'une quantité relativement considérable et que cela reviendrait trop cher d'expédier et de réexpédier tous ces livres. Je veux encore te rappeler les deux lettres dont je t'avais parlé dès le mois de janvier et insister pour que tu les écrives. Je ne comprends pas pourquoi l'avocat qui n'avait pas repoussé cette idée a ensuite tellement tardé. Je crois que, à ce moment-là, l'initiative que je suggérais aurait pu réussir¹. A moins que je ne sois devenu complètement imbécile (ce qui, à vrai dire, pourrait bien être le cas). En conclusion je te répète ce que je t'ai dit de vive voix : on ne peut demander à personne de réussir absolument dans une entreprise difficile, mais on peut lui demander de faire tout ce qui est nécessaire pour réussir, et lui adresser des reproches s'il n'a pas fait précisément ce qu'il était nécessaire et logique de faire. Tu es peut-être

¹ En 1932 avait eu lieu une tentative d'échange de prisonniers politiques : le gouvernement italien devait libérer Gramsci en échange de la libération de quelques prélats par l'Union soviétique. Comme personnalités pouvant être chargées des tractations, on avait pensé à l'historien et diplomate soviétique Platon Mikhaïlovitch Kerjentchev, qui fut ambassadeur à Borne en 1925-1926, et à un autre diplomate du nom de Makar. On peut vraisemblablement rattacher à ce projet le voyage à Turi de Mgr Giuseppe Pizzardo (qui fut fait cardinal quelques années après), voyage qui n'eut d'ailleurs aucun résultat, la direction de la prison s'étant opposée à ce que ce dernier rencontre Gramsci. En outre, toujours en 1932, une demande de libération de Gramsci avait été présentée par l'ambassadeur d'Union soviétique à Rome, V. P. Potemkine, à Mussolini. A l'étranger, la campagne pour la libération de Gramsci et d'autres détenus antifascistes fut menée, à partir de 1932, par un comité formé à cet effet, dont faisaient partie, entre autres, Romain Rolland et Henri Barbusse.

convaincue maintenant (en ce sens que tu en as compris les causes) que j'avais toutes les raisons en septembre dernier d'être furieux parce que tu n'avais pas suivi mes indications à la lettre. Depuis lors en effet ma situation est devenue catastrophique. Mais espérons que maintenant tout cela n'est vraiment plus que du passé.

Je t'embrasse tendrement.

Antonio

Je te rappelle que ma température est toujours anormale; elle monte au-dessus de 37°, jusqu'à 37° 5.

Lettre 358.

17 juillet 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

Depuis ta carte du 11 je n'ai plus reçu d'autres nouvelles de toi. J'espère que le voyage ne t'a pas trop fatiguée; la dernière fois que je t'ai vue il m'a semblé que tu étais moins bien que la fois précédente. Moi je ne sais pas quoi t'écrire. J'avais l'impression jusqu'à avant-hier de me sentir un peu mieux grâce à l'Elastina et parce que, la nuit, si je ne dors toujours pas, je suis quand même moins agité. Mais tout est précaire : depuis hier on dirait que j'ai des épingles dans les mains et si je veux écrire je dois dessiner soigneusement mes lettres, parce que je suis secoué de sursauts imprévus et impulsifs comme un automate. Pourtant j'ai l'impression que je devrais me sentir mieux. On m'a remis le billet de Delio mais le texte a été écrit par Giulia; seule l'entête est de lui. Très chère Tania, je t'embrasse affectueusement.

Antonio

Lettre 359.

24 juillet 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ta lettre du 20 avec celle de Giulia. Je ne me sens pas encore en mesure de répondre à Giulia. Je ne sais par où commencer et quoi lui dire. D'après sa lettre il semble qu'elle est au courant de ma maladie. Est-ce toi qui lui as écrit, et en quels termes? Je crois pouvoir te dire, bien que je me sois rendu compte combien ces constatations sont précaires, que je vais un peu mieux. Le changement de cellule ¹ et par conséquent de certaines des conditions extérieures de mon existence, m'a fait du bien, en ce sens que maintenant je peux au moins dormir, ou du moins que les conditions qui m'empêchaient de dormir même quand j'avais sommeil et qui me réveillaient brusquement en me mettant dans un état de grande agitation, ont disparu. Je ne dors pas encore régulièrement, mais je pourrais dormir; de toute façon, même quand je ne dors pas, je ne suis pas très agité. Je crois qu'il faut que je me contente de cela, étant donné que mon organisme délabré ne peut certainement pas s'habituer immédiatement à des conditions normales et que de plus l'élévation de la pression artérielle doit provoquer à elle seule une certaine insomnie. Naturellement, pour dormir un peu je dois prendre des calmants; ainsi j'ai recommencé à prendre ceux que j'utilisais avant mars, et parmi eux, le Quadro Nox, auquel tu accordais tant d'importance et qui maintenant m'est réellement utile. C'est donc que l'opinion du professeur Fumarolo n'était pas absurde et ta conscience scientifique peut elle aussi se tranquilliser. Dans quelques jours je commencerai une cure reconstituante de piqûres à base de strychnine et de phosphore. Le nouveau médecin qui m'a examiné m'a assuré que cela me fera beaucoup de bien. Il m'a dit qu'à la base de ma maladie il y a une dépression nerveuse, et que les autres manifestations sont de caractère fonctionnel et non organique. A ce qu'il paraît il faut aussi qu'on soigne mon psychisme. Tout cela,

¹ Gramsci avait obtenu qu'on le mette dans une autre cellule au rez-de-chaussée de la prison pour éviter « les bruits infernaux de la section » où il était détenu jusqu'alors.

autant que je puisse en juger, me paraît vraisemblable. Je ne sais pas si on peut dire de l'artériosclérose qu'elle est une maladie fonctionnelle et non organique; de toute façon, soit à cause de l'Elastina, soit parce que pendant quatre ou cinq nuits j'ai dormi un peu, j'ai l'impression de moins sentir la pression artérielle, et les palpitations et ma douleur au cœur ont certainement diminué (se sont atténuées); seules mes mains me font mal continuellement et je ne peux rien tenir ni serrer avec quelque énergie. En ce qui concerne le psychisme, je ne peux pas dire grand-chose de précis : il est certain que pendant plusieurs mois j'ai vécu sans aucune perspective d'avenir, étant donné que je n'étais pas soigné et que je ne voyais aucune possibilité d'en finir avec cette usure physique qui me consumait. Je ne peux pas dire que cet état d'esprit a cessé et que je suis persuadé de ne plus être dans une situation extrêmement précaire, néanmoins je crois pouvoir dire que cet état d'esprit n'est plus obsédant comme avant. D'ailleurs il ne peut pas être aboli par un effort de volonté; pour commencer il faudrait que je sois en mesure de faire cet effort, ou de me forcer à le faire ou de me forcer à me forcer à le faire etc. C'est facile à dire mais en fait tout effort soutenu devient immédiatement quelque chose d'obsédant qui me met dans un état de grande agitation. Maintenant que je vais mieux, ceux qui étaient avec moi au moment critique de ma maladie m'ont dit que, dans mes moments de délire, il y avait une certaine lucidité dans mes propos incohérents (qui étaient d'ailleurs entremêlés de longues tirades en dialecte sarde). Ma lucidité consistait en ceci : j'étais persuadé que j'allais mourir et je cherchais à démontrer l'inutilité de la religion, son inanité, et je craignais que, profitant de ma faiblesse, le prêtre ne me fasse faire ou subir des cérémonies qui nie répugnaient et dont je ne savais comment me défendre. Il paraît que pendant toute une nuit j'ai parlé de l'immortalité de l'âme, dans un sens réaliste et historiciste, c'est-à-dire comme d'une survivance de nos actions utiles et nécessaires et de leur incorporation, en dehors de notre volonté, dans le processus historique universel etc. Celui qui m'écoutait était un ouvrier de Grosseto qui tombait de sommeil et je crois qu'il a pensé que je devenais fou, ce qui était aussi l'avis du gardien de service. Toutefois il s'est souvenu des points essentiels de mon délire, que je répétais continuellement. Très chère Tania, comme tu vois, le fait même que je t'ai écrit ces choses-là prouve que je me sens quand même un peu mieux. J'espère que cela ne te dérangera pas de m'envoyer un peu de Quadro Nox; ici on n'en trouve pas. Je t'embrasse tendrement.

Antonio

Lettre 360.

(juillet 1933)

Très chère Iulca,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai relu plusieurs fois ta lettre. Il me semble que je n'ai pas lu de lettre de toi depuis des années et que j'ai recommencé avec celle-ci. J'ai regardé de très près la photographie de Iulik. J'aime beaucoup la pose de notre fils, mais il me semble qu'il est devenu très différent de l'image que je m'étais faite de lui. J'attends la photo que tu me promets. Je ne sais quoi t'écrire, après avoir lu ta lettre; peut-être n'y a-t-il rien à écrire de mon côté, ou trop, mais par bribes, en poussière, dans un chaos d'impressions et de souvenirs.

Je t'embrasse tendrement.

Antonio

Lettre 361.

1er août 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ta lettre du 25 et la carte postale du 28. J'ai reçu aussi la lettre de Giulia. Hier on m'a fait une première injection de Clin qui est un composé de Glycérophosphate de soude, de Cacodylate de soude et de sulfate de strychnine. J'aurai une piqûre tous les trois jours pour voir comment je supporte la strychnine. J'espère que cela me fera du bien, bien que je ne sois guère enclin à me faire des illusions. Je

pense que ces piqûres pourront être efficaces contre la dépression nerveuse, mais je crois que l'hypertension artérielle continuera, elle, à ne pas me laisser tranquille. Tu ne m'as pas dit si tu as adressé la demande au Chef du Gouvernement, c'est celle-là qui, à mon avis, est primordiale. L'autre, pour le Ministère, a perdu, pour l'instant, de son urgence : il est certain que les conditions dans lesquelles je vis maintenant sont de loin supérieures à ce qu'elles étaient la dernière fois que je t'ai vue et elles pourraient encore s'améliorer sans grandes difficultés. Aujourd'hui, si je dors peu, cela tient essentiellement à mon état physiologique beaucoup plus qu'à des causes externes et mécaniques. Je tâcherai d'écrire à Giulia ne serait-ce que quelques mots. Très chère Tania, je te serais très reconnaissant de m'envoyer un peu d'argent. Je dépense beaucoup en ce moment et si je devais faire face à une dépense imprévue, je n'aurais pas d'argent. Ce mois-ci j'ai dépensé 141 liras et il me reste 144 liras; c'est peut-être stupide, parce que j'en ai certainement assez pour tout le mois, mais c'est une de mes nombreuses obsessions! J'ai relu, il y a quelques jours, *La Case de l'oncle Tom* et j'en ai retiré une impression meilleure que celle que m'avait laissée une précédente lecture. J'y ai trouvé, au milieu de nombreux traits conventionnels et de beaucoup d'artifices de propagande, des choses assez fortes.

Je t'embrasse affectueusement.

Antonio

Lettre 362.

1er août 1933

Très chère Iulca,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu trois lettres de toi, auxquelles je n'ai pas encore répondu. J'ai reçu aussi trois photographies de Giuliano. Je ne me sens pas en état de t'écrire longuement ni de façon conséquente. Quelques passages de tes lettres concernent des sujets que tu as abordés il y a longtemps et dont maintenant je ne me souviens plus exactement. Ma mémoire a beaucoup faibli. Je t'écris quelques lignes pour reprendre notre correspondance dont je souhaiterais qu'elle soit plus coordonnée. Je suis vraiment content que Delio soit allé faire du camping avec ses camarades de classe; je crois qu'il acquerra une indépendance intellectuelle et se libérera de beaucoup de tendances

morbides, féminines au mauvais sens du terme. De même j'ai été intéressé par ce que tu m'as écrit à propos de Giuliano et de sa façon d'évoquer les impressions qu'il a ressenties en observant les fleurs de la campagne. Mais tu ne crois pas qu'il est un peu précipité de tirer de ces petits faits des conclusions si péremptoires sur ses inclinations? Peut-on déjà parler de dispositions intellectuelles chez un garçon dont le développement est à peine commencé? Il me semble qu'il y a quelque chose d'extrêmement scolaire et de rigide dans cette façon de voir et beaucoup de, comment dire? fausse science et beaucoup de pédantisme. Néanmoins il est intéressant que la maîtresse relève ces indications et les coordonne; le tout est que celles-ci ne soient pas trop éparses ni fragmentaires et que par conséquent elles n'incitent pas à mettre en oeuvre une pédagogie qui s'appuierait sur des bases peu sûres et superficielles. Très chère Iulca, je t'embrasse tendrement.

Antonio

Lettre 363.

8 août 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ta carte du 5, les médicaments et l'argent. Je te remercie de tout cœur. Les piqûres que tu m'as envoyées conviennent parfaitement et seront utilisées. A propos de ce que tu écris sur ce médicament je ne sais que dire. Le médecin compte surtout, je crois, sur l'effet que la strychnine devrait avoir sur mon organisme, et aussi sur l'hypertension artérielle. C'est pourquoi, après avoir fini les cachets d'Elastina, j'ai déjà pris un flacon de sirop d'Angioxil. D'une façon générale je pense que le médecin a raison (pour autant que je puisse en juger) et il est possible que l'hypertension ne soit pas due à l'artériosclérose mais à une autre cause, liée à la fatigue résultant de la longue insomnie et de la dépression. Ce qui par ailleurs n'est pas rassurant pour moi car, malgré tout, je dors très peu (pas plus de deux heures par nuit en moyenne) et cela uniquement grâce à des somnifères. La température non plus n'est pas redevenue normale. Avant-hier j'avais encore 37,0 2 et toute la nuit j'ai été très agité (quand je ne dors pas l'hypertension recommence à se manifester sous une forme violente). Toutefois d'une façon générale j'ai l'impression d'aller un peu mieux parce que j'arrive tout de même à dormir un peu. Très chère Tania, j'aimerais savoir si tu as déjà envoyé à Delio le *Livre de la Jungle* de Rudyard Kipling et *La Case de l'oncle Tom* ou bien si tu vas le faire. Je ne saurais t'indiquer d'édition pour ce dernier livre. Celle que j'ai

relue la semaine dernière était une traduction du français, extrêmement triviale et littérale. J'ai toujours oublié d'avertir la Librairie que je n'ai pas reçu la livraison de mai des *Problemi del Lavoro*. Je t'embrasse affectueusement.

Antonio

Lettre 364.

8 août 1933

Très chère Iulca,

[Retour à la table des matières](#)

Je devrais écrire à Delio pour répondre au billet qu'il m'a envoyé il y a quelque temps. Mais je n'en ai pas envie. Tu peux lui dire toi-même qu'il va recevoir deux livres : *Le Livre de la jungle*, qui contient les histoires du Phoque Blanc et de Rikki-Tikki-Tawi, et *La Case de l'oncle Tom*. J'aimerais savoir comment l'idée est venue à Delio de lire ce dernier livre et si, quand il l'aura reçu, quelqu'un le lui expliquera dans une perspective historique, en remplaçant les sentiments et la religiosité dont le livre est imprégné, dans le temps et dans l'espace. Ce travail me paraît très difficile à faire avec un jeune garçon (difficile à faire sérieusement, bien entendu, et non en recourant aux généralités et aux lieux communs habituels). D'autant plus que tu ne parais pas toi-même très bien convenir pour cette tâche; j'en suis convaincu quand je lis ce que tu dis de *Guerre et Paix* de Tolstoï et de la *Cène* de Léonard. Je ne suis pas en mesure d'écrire de façon cohérente et conséquente ce que je pense à ce sujet. En général, il me semble que tu te mets (et pas seulement quand il s'agit de littérature) dans la position du subalterne et non du dirigeant, c'est-à-dire non pas de celui qui est en mesure de critiquer historiquement les idéologies, en les dominant, en les expliquant, en les justifiant comme une nécessité historique du passé, mais de celui qui, mis en contact avec un monde donné de sentiments, en subit l'attraction ou la répulsion, mais en restant toujours au niveau du sentiment et de la passion immédiate. Voilà pourquoi tu n'es peut-être plus attirée par la musique comme autrefois. Il me semble qu'il doit se produire en nous une catharsis, comme disaient les Grecs, grâce à laquelle les sentiments sont ressentis « artistiquement » en tant que beauté, et non plus en tant que passion partagée et encore agissante. C'est peut-être quelque chose qu'il faudrait expliquer plus longuement, mais je pense que tu comprendras quand même par ces quelques remarques.

Je t'embrasse tendrement.

Antonio

Lettre 365.

23 août 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu la carte que tu m'as envoyée de Bari le 19. J'espère que ton voyage pour Rome ne t'a pas trop fatiguée. Je te rappelle plusieurs choses 1) de me faire envoyer par la Librairie les Prospettive economiche per il 1933 du professeur Giorgio Mortara et le volume de la Banca Commerciale, Movimento economico italiano qui doit être déjà sorti. 2) J'aimerais beaucoup avoir le rapport présenté par le Gouverneur de la Banque d'Italie, Azzolini, il y a quelques mois, et qui est particulièrement important cette année. 3) Je voudrais avoir le livre suivant : Santino Caramella, Il senso comune, Laterza, Bari. Très chère Tania, je ne sais quoi t'écrire d'autre. J'espère me réhabituer à exprimer quelques idées, mais je ne suis pas encore en mesure de le faire. As-tu reçu des nouvelles de Giulia? Dès que tu auras envoyé Le Livre de la jungle à Delio, avertis-moi, afin que j'essaie de lui écrire quelques lignes. Je pense qu'il vaut mieux que tu n'envoies pas à Giulia les volumes dont tu m'as parlé; je crois qu'il s'agit d'une anthologie scolaire des écrits de Croce publiée par le professeur Floriano del Secolo et qui me semble complètement ratée. Je ne comprends pas pourquoi tu l'as achetée, en croyant que je te l'avais indiquée. Ce que je t'avais indiqué c'était La storia della letteratura italiana de Francesco De Sanctis (dans l'édition Treves avec des notes de Paolo Arcari) et la Storia della letteratura italiana de Vittorio Rossi (l'édition Vallardi). Il faut croire que tu lis très distraitement et que tu oublies avec beaucoup de facilité, aussi serait-il bon que je te rédige un aide-mémoire. Je me suis aperçu plus d'une fois que tu en avais besoin!

Je t'embrasse tendrement.

Antonio

Mais même ces livres, inutile de les envoyer; si Giulia les avait voulus, elle aurait écrit quelque chose à ce sujet, tu ne crois pas? D'ailleurs ils entrent dans un plan de travail pour connaître l'histoire de la culture italienne et être ainsi mieux qualifié comme traducteur des choses du présent. A mon avis, en plus de la langue au sens strictement technique du terme, chaque pays a sa langue « de civilisation » qu'il faut connaître pour connaître la première. Mais cette étude exige que l'on ait des intérêts intellectuels très vivaces et cette vivacité exige une santé que Giulia ne peut pas encore avoir. Il peut être nocif d'insister, parce que cela amène à réfléchir sur sa propre faiblesse et à se croire incapable de toute forme de travail.

Lettre 366.

28 août 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

Après ta carte de Bari du 19, je n'ai plus rien reçu de toi. J'ai reçu de Rome une carte postale de Carlo, portant la date du 23; il m'annonçait qu'il partait pour Milan le soir même et qu'il me « rendrait compte » de je ne sais quoi, le lendemain ou le surlendemain. Je ne m'explique pas ton silence. Je pense que tu aurais dû, au moins, m'informer de ton arrivée à Rome. J'imagine que Carlo et toi avez eu une grave déception. Les rares fois que je vous ai vus, j'ai compris que vous aviez fait beaucoup de châteaux en Espagne, eu beaucoup d'envolées poétiques (pour employer une expression qui doit t'être chère, étant donné ton aversion pour ce qui est « terre à terre »). Cela fait exactement un an (si tu y penses) que tu as voulu t'abandonner à de hautes envolées. Moi qui suis un esprit peu poétique, « terre à terre », je ne crains pas les déceptions; il ne peut rien m'arriver de plus que de rester en prison. Je ne suis pas exposé aux dangers des hauteurs et des immensités. J'attends de tes nouvelles.

Antonio

J'ajoute que j'ai été très surpris que tu ne m'aies pas envoyé le somnifère Roche, car pour ces choses-là tu es d'une précision et d'un empressement exceptionnels. Toute plaisanterie mise à part, ces dernières nuits j'ai perdu à cause des innombrables dévotions au saint local le peu de sommeil que j'avais si péniblement conquis. Je suis vraiment surpris par cette absence de nouvelles de ta part. Je t'embrasse.

Antonio

Lettre 367.

3 septembre 1933

Très chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu durant ces six derniers jours trois cartes et une lettre de toi. De Carlo, pas même une ligne, ce qui ne m'étonne pas du tout. Quand je l'ai vu apparaître devant moi, j'ai pensé qu'une fois encore (ce sera certainement la dernière) tu avais changé d'avis après ton départ de Turi le 10 juillet dernier et que tu avais décidé de faire quelque chose de différent de ce que tu t'étais engagée à faire. Une seule chose me fait plaisir : toute la sarabande de stupidités commencée il y a un an est finie et liquidée. Je suis allé rechercher tes anciennes lettres : j'ai retrouvé justement celle du 24 août 1932 dans laquelle tu me proposais de faire venir un médecin de confiance pour m'examiner. Je t'en recopie quelques passages : « Il est superflu que j'insiste davantage pour t'assurer que je ne ferai aucune démarche, que je ne prendrai aucune mesure, que je ne chercherai à obtenir aucun renseignement sans ton accord, et que je n'agirai que selon tes indications ». Durant un an, rien n'a été fait comme je l'avais indiqué, tout a été manipulé, déformé, enchevêtré, embrouillé selon les caprices du moment. Je te t'écrit pour que tu ne t'étonnes pas si dorénavant il y aura en moi quelque chose de changé, peu ou prou. Le mal n'est pas d'avoir fait un trou dans l'eau. C'était quelque chose que l'on pouvait et devait prévoir. Si tu t'en souviens, même au cours de la visite que tu m'as faite en mars dernier, après ma crise, et bien que j'aie eu le corps et l'esprit détraqués, je t'ai priée néanmoins de suivre mes instructions à la lettre, pour que précisément au cas fort probable où l'on n'obtiendrait rien, je n'aie pas à me demander si les choses n'avaient pas mal tourné parce qu'on avait agi d'une façon différente de celle que je jugeais nécessaire. Tu n'as pas tenu compte de cet avertissement. Ne crois pas que je rejette maintenant la faute sur toi. Sincèrement, cela serait moins pénible pour moi. Ce qui est sûr c'est que tu m'as fait complètement perdre la confiance que j'avais en moi et qui, les années passées, était ma plus grande force. Maintenant, je sais que je ne peux plus compter sur personne, quoi qu'il arrive, et tout me donne le cafard parce que mes forces sont vraiment usées. Je te prie de ne plus me transcrire les lettres que t'écrit ta maman, ni celles que Giulia t'envoie : elles

m'affectent trop. En réalité je ne sais plus comment me comporter ni quelle ligne de conduite me fixer à moi-même. Toute les impressions qui me viennent de l'extérieur m'exaltent ou me dépriment, toujours de façon douloureuse. Je croyais avoir une certaine personnalité, une certaine concentration de volonté et de sentiments. Au cours de cette année tout s'est désagrégé; jusqu'à l'autre jour, tu m'as prouvé, dans les faits (parce que des paroles je m'en moque), que rien de ce que je veux ou que j'estime raisonnable ne mérite d'être pris au sérieux. Je dois en tirer les conséquences. Je ne veux pas discuter ce que Carlo et toi avez fait après votre départ de Turi et que j'ai appris par ta carte du 1er septembre; je dis seulement qu'il y a de quoi tomber à la renverse. Il est vrai que tu reconnais toi-même que tu es distraite : mais qu'on puisse faire passer pour mon « désir » exactement le contraire de ce dont nous étions convenus ensemble, cela dépasse tout ce qu'on peut imaginer¹. Je vais te dire quelque chose qui te fera de la peine et que moi-même autrefois je n'aurais pas écrit pour d'autres raisons (outre le fait que cela t'aurait fait de la peine). L'inspecteur Saporito m'a dit quand il est venu m'examiner (et j'ignore de quelle source il pouvait tenir ce qu'il affirmait) que dans ma maladie, outre les causes physiques, c'étaient surtout des causes psychiques qui avaient joué et notamment l'impression d'avoir été abandonné par ceux qui me sont chers (non pas matériellement, mais pour certains côtés de la vie intérieure qui chez un intellectuel sont d'une grande importance). Il savait aussi qu'en 1931 et en 1932 je n'avais pas eu de visites, etc. Je crois que cette assertion n'est pas exacte, parce que j'ai toujours été habitué à être détaché de tous, mais je dois dire qu'il faut lui reconnaître un certain pourcentage de vérité (disons entre 10 et 20 %) en un certain sens : j'ai toujours été très volontaire et le fait qu'une de mes volontés reconnue comme juste ne soit pas suivie pour des motifs secondaires, par étourderie, etc. m'exaspère au-delà de toute expression. Mais maintenant tout ce qu'il y avait à dire a été dit. Une année d'expériences a passé, qui a laissé en moi des traces qui ne sont pas seulement métaphoriques. Je t'ai écrit cela, j'ai cru devoir te l'écrire, parce que je ne sais pas exactement ce que je vais faire. De toute façon, ne t'étonne pas si je n'écris pas pendant quelques semaines.

Je t'embrasse.

Antonio

Je te prie d'avertir la Librairie que je ne reçois plus de revues depuis un mois; je dois encore recevoir des revues du mois de juillet (par exemple *l'Educazione fascista*) et de toute façon je n'ai reçu aucune publication du mois d'août. Il se peut que quelques plis aient été égarés.

¹ Cf. la note 2 de la lettre 357.

Lettre 368.

25 septembre 1933

Chère Tatiana,

[Retour à la table des matières](#)

Je te prie de transmettre à Carlo la partie de cette lettre qui le concerne. Je désire qu'il reçoive ma lettre de tes mains et que tu en prennes connaissance.

Je t'embrasse.

Antonio

Lettre 369.

1er octobre 1933

Chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ton mandat du 22 septembre et je te remercie. Je suis désolé que tu aies été malade comme tu me l'apprends dans le talon du mandat réservé à la correspondance. Cette semaine j'ai reçu deux lettres de toi (du 16 et du 22), mais je dois dire qu'aucune des questions que tu abordes ne m'intéresse plus.

Il y a quelques jours on m'a remis deux bouts de papier, l'un de Giuliano, l'autre écrit par Giulia et portant la signature de Giuliano; comme dans une de tes lettres tu me parles de « deux lettres de Giuliano pour moi » je pense que c'est toi qui les as envoyées. Je regrette que, contrairement à ce que tu faisais pour les lettres de Delio, tu n'aies pas ajouté la traduction. On me l'aurait remise immédiatement et j'aurais pu

comprendre exactement ce que Giuliano m'écrit. Cela m'aurait beaucoup intéressé parce que c'est la première fois qu'il m'écrit.

Je te serais reconnaissant de m'envoyer un peu de Quadro Nox et aussi un peu de somnifère Roche, car je suis en train de les finir - si tu te sens vraiment bien et si tu peux aller en ville, je pense crue je pourrai recevoir à temps ces médicaments pour ne pas interrompre le traitement, car sans eux je ne peux pas profiter, si l'on peut dire, des quelques heures de sommeil qu'il m'est possible maintenant de prendre. Comme tu le sais ces médicaments ne se trouvent pas à Turi et pour les avoir par l'intermédiaire de l'administration cela prendrait je ne sais combien de temps. Je suis désolé de te créer des complications.

Je t'embrasse.

Antonio

Lettre 370.

1er octobre 1933

Très chère Giulia,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu deux lettres de Iulik et je regrette de ne pas pouvoir lui répondre directement car je ne suis pas sûr d'avoir compris dans le détail et avec précision ce qu'il m'a écrit. Depuis presque trois ans, pour différentes raisons, je n'ai plus lu une ligne de russe et j'ai beaucoup perdu de mes connaissances (qui d'ailleurs n'étaient pas très étendues). J'ai été néanmoins très heureux que Iulik ait pensé à m'écrire directement et je crois que cela s'est produit spontanément car il ne me semble pas que ni lui ni Delio soient tellement incités à le faire. Je crois avoir compris que dans sa carte postale Iulik m'apprend qu'il est rentré (de la colonie de vacances). Dans sa petite lettre, il me parle certainement des nouvelles dents qui ont poussé dans sa bouche, d'un chien Néro et d'une chatte Pacha et il me semble qu'il veut que je lui parle de moi mais je ne suis pas sûr des détails. De toute façon puisque ma situation m'interdit de lui écrire directement, fais-lui beaucoup de caresses de ma part et assure-lui que tout ce qui le concerne me tient très à cœur (en colonie a-t-il pris ou perdu 600

grammes?), dis-lui aussi que j'ai beaucoup aimé une photographie où il me semble qu'il est en train de courir en tant que chef de groupe et que j'ai beaucoup admiré son allure disciplinée et correcte, digne d'un véritable chef de groupe. On voit bien qu'il va faire ses dents d'adulte et qu'il n'est plus un enfant analphabète. Tu dois vraiment lui dire que je suis fier de lui, si cela ne heurte pas tes principes pédagogiques.

Puisque tout ce que l'on reçoit en prison en langue étrangère doit passer par le Ministère pour une traduction de contrôle, je te prie, chaque fois que les enfants veulent m'écrire, d'ajouter, à part, sur un autre feuillet, la traduction littérale qui me permettra de comprendre le texte quand on me le remettra, et en attendant j'aurai la lettre plus rapidement. Naturellement je voudrais savoir beaucoup de choses de toi, mais il me semble que ce désir ne pourra jamais être satisfait.

Je t'embrasse.

Antonio

Lettre 371.

13 octobre 1933

Chère Tatiana,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu les médicaments ainsi que tes deux lettres du 6 et du 12. Dans la dernière tu m'annonces que le Ministère aurait accepté la requête présentée par Carlo il y a quelque temps ¹ etc. Je n'ai encore reçu aucun avis officiel à ce sujet et je ne sais pas ce que cela peut signifier exactement, parce que Carlo ne m'a jamais informé de ce qu'il a fait. Par ailleurs, comme depuis un an vous m'avez, Carlo et toi, mené plusieurs fois par le bout du nez (disons, si tu veux, objectivement et sans le savoir) je suis en droit de penser que Carlo a mal compris la communication qu'on lui a faite. De toute façon je ne peux te donner aucune instruction même au cas où ce que tu m'annonces se réaliserait. Je peux te dire seulement que le médecin qui était à Turi et qui m'a gardé en observation ces derniers mois est parti il y a une quinzaine de jours et qu'il se trouve justement à Rome. Je considère, au cas où la nouvelle serait vraie,

¹ Il s'agit de la requête présentée par Carlo, au cours du même été 1933, en vue d'obtenir le transfert de Gramsci de la maison d'arrêt de Turi. Cette requête avait effectivement été acceptée et la Préfecture de Milan avait communiqué à Carlo que la Direction de la police avait choisi pour Gramsci la clinique du docteur Cusumano à Formies.

que toi et Carlo devez vous mêler le moins possible des problèmes pratiques parce que vous avez la spécialité de troubler ce qui est clair et d'embrouiller les choses les plus simples et les plus directes. Je t'embrasse.

Antonio

Lettre 372.

24 octobre 1933

Chère Tania,

[Retour à la table des matières](#)

La dernière lettre que j'ai reçue de toi est datée du 12, mais porte le timbre de la poste du 11 octobre. Toutefois j'ai reçu avant-hier une lettre de Carlo du 19 et j'ai pu en tirer les données essentielles du problème qui me concerne. Carlo m'écrit (à ce qu'il dit) une heure après être allé à la Préfecture de Milan pour faire la déclaration selon laquelle il accepte les conditions mises à l'acceptation de sa demande, mais il ajoute que le fonctionnaire chargé de cette affaire n'était pas dans son bureau et dit qu'il devait se présenter à nouveau le lendemain (c'est-à-dire le 20) pour régler cette histoire. Je peux considérer que désormais cela a été fait et le 22 j'ai considéré (quand j'ai reçu sa lettre) que Carlo avait déjà fait sa déclaration d'acceptation. Je t'écris cela parce que le montant du prix de la journée qu'il faudra payer m'a fait, dans la situation actuelle, beaucoup réfléchir et m'a rendu indécis¹. Il y a cinq mois (je calcule le temps qui s'est écoulé entre la présentation de la demande et son acceptation et je pense que si elle avait été faite quand je te l'ai indiqué, au mois de mars, cela aurait pu être réglé cinq mois plus tôt) le fait de passer une vingtaine de jours dans une clinique aurait eu une importance qui, aujourd'hui, après cinq mois d'usure, ne peut plus être la même : voilà pour quelle raison j'étais indécis et pourquoi j'ai même pensé refuser. Toutefois j'ai mis un terme à cette indécision et j'ai pensé qu'il peut ne pas être inutile de faire cet essai et de fixer pendant cette période ce que je devrai faire à l'avenir. Je ne sais pas si Carlo a dû prendre aussi des engagements en ce qui concerne la durée. J'espère que non. Je pense donc qu'une vingtaine de jours (ou moins si cela est possible) suffiront, non pas pour être soigné, mais du moins pour être soumis à un examen un peu approfondi, et pour savoir comment je pourrai me soigner en prison ou du moins comment je pourrais faire pour continuer à vivre en souffrant moins. Voilà quelle est actuellement mon opinion, dans laquelle j'ai essayé de concilier diverses exigences, souvent contradictoires : il me semble que l'exigence

¹ Le prix de la journée à la clinique Cusumano était de 120 liras. En outre, les dépenses pour les travaux dits « de sécurité » (barreaux, etc.) dans la chambre destinée à Gramsci devaient être à la charge de la famille de Gramsci.

la plus contraignante était le côté financier et c'est celle-là que j'ai essayé de prendre en considération pour établir l'équilibre le plus utile et le plus satisfaisant.

Je voudrais te parler du fait que tu ne m'écris pas depuis quinze jours. Je pense que ma réponse à ta lettre du 12 (ou du 11) a été la cause de ton silence. Je suis sûr que je t'ai fait de la peine. Ce qui me désole plus que tout aujourd'hui, et qui m'a fait tant souffrir ces dernières années, c'est que ma situation de détenu ne m'a pas permis, ni par écrit, ni oralement au cours de tes visites, d'arriver avec toi à clarifier entièrement les choses. Cela ne sera pas non plus possible à l'avenir, probablement, parce que sur mon avenir j'ai désormais une opinion claire et nette. Ces derniers mois surtout, j'ai souvent pensé que tu mettais une mauvaise volonté particulière à ne pas comprendre quelle était ma situation exacte, à ne pas comprendre la nécessité de suivre à la lettre mes indications, de ne rien faire sans m'en avertir au préalable, de renoncer à faire ce que je t'avais indiqué, si cela était irréalisable, plutôt que de modifier les termes de mes indications. J'ai même pensé que tu ne prenais pas au sérieux ce que je te disais, que tu ne lisais pas mes lettres et que tu ne m'écoutais pas, ou que tu écoutais distraitement, par courtoisie conventionnelle, ce que je te disais quand tu venais me voir. Je te l'écris parce que aujourd'hui je ne le pense plus. J'ai acquis définitivement la certitude (définitivement, parce que, même avant j'oscillais entre cet état d'esprit et d'autres façons de penser) qu'il y a un certain ordre d'idées, d'appréciations qui sont totalement étrangères à ta façon de voir les choses, sur le plan intellectuel et moral. Je t'ai dit un jour que tu manquais d'imagination : je crois aujourd'hui encore que c'est vrai mais ce jugement devrait être approfondi. Je vais te raconter une anecdote. En 1916, la lavandière qui lavait le linge de la famille chez qui j'étais en pension et qui travaillait aussi pour un couvent voisin de clarisses ou d'autres religieuses soumises à la clôture, raconta un jour comment il était arrivé au couvent un drame qui paraissait incroyable. Une religieuse âgée se promenait, dans une petite cour intérieure, avec d'autres religieuses, tête baissée, comme l'exige la règle de l'ordre. Par hasard, juste à ce moment-là, dans le champ de vision limitée par cette cour étroite, enserrée entre de hauts bâtiments, on entend le vrombissement d'un moteur et un avion gigantesque, volant à basse altitude, apparut. La sœur oublia l'espace d'une seconde la règle de l'ordre, leva les yeux au ciel, aperçut l'avion et mourut peu après d'une rupture d'anévrisme. Elle avait cru à un monstre de l'Apocalypse ou à je ne sais quoi. Elle ne savait pas qu'il y avait la guerre, elle ignorait qu'on puisse voler etc. Cette religieuse aussi « manquait d'imagination ». Il me semble que tu es comme cette religieuse, non pas dans l'ordre des faits techniques et scientifiques, mais pour d'autres ordres de faits, de façons d'apprécier et de sentir etc. Il me semble que ces vingt dernières années, à partir de la guerre, avec tous les changements qui sont intervenus pendant cette période dans les rapports entre les hommes et dans la façon de juger la valeur de la vie physique des individus, ont passé sans que cela te fasse aucun effet : tu es restée une jeune fille bonne et gentille comme on en voyait en 1912, 13 ou 14. Je me suis souvent demandé comment cela pouvait se faire, mais c'est un fait qu'on ne peut nier. C'est pourquoi je pense qu'il est bon que moi aussi je réfléchisse avant de te confier une tâche. Tu te fatigues, tu t'épuises même parfois (crois bien que j'ai toujours apprécié à sa juste valeur tout ce que tu as fait

pour moi) mais le résultat est négatif ou presque, parce que tu n'arrives pas à comprendre dans quelle perspective il faut se placer. Souvent j'ai été furieux précisément parce que je comparais tes efforts au résultat obtenu et qu'il me semblait absurde de se fatiguer pour détruire au lieu de créer. Je ne sais quel effet te fera ma lettre. Il y a longtemps que je n'écrivais plus aussi longuement. Et à vrai dire je ne sais plus comment t'écrire. Les choses s'embrouillent. D'ailleurs je sens que commence une nouvelle phase de ma détention, peut-être pire que toutes celles qui ont précédé, car je ne pourrai compter que sur moi-même et sur mes faibles forces. Dans quelques semaines cela fera sept ans que j'ai perdu ma liberté. C'est beaucoup sept ans. Je t'embrasse.

Antonio

Lettre 373.

29 octobre 1933

Chère Tatiana,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ta lettre du 24. Je ne sais pas si tu as déjà reçu la mienne du 23. Je t'avais écrit précédemment le 13 et il me semble d'après ta lettre que tu n'as pas reçu cette lettre. Il y a eu probablement une erreur dans l'acheminement du courrier, ou quelque chose d'autre. Carlo m'a de nouveau écrit le 25 pour m'informer que le 20 il était allé à la Préfecture et avait signé la déclaration d'acceptation. Je m'étonne que tu aies pu supposer que j'ai écrit à Carlo, après la lettre que je t'ai demandé de lui transmettre, et que, je pense, tu n'as pas transmise. Il faut croire que tu n'arrives pas encore à accorder de l'importance à ces choses. Je n'essaierai pas de te convaincre parce que je suis persuadé que c'est inutile. Tu peux même déchirer ma lettre pour Carlo; toutefois cela ne modifiera pas mon opinion et mon attitude. A propos de ce que tu m'écris je t'assure que je n'ai besoin ni d'argent ni de linge, ni de vêtements pour le « voyage », à moins que celui-ci ne soit retardé énormément : j'ai encore sur mon livret 750 liras environ pour la fin du mois. Je pense qu'à l'heure actuelle l'avocat et donc toi aussi êtes informés de la réponse négative apportée par le Tribunal Spécial au recours présenté à propos de l'application du décret d'amnistie et de remise de peine de l'année dernière. Pour ma part, je n'ai pas encore reçu la communication officielle de rejet de recours, mais seulement un bref avis. Je n'en connais pas encore les attendus et je ne sais pas si l'avocat a l'intention de poursuivre cette affaire. Je veux seulement

te dire que je ne suis pas opposé à ce qu'on la poursuive éventuellement car je pense que la loi le permet. Il n'est pas permis de faire appel des sentences du Tribunal Spécial, mais dans ce cas il ne s'agit pas d'une sentence mais d'un arrêt ou d'une ordonnance, et dans ce cas je crois que l'on peut aller jusqu'à la Cour de Cassation. La seule objection que l'on peut faire est d'ordre financier : autrement dit je suis prêt à faire appel même en Cassation pour l'application du décret d'amnistie, à condition que cela ne revienne pas trop cher. L'avocat et toi-même pouvez en décider en fonction de cette directive très souple. D'ailleurs je ne crois pas que cela soit urgent et il est possible qu'entre-temps nous puissions nous voir. Si toutefois il y avait une date limite, j'autorise l'avocat à faire appel, s'il estime que cela est possible. Ne crois pas que l'annonce de ce rejet m'ait troublé de quelque façon que ce soit; je m'attendais à cette issue parce que c'était la plus probable. Comme je te l'ai expliqué tant de fois, mais toujours en vain, ce qui me fait mal ce n'est pas l'action négative des représentants du pouvoir mais seulement l'action incohérente, désorganisée et peu sérieuse de ceux qui me sont ou devaient m'être chers. Une promesse non tenue, un engagement pris à la légère, et oublié avec la même légèreté, l'incompréhension, la légèreté c'est cela qui m'irrite au plus haut point, ou du moins qui m'irritait jusqu'à ces derniers temps. Aujourd'hui beaucoup de choses ont changé en moi et si physiquement je suis devenu une loque, je suis moralement plus fort que je ne pouvais imaginer, parce que je me suis habitué à ne compter que sur moi-même et à prévoir avec suffisamment de sang-froid l'éventualité de me retrouver isolé et détaché de tous.

Je t'embrasse.

Antonio

Lettre 374.

5 novembre 1933

Chère Tatiana,

[Retour à la table des matières](#)

Cette semaine je n'ai pas reçu de tes nouvelles (ta dernière lettre est du 24 octobre). Étant donné que dans celle-ci tu m'écris que tu n'as pas reçu mes lettres, je t'avertis que je t'ai écrit le 13, le 23 et le 31 octobre; si tu n'as pas reçu une de ces lettres, avertis-moi pour que je puisse faire faire des recherches.

J'ai reçu communication de l'ordonnance du Tribunal Spécial, datée du 13 octobre, par laquelle sont rejetées les requêtes présentées par l'avocat Castellet¹. La lecture de cette pièce a provoqué en moi deux séries de considérations. La plus importante me paraît être la suivante : le Tribunal n'a pas même effleuré l'argument développé par l'avocat, ce qui signifie qu'il n'a jamais eu la moindre intention de prendre la question au sérieux. L'argumentation de l'ordonnance ne concerne pas le point mis en discussion et il ne me semble pas difficile d'y répondre. Mais est-ce que cela en vaut la peine? Fais-moi savoir ce qu'en pense l'avocat. Je t'embrasse.

Antonio

¹ L'avocat Saverio Castellet, qui s'était occupé du dossier gr la révision du procès de Gramsci, travaillait dans l'étude du professeur Angelo Sraffa (1865-1937), père de Piero Sraffa.

Lettre 375.

12 novembre 1933

Chère Tatiana,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ta lettre du 5 (avec la lettre de Giulia) et une autre lettre du 8, contenant les informations sur mon transfert. Je vois que tu n'arrives pas encore à éviter de te monter la tête sans raison. Je ne comprends pas pourquoi tu devrais être « très inquiète » de me voir dans une clinique. Tout cela me fait penser seulement que tu ne sauras pas éviter de faire des choses stupides ou pour le moins inutiles qui parfois font plus de tort que les stupidités et les méchancetés faites volontairement. D'ailleurs je suis encore à la Maison d'arrêt de Turi, Bari. Je veux te signaler que depuis un mois je ne reçois aucune revue : les dernières que j'ai reçues étaient toutes de septembre ou portaient la date du 1er octobre. Je ne reçois plus l'Educazione fascista depuis le mois de juin; en septembre, je n'ai pas reçu les Problemi del Lavoro. Je ne sais pas si c'est toi, qui t'inquiètes si facilement et pour qui tout est facile et déjà réglé, qui as fait interrompre l'envoi des revues. C'est pourquoi je te le signale.

Il est possible qu'on ne permette pas de faire appel contre l'ordonnance du Tribunal Spécial; moi-même je n'ai jamais dit que cela fût possible de façon certaine. Si c'est possible, qu'on le fasse : voilà tout. Je n'ai aucune intention d'écrire de mémoire à ce sujet, parce que je n'ai aucune compétence juridique. Je juge l'ordonnance d'un point de vue historico-juridique (j'ai bien dû acquérir quelques notions à ce propos pour ma culture générale) et non d'un point de vue technico-juridique. Aussi me paraît-il absurde que dans l'ordonnance on fasse observer que l'art. 134 du Code de 1889 ne fait pas référence à l'art. 252 : dans le Code de 1889, les art. 134 et 252 concernent deux ordres de faits complètement différents et sans rapport entre eux. Le 134 des faits strictement politiques, d'ordre constitutionnel; le 252 des atteintes à l'ordre public dans un sens strictement policier. La Commission parlementaire qui examina le Code Zanardelli fit bien ressortir dans ses discussions et dans son rapport que l'art. 252 était destiné à réprimer les émeutes locales qui étaient surtout fréquentes en Italie du Sud et qui étaient la continuation sous une forme atténuée du brigandage (c'est ainsi qu'on l'appelait) qui fit rage dans le Midi entre 1860 et 1870; après 1870 il y eut encore des attaques contre les Mairies, des luttes armées entre Communes au sujet des droits de pâturage etc. Ce que les législateurs voulaient éviter à tout prix, c'était

que l'on puisse mettre en rapport l'art. 134 et l'art. 252, autrement dit ils ne voulaient pas que les soulèvements méridionaux apparaissent comme un « fait politique », ce qui aurait voulu dire à ce moment-là qu'il y avait encore des partisans des Bourbon et que l'unité territoriale de l'État était encore précaire. Dans son rapport au Roi sur le Code actuellement en vigueur, le ministre Rocco, sans entrer dans les détails historiques, met précisément en lumière que les conditions de fait et de droit sont différentes à l'heure actuelle, que le Code Zanardelli était devenu insuffisant, etc., d'où l'élaboration des articles 304 et 305. Seul l'article 304 correspond à l'article 134 de l'ancien Code. Le 305 est entièrement nouveau, crée un nouvel état du droit et donc, dans mon cas, le code actuellement en vigueur est bien « la loi la plus favorable » même si cela peut paraître paradoxal. Si l'on fait appel, il me semble que c'est sur le Rapport du Ministre Rocco qu'il faut fonder le recours. D'ailleurs le rédacteur de l'ordonnance fait preuve de beaucoup de négligence, et pas seulement sur ce point. Même le délit prévu à l'article 304 est justiciable « en soi » (sinon pourquoi et comment y aurait-il délit?) et pas seulement celui qui est prévu à l'article 305; le tout est de savoir s'il y a, d'après le Code actuellement en vigueur, « progression dans les délits » dans l'ensemble des imputations qui me furent faites d'après l'ancien Code et si justement, en l'occurrence, le Code actuellement en vigueur n'est pas « la loi la plus favorable ». La négligence, même formelle, ressort de façon évidente du fait que dans le résumé de ma situation juridique actuelle on a oublié la remise de peine d'une année accordée à l'occasion du mariage du prince héritier. L'appel sera autorisé ou non : au cas où on ne pourrait pas faire appel, j'ai l'intention de faire un recours, disons « administratif », au Chef du Gouvernement pour mettre justement en évidence cette négligence qui devrait être incompatible avec l'ordre en vigueur. Dans ce cas, je désirerai avoir une copie du passage du Rapport Rocco qui traite des articles 304 et 305 en rapport avec l'article 134 de l'ancien Code. Il ne sera pas difficile à l'avocat de faire faire cette copie.

Antonio

C'est probablement la dernière lettre écrite de la maison d'arrêt de Turi. Quelques jours plus tard, le 18 novembre au soir, on communiqua à l'improviste à Gramsci l'ordre de départ pour la prison de Civitavecchia. Gustavo Trombetti a laissé un témoignage sur les dernières heures que Gramsci passa à Turi - « Le départ de Gramsci de Turi advint à l'improviste. Accompagnés du gardien-magasinier, nous nous rendîmes au magasin et là nous préparâmes ses bagages. Pendant que Gramsci, d'accord avec moi, bavardait avec le gardien pour détourner son attention, je glissais les 18 cahiers manuscrits dans sa malle au milieu de ses affaires... Une fois de retour dans la cellule, Gramsci ne voulut pas dormir de la nuit, disant que de toute façon nous ne nous reverrions plus et il me chargea alors de faire savoir à l'extérieur comment il avait vécu en prison, à quel traitement on l'avait soumis... Vers 6 heures du matin, alors qu'il faisait encore nuit noire, une escorte armée vint le chercher... Antonio « décousit de son manteau » de détenu le numéro matricule qu'il avait porté pendant cinq ans et me le laissa en souvenir de lui... On le fit monter dans une voiture (un petit « fourgon »), je posai sa valise près de lui, nous nous embrassâmes et la voiture s'enfonça dans la nuit... je me mis à pleurer comme je n'avais plus pleuré depuis longtemps » (L. Lombardo Radice - G. Carbone, Vita di Antonio Gramsci, Éd. di Cultura Sociale, Rome, 1952, p. 232).

Lettre 376.

20 novembre 1933

Chère Tatiana,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ta carte du 17 au moment même où l'on me communiquait que je devais partir immédiatement pour la Maison d'arrêt de Civitavecchia. Je t'écris déjà, comme tu vois, de ma nouvelle résidence, où je suis arrivé hier soir : il m'a été impossible de te faire savoir que je partais, à cause de la rapidité avec laquelle la mesure a été mise à exécution. Je suis heureux que tu aies reçu mon télégramme du 17. Il est absolument certain que je n'ai fait aucune objection à l'acceptation d'être transféré dans une clinique, comme l'a autorisé le Chef du Gouvernement. Il est vrai cependant que, n'ayant reçu aucune précision ni de toi ni de Carlo sur la durée possible de mon séjour en clinique et estimant qu'il serait relativement bref, j'ai adressé une demande vers la fin du mois d'octobre ou au début du mois de novembre, à S. E. Novelli, directeur général des Maisons d'arrêt, pour être envoyé, *après mon séjour* en clinique, dans une autre infirmerie que celle de Turi. Aucun malentendu n'était possible et je n'arrive pas à m'expliquer la mesure foudroyante de mon transfert à Civitavecchia. J'ai pensé qu'il vaut mieux que vous continuiez, Carlo et toi, à vous occuper de cette demande, car j'estime qu'il ne faut pas l'abandonner. Toute intervention de ma part peut être inopportune. Je pense que tu voudras venir me voir à Civitavecchia qui est si près de Rome. J'estime qu'il serait bon, en passant au Ministère pour toute cette pagaille, que tu en profites pour demander une autorisation spéciale de visite et pour toute autre chose que tu jugeras utile. Civitavecchia est trois ou quatre fois plus importante que Turi et cela entraîne automatiquement, à mon avis du moins, des complications plus grandes. D'ailleurs je m'en remets à ton bon sens. Comme tu peux l'imaginer, je suis à moitié démoli par le voyage. J'attends de tes nouvelles avec anxiété. Je t'embrasse affectueusement. Antonio

Si tu viens, apporte-moi un peu de Quadro Nox parce que je ne sais pas quand sera transmise de Turi l'autorisation ministérielle qui ne posait aucune limitation, pour moi, à l'acquisition de médicaments de la part de l'administration. Tu sais, je viens seulement de me rappeler qu'en 1928, quand tu m'as envoyé la valise qui t'avait été remise à la Maison d'arrêt, tu ne m'as pas fait parvenir la clef. Était-elle déjà égarée à cette époque ? Ou bien as-tu oublié de l'envoyer ? Après si longtemps, ces

questions vont te faire rire, mais parfois c'est justement de ces petites choses qu'on se souvient, plutôt que d'autres, plus importantes.

La lettre porte le timbre : « Maison d'arrêt de Civitavecchia. » Ayant quitté Turi le 19 novembre 1933 au matin, Gramsci arriva le soir même à Civitavecchia. Il y passa dix-huit jours, à l'infirmerie de la prison, en attendant que soient terminés à la clinique Cusumano les travaux qui allaient presque transformer en cellule la chambre destinée au malade. Sur le voyage de Turi à Civitavecchia, cf. la lettre 386. A Civitavecchia il y avait à cette époque d'autres détenus politiques communistes, parmi lesquels Terracini, Scoccimarro, G. Pajetta, Negarville, mais aucun, semble-t-il, ne put voir Gramsci. Cf. C. Negarville, Gramsci, maestro e capo, in Gramsci, Rinascita, Rome, 1948, pp. 192-193.

Lettre 377.

27 novembre 1933

Chère Tatiana,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ton télégramme du 24 ; de Turi on m'a réexpédié une lettre de toi du 20. Ceci mis à part, je n'ai pas reçu d'autres nouvelles. D'après ton télégramme tu sembles savoir que je me trouve à Civitavecchia. Je ne sais pas si tu as reçu la lettre que je t'ai écrite il y a une semaine. D'une façon générale je ne sais absolument rien et je ne sais comment me comporter : je suis à moitié hébété, ou complètement, ce qui est peut-être plus exact. Tu as peut-être des renseignements sur ce qui va m'arriver dans les prochains jours. A la prison de Turi, j'ai laissé deux bagages, une grosse cantine et la petite malle anglaise que tu avais achetée à Milan; et j'ai laissé en outre de quoi faire deux colis de livres et de linge à expédier par le train. Je ne sais que faire de tout cela. Faut-il les faire envoyer à Civitavecchia pour les réexpédier plus tard? Les deux bagages peuvent rester à Turi quelque temps. La cantine est pleine de livres qui n'ont pour moi aucun intérêt dans l'immédiat et que j'expédierais chez moi si on m'y autorisait. La malle anglaise, en revanche, contient des livres qui m'intéressent encore pour mon travail (à supposer que je sois encore en mesure de travailler) et aussi un peu de linge, je crois. Je pense que si tu sais quelque chose sur ce qui doit m'arriver,

tu peux écrire à la Direction de la Maison d'arrêt de Turi en donnant des indications pour que l'on expédie les colis par le train et en les priant d'attendre pour la cantine et la malle. Assure la Direction que les frais d'expédition seront remboursés immédiatement, ainsi que toute autre dépense faite par l'Administration (transport à la gare, etc.) dès qu'on en connaîtra le montant. Très chère Tania, ce qui m'inquiète c'est que je n'ai aucune force de volonté ni de décision. Je te prie de ne rien négliger de mes affaires et de ne pas croire « qu'elles avanceront d'elles-mêmes ». D'après ta lettre du 20, j'ai compris que l'avocat ne s'est pas rendu immédiatement à la Direction des Maisons d'arrêt comme je le lui ai demandé le 17 par télégramme, sinon tu aurais su que depuis le 19 je n'étais plus à Turi. Pour l'instant je ne sais plus quoi t'écrire. Je suis étonné de n'avoir rien reçu de toi après ton télégramme du 27. Je t'embrasse affectueusement.

Antonio

Lettre 378.

4 décembre 1933

Chère Tatiana,

[Retour à la table des matières](#)

Je ne t'écris que quelques mots. Je te remercie d'être venue me voir. Comme je te l'ai dit, j'ai eu peu de courrier ces jours-ci : les dernières nouvelles que j'ai reçues remontent au 25 novembre, puis plus rien. C'est pourquoi j'étais un peu troublé et inquiet. Ta visite a mis au moins un terme à cette anxiété. Je n'ai pas encore reçu les photographies des enfants, dont tu m'as parlé : j'espère qu'elles ne sont pas égarées. Ainsi donc, j'attends du nouveau. J'espère que cela ne va pas tarder ¹. Je suis content de savoir que tu pourras être informée rapidement de tout changement. Ces derniers temps, je n'ai écrit qu'à toi et je continuerai ainsi jusqu'à ce que je sois installé quelque part. D'ailleurs avant d'écrire à Giulia je dois te parler. Je te recommande de ne pas oublier d'avertir dès que possible la direction de la Maison d'arrêt de Turi pour indiquer où l'on peut m'envoyer mes affaires par le train. Tu sais que depuis le 1er octobre je n'ai plus reçu de revues. Un paquet est arrivé à Turi le soir même où l'on m'a communiqué l'ordre de départ pour le lendemain matin : je ne l'ai pas même fait

¹ Trois jours plus tard, le 7 décembre 1933, Gramsci fut transféré de l'infirmerie de la prison de Civitavecchia et hospitalisé « en état de détention » à la clinique du professeur Cusumano à Formies. Sur la période que Gramsci passa à Formies (décembre 1933-24 août 1934) on peut voir D, pp. 467-469.

ouvrir parce qu'on me l'a montré à 10 heures du soir alors que je préparais ma valise pour partir quelques heures plus tard. J'espère recevoir bientôt tous les numéros en retard.

Je t'embrasse.

Antonio

Lettre 379.

8 mars 1934

Très chère maman,

[Retour à la table des matières](#)

L'année dernière à la même époque, à cause de la gravité de mon état de santé, il ne m'a pas été possible de t'envoyer mes vœux pour ta fête. Je ne veux pas laisser passer cette année aussi sans te rappeler ma grande tendresse pour toi.

Tatiana a tenu Teresina au courant de ma nouvelle situation qui, bien que n'étant pas des plus satisfaisantes, n'est certainement pas comparable à celle de l'année dernière. Je n'ai pas écrit jusqu'à maintenant parce que j'ai toujours été un peu secoué et aussi parce que je savais que Tatiana, qui vient me voir tous les dimanches, vous tenait au courant.

Je n'ai pas encore retrouvé la maîtrise de mes forces physiques et intellectuelles; les derniers temps de mon séjour à Turi j'étais usé de façon presque catastrophique et la reprise est très lente, avec des rechutes, des hauts et des bas. D'ailleurs tu sais que je suis très résistant et que j'ai une certaine réserve d'énergie et de patience qui m'a permis de surmonter jusqu'à présent les périodes parfois très mouvementées que j'ai dû traverser.

Je sais peu de choses de ton état de santé : Teresina écrit rarement, ainsi que Grazietta. Je tâcherai dorénavant d'écrire de façon régulière, même si ce n'est pas trop souvent. Je reçois des nouvelles de Giulia et des enfants et je pense qu'ils vont bien. Très chère maman, je t'embrasse avec toute mon affection, ainsi que toute la famille.

Antonio

Lettre 380.

8 avril 1935

Cher Delio,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ta lettre et j'ai eu des nouvelles de ton activité d'écolier. As-tu aimé les histoires de Mowgli ? Ma vie s'écoule un peu monotone, mais de façon assez satisfaisante en ce qui concerne ma santé. Je regrette beaucoup de ne pas être près de mes chers enfants et de ne pas pouvoir les aider dans leur travail à l'école et dans la vie. J'ai lu dans les journaux le résultat du championnat d'échecs mais je ne sais pas jouer : j'ai seulement appris à jouer un peu aux dames. Je t'embrasse.

[en grec dans le texte] Gramsci

Lettre 381.

Formies, le 22 juillet 1935

Chère Tatiana,

Après avoir eu une conversation avec le docteur Cusumano, j'ai acquis la certitude qu'il serait utile que tu aies une entrevue personnelle avec le commendatore Leto ¹, dès que possible, et de toute façon avant que tu ne reviennes me voir ici : il me semble certain désormais que c'est du comm. Leto, étant donné ses fonctions au Ministère, que dépend la solution définitive (et spécialement la plus ou moins grande rapidité d'exécution des décisions prises par S. E. le Chef du Gouvernement) de l'affaire qui me concerne. Je te résume ce que tu devras garder présent à l'esprit au cours de l'entrevue et les questions sur lesquelles il faudrait avoir des éclaircissements.

¹ Guido Leto (1895), qui en 1938 passa à la direction de l'O.V.R.A. (Organizzazione Vigilanza Reati Antifascisti) était alors attaché à la Direction Générale de la Police - Division des Affaires Générales, au Ministère de l'Intérieur.

1° Il faut que tu dises que je suis fermement décidé à quitter au plus tôt la clinique Cusumano, même si cela doit entraîner nécessairement mon transfert en Sardaigne. Mon système nerveux (sans parler du reste) est ébranlé de façon aiguë et le souvenir de ce que j'ai souffert, pour des raisons identiques (le manque de sommeil) au cours de la dernière période de ma vie en prison, m'obsède et à certains moments me porte au désespoir. Il faut que tu fasses valoir qu'un transfert éventuel¹ en Sardaigne (chez moi) ne pourrait pas résoudre mon problème, parce que l'opération que je dois subir et les autres affections dont je suis atteint m'obligeraient à de nouvelles démarches et à de nouvelles requêtes. - Très chère Tatiana, ce matin je me suis décidé à t'écrire, parce que je me sentais plus secoué que d'habitude. Maintenant je suis au lit et je reprends ma lettre. J'ai eu de nouveau un long frisson de fièvre et la température est montée à 39°4. En ce moment, elle est à 38°4. L'examen des urines n'a pas révélé de cylindres mais un peu d'albumine et d'hématies. Le docteur dit qu'il s'agit de la réaction à une piqûre intraveineuse de calcium que l'on m'a faite ce matin, mais cette réaction me paraît excessive. Demain on procédera à un nouvel examen des urines. Je ne suis plus en mesure de t'écrire avec la précision que je souhaiterais. Je m'en remets à ta bonne volonté pour l'entrevue avec le comm. Leto, qui paraît encore plus indispensable. Je peux te dire que je crois utile de lui expliquer pourquoi le choix s'est porté sur la clinique de Fiesole et comment on a tâché de tenir compte spécialement des exigences de la police parce que je suis réaliste, et que je ne me dissimule pas les difficultés et que je n'essaie pas de jouer à cache-cache. D'ailleurs tu peux lui répéter que le comm. Valente a été assuré que je n'ai pas l'intention de faire des histoires ou de créer des difficultés : le devoir professionnel peut empêcher le comm. Leto de croire sans réserve mes paroles, mais en l'occurrence, mes paroles coïncident avec mes intérêts vitaux. Tu peux demander si, au cas où une solution tarderait à se manifester, je peux changer provisoirement de logement à Formies même. Mon malaise d'aujourd'hui est dû, en grande partie du moins, au fait que je n'ai pas dormi : toute la famille Cusumano vient d'arriver et au-dessus de ma tête c'est un va-et-vient continu, de 5 heures du matin à minuit. On m'a donné beaucoup d'assurances, mais ce qui est réel c'est que je suis malade et que le moindre petit bruit me met dans un état de grande agitation. Chère Tania ne t'inquiète pas et ne sois pas agitée toi non plus : fais bien et avec précision tout ce que tu as à faire. Tu verras que si je réussis à changer d'endroit et à dormir normalement, sans recourir à des somnifères, la plupart de mes maux disparaîtront, ceux précisément qui dans l'immédiat me tourmentent le plus. Affectueusement.

Antonio

A partir de Très chère Tatiana, la lettre est écrite au crayon.

Après une première demande de transfert dans la clinique pour maladies nerveuses Poggio Sereno à Fiesole (avril 1934) Gramsci avait été examiné le 12 juillet 1934 par le

¹ Gramsci avait d'abord écrit mon transfert.

professeur Vittorio Puccinelli de la clinique « Quisisana » à Rome. Le 15, il avait renouvelé sa demande. Au début de l'automne 1934, Gramsci avait présenté une demande de liberté conditionnelle, en s'appuyant sur l'article 176 du Code Pénal et sur l'article 191 du Règlement des prisons. Gramsci qui jusqu'alors avait été soumis, à la clinique Cusumano, à une surveillance étroite et incessante, demandait « des conditions d'existence qui, dans les formes que l'on jugera les plus opportunes, me permettent d'atténuer, sinon d'annuler complètement, les manifestations les plus aiguës de ma maladie qui, en quatre ans, a démoli mon système nerveux et a fait de ma vie une torture continuelle » et il évoquait la possibilité d'être mis en « liberté surveillée, en relégation, traité comme un relégué politique » mais faisait valoir qu'il ne pouvait en aucune façon se passer de « résider dans une clinique spécialisée ou près d'une clinique spécialisée » (cf. le brouillon de la demande dans Quaderno IV, 19-19 a). Le 25 octobre 1934, par décret ministériel, la liberté conditionnelle fut accordée à Gramsci à compter du lendemain. Au cours des mois suivants, à part les visites de son frère Carlo, de Tania et de son ami Sraffa, Gramsci vécut à peu près isolé. En même temps on reprenait les démarches pour son transfert dans une autre clinique où le malade pût profiter de meilleures conditions de logement et bénéficier de traitements appropriés. La demande de transfert de Formies fut présentée en juin 1935, alors que Gramsci avait eu une nouvelle crise, comme le montre une lettre du 19 juin de la même année, adressée à l'Inspecteur de police Valente (cf. le brouillon de la lettre dans Quaderno IV, 22).

Lettre 382.

Cher Iulik,

[Retour à la table des matières](#)

Tu as vu la mer, pour la première fois. Écris-moi quelles ont été tes impressions. As-tu bu beaucoup d'eau salée en te baignant? As-tu appris à nager? As-tu pris des petits poissons vivants ou des crabes? J'ai vu de jeunes garçons qui prenaient des petits poissons dans l'eau avec une brique creuse, ils en avaient rempli un petit seau.

[en grec dans le texte] Antonio

S.d. Écrite probablement pendant le séjour à Formies.

Lettre 383.

11 août 1935

Chère Tatiana,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ta lettre qui ne m'a pas du tout satisfait. Il faut croire que dès ton retour à Rome, tu es retombée dans ton état d'indécision et d'expectative inerte. Il faut présenter tout de suite ma demande, en ajoutant au bas de la feuille la liste des cliniques, et prier le comm. Leto qu'on y apporte une réponse le plus tôt possible parce que je suis à bout de forces. Maintenant ton indécision fait naître en moi la hantise d'un nouveau contretemps. Remercie le professeur ¹ de son amabilité et assure-lui qu'à mon avis, la seule solution rationnelle est celle que je t'indique. Si le comm. Leto te donne quelque assurance, informe-moi immédiatement, afin que je puisse me préparer pour le départ ². Affectueusement, mais avec un reproche énergique.

Antonio

Lettre 384.

(25 novembre 1935)

Ma chérie,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu tes deux lettres. Je suis plus tranquille depuis que j'ai recommencé à t'écrire ³, même si cela me fatigue beaucoup d'écrire et me laisse pendant quelques heures (ou quelques jours) dans un état d'excitabilité assez désagréable. Tania m'a rapporté vaguement ce que tu lui as écrit et les autres nouvelles qu'elle a reçues. Elle m'a raconté, très amusée, que Delio avait eu l'idée de passer de la vaseline sur un éléphant, dont il avait senti probablement en le touchant qu'il avait une peau

¹ Vittorio Puccinelli.

² Ayant obtenu l'autorisation de Voyage, Gramsci, accompagné du professeur Puccinelli, arriva à la clinique « Quisisana » à Rome (rue Gian Giacomo, Porro) le samedi 24 août 1935. A partir de ce moment, sa belle-sœur Tatiana et son frère Carlo l'assistèrent continuellement.

³ Tania à Teresina, Rome, le 13 avril 1935 : « Depuis novembre Nino n'a plus écrit ni à Giulia, ni à moi. Sa seule lettre est celle qu'il vous a adressée pour la fête de sa pauvre maman (cf. lettre 380 du 8 mars 1935). Il n'a pas, je pense, la force d'écrire et vous imaginez sans peine combien Giulia souffre de ne pas recevoir directement des nouvelles de Nino, depuis plus d'un an. »

rugueuse. Pour ma part je ne trouve pas que ce soit très bizarre qu'un jeune garçon ait eu l'idée de passer de la vaseline à un éléphant, même si je ne pense pas que des idées pareilles aient pu me venir quand j'étais enfant. Tania m'a aussi rapporté que Iulik veut savoir tout ce qui me concerne : je pense que cela est dû au fait qu'il a vu mon portrait dans un pare de la culture ¹. Ma chérie, quand je pense à toutes ces choses, et que votre vie, depuis si longtemps (presque un quart de mon existence et plus du quart de la tienne) est à ce point détachée de la mienne je ne me sens pas très gai. Et pourtant il faut résister, tenir bon, chercher à prendre des forces. D'ailleurs ce qui est arrivé n'était pas entièrement imprévisible; toi qui te souviens de tant de choses du passé, te souviens-tu quand je te disais que « je partais pour la guerre » ? Ce n'était peut-être pas très sérieux de ma part, mais c'était la vérité et c'était bien ainsi que je le ressentais. Et je t'aimais très fort. Sois forte et fais tout ce qu'il faut pour aller mieux. Je t'embrasse tendrement ainsi que nos enfants.

Antonio

S.d. Une partie des lettres non datées porte en bas de page sur l'original des dates approximatives écrites en russe probablement par un membre de la famille. Celle-ci porte la date du 25 -XI -1935.

Lettre 385.

(14 décembre 1935)

Chère Iulca,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu ta lettre et Tania m'a rapporté ce que Genia lui a écrit à propos de ton état psychologique et de ton état de santé. Il faut que tu tiennes compte du fait que je ne suis pas en mesure d'écrire comme je le devrais et comme je le voudrais (c'est déjà beaucoup que j'aie gardé la notion assez nette de ce que je suis et de ce que je voudrais être). Je n'ai pas bien compris ce que Tania m'a rapporté, mais je crois pouvoir

¹ Une grande photographie de Gramsci avait été exposée dans une rue de Moscou, avec celles d'autres communistes et antifascistes emprisonnés dans différents pays.

dire que nos états d'esprit se ressemblent beaucoup. C'est pourquoi je crois que ce serait magnifique, à tous points de vue, que tu viennes en Italie ¹. Pour ta santé, qui se rétablirait de façon définitive, et pour moi, qui ai besoin de te sentir près de moi, de renouer profondément ces liens qui nous ont toujours unis mais qui depuis trop longtemps sont devenus quelque chose d'éthéré et d'abstrait. Ma chérie, je t'ai toujours attendue, et tu as toujours été un des éléments essentiels de ma vie, même quand je n'avais aucune nouvelle précise de toi ou quand je ne recevais de toi que des lettres espacées et sans substance vitale et même quand je ne t'écrivais pas parce que je ne savais pas quoi écrire, comment t'écrire, parce qu'il me semblait que tu ne voulais m'offrir aucune prise et aucun contact. Je crois que le moment est venu de mettre un terme à cette situation et que cela peut se faire si tu viens, parce que moi je ne peux pas me déplacer. Je suis certes très usé et il me semble difficile de pouvoir retrouver mes forces d'autrefois : je crois toutefois que tu peux faire beaucoup pour moi et je pense que moi aussi je peux quelque chose pour toi, pas beaucoup, mais quelque chose. Je crois en outre qu'il faut faire tout cela le plus rapidement possible, c'est-à-dire que tu dois prendre une décision énergique tout de suite, en tenant compte des circonstances, mais sans te laisser abattre par les circonstances, même si celles-ci ne sont pas simples. Je mets dans ce que je t'écris toute ma tendresse, même si elle n'apparaît pas dans les mots que j'écris. D'ailleurs tu te souviens qu'en 1923 je n'étais pas très éloquent et je sais pourtant que tu sentais toute la profondeur de mes sentiments pour toi, qui n'ont changé en rien, ou n'ont fait que se renforcer et devenir plus sereins, parce qu'il y a, avec nous, nos deux enfants. Je t'embrasse fort.

Antonio

S.d. Au bas de la page, écrit par une autre main: 14 -XII- 1935.

Lettre 386.

(25 janvier 1936)

Chère Iulca,

¹ En raison de son état de santé, Giulia ne put jamais réaliser ce projet de voyage en Italie que Gramsci souhaitait tant.

[Retour à la table des matières](#)

Le billet que tu m'as envoyé me met dans une situation terriblement embarrassante. Je ne sais pas encore si je dois écrire ou non. Il me semble que le seul fait de t'écrire exerce une contrainte sur ta volonté et si, d'une part, il me répugne profondément d'exercer quelque contrainte que ce soit à ton égard, fût-ce, comme dans ce cas, dans un sens qui semble si indirect et si innocent, d'autre part je me demande (en raisonnant froidement) si parfois, même dans ce genre de choses, la contrainte n'est pas nécessaire et n'a pas du bon. En vérité, je suis dans cette situation depuis de nombreuses années, peut-être même depuis 1926, tout de suite après mon arrestation, à partir du moment où mon existence a été brusquement et très brutalement contrainte de prendre une certaine direction et où les limites de ma liberté ont été ramenées à la vie intérieure et où ma volonté n'a plus été que volonté de résister. Mais je ne veux pas trop sortir du problème qui nous intéresse actuellement, et qui t'intéresse aussi même si tu n'y fais pas allusion dans ton billet - ton voyage, ton éventuel voyage en Italie, pour une période dont tu décideras toi-même la durée, qui ne t'engage en rien, qui doit avoir pour but principal de tâcher de te faire retrouver définitivement les forces nécessaires à une vie normale de travail actif. Je pense qu'il est nécessaire que tu te persuades, raisonnablement, que ce voyage est nécessaire, pour toi, pour les enfants (dans la mesure où, en l'état actuel des choses, leur avenir est lié essentiellement à toi et à ta capacité de travail) et pour d'autres choses encore. Mais pour que tu en sois persuadée, il faut que tu voies le voyage sous son angle véritable de chose pratique, dépouillée de toute sentimentalité morbide, qui te libérera provisoirement ou peut-être définitivement d'une foule de soucis, de préoccupations, de sentiments réprimés, et de je ne sais quel autre poids d'obsessions que tu portes : je suis ton ami, essentiellement, et après dix ans j'ai vraiment besoin de parler avec toi comme font deux amis, avec une grande franchise et sans préjugés. Depuis dix ans je suis coupé du monde (quelle impression terrible j'ai ressentie dans le train ¹, depuis six ans que je ne voyais que les mêmes toits, les mêmes murs, les mêmes visages sinistres, en voyant que pendant tout ce temps le vaste monde avait continué à exister, avec ses champs, ses forêts, les gens de la rue, les groupes d'enfants, certains arbres, certains vergers; mais surtout quel choc en me revoyant dans une glace après si longtemps : je suis revenu immédiatement près des carabinieri...). Ne crois pas que je veux t'émouvoir : je veux dire qu'après tant de temps, après tant d'événements, dont la véritable signification m'a peut-être en grande partie échappé, après tant d'années d'une vie étroite, soumise à la contrainte, entourée d'obscurité et de misérables mesquineries, cela m'apporterait beaucoup de pouvoir parler avec toi comme font deux amis. Tu ne dois pas pour autant sentir peser sur toi je ne sais quelles responsabilités; je pense à de simples conversations comme celles que l'on a normalement entre amis. Eh bien, je suis tout à fait convaincu que si tu venais ton voyage aurait à tous points de vue des conséquences très bénéfiques pour tous les deux. Je crois avoir beaucoup

¹ Lors du transfert de Turi à la prison de Civitavecchia, le 19 novembre 1933.

changé et toi non plus tu ne peux pas être restée la même. Tu ne dois pas t'inquiéter pour les problèmes pratiques : je pense qu'on peut les résoudre. Tu peux voyager avec quelqu'un : Tatiana peut venir à ta rencontre pour que tu sois dans tous les cas tranquille physiquement même si les forces venaient à te manquer. Crois-tu que d'être séparée des enfants et du milieu où tu vis pendant quelques mois (6 à 8 mois) soit quelque chose de tragique au point de te faire renoncer à d'autres bienfaits dont tu ressentiras le bénéfice plus tard? Je suis convaincu pour ma part que les aspects positifs de ce voyage sont plus nombreux que les aspects négatifs et maintenant je m'étonne presque de ne pas avoir pensé plus tôt à tout cela (mais j'étais toujours comme un ver à soie dans son cocon et je n'ai pas encore réussi même aujourd'hui à me libérer entièrement). Je voudrais surtout que tu ne sois pas trop agitée, mais que tu considères les choses de façon simple, concrète, pratique, sans sentiments morbides : et aussi que ce soit toi qui décides, calmement, sans te laisser influencer par qui que ce soit, pas même moi. Crois-tu: que les enfants pourraient ne pas être contents de savoir que tu viens me voir, s'ils savent que je ne peux pas me déplacer, pour des raisons de force majeure? Ton billet commence par une phrase qu'on croirait de D'Annunzio; cela ne me plaît guère. Il y a en outre des mots incomplets. Tu dois être très agitée. Je ne sais pas si une caresse de moi pourrait te calmer. Je t'embrasse.

Antonio

Ma lettre est très embrouillée mais je ne veux pas la récrire.

S.d. Au bas de la page, écrit par une autre main 25-I-936.

Lettre 387.

(25 janvier 1936 ?)

Très cher Iulik,

[Retour à la table des matières](#)

Je fais les meilleurs vœux pour la bonne marche de ton année scolaire. Je serais très content si tu m'expliquais en quoi consistent les difficultés que tu éprouves dans tes études. Il me semble que si tu reconnais toi-même avoir des difficultés celles-ci ne doivent pas être très grandes et que tu pourras les surmonter avec de l'application et

de la bonne volonté. Le temps que vous avez pour étudier est-il suffisant pour toi? Tu es peut-être un peu désordonné, tu te laisses distraire, est-ce ta mémoire qui ne fonctionne pas bien, ou bien est-ce toi qui ne sais pas la faire fonctionner? Est-ce que tu dors bien? Quand tu joues, est-ce que tu penses à ce que tu as étudié ou bien penses-tu au jeu quand tu étudies? A présent, tu es un grand garçon et tu peux répondre à mes questions avec précision. A ton âge, j'étais très désordonné, j'allais souvent m'ébattre dans les champs, mais j'étudiais aussi très bien parce que j'avais une mémoire très sûre et très rapide et que je ne laissais rien échapper de ce qui était nécessaire pour l'école : pour tout dire, je dois ajouter que j'étais malin, et que j'étais capable de m'en tirer même quand je n'avais pas suffisamment travaillé. Mais le système scolaire auquel j'ai été soumis était très arriéré; en outre la presque totalité de mes camarades ne parlait l'italien que très mal et avec difficulté, et cela me mettait dans une situation de supériorité parce que le maître devait tenir compte de la moyenne des élèves et le fait de savoir parler couramment l'italien était déjà un atout qui facilitait bien des choses (l'école se trouvait dans un village de campagne et la grande majorité des élèves était d'origine paysanne). Très cher Iulik, j'espère que tu m'écriras régulièrement et que tu me tiendras au courant de ta vie. Je t'embrasse.

[en grec dans le texte]

S. d. Au bas de la page écrit par une autre main : 25-I-1936 ?

Lettre 388.

(16 juin 1936)

Très chère Iulca,

[Retour à la table des matières](#)

Je ne t'ai pas écrit la dernière fois, parce que, comme je te l'avais déjà dit, il m'est difficile d'écrire, aussi bien à toi qu'aux enfants. Je dois faire un très grand effort et après avoir écrit je suis pendant très longtemps mécontent et insatisfait. Autrefois ce n'était pas ainsi et le souvenir de ce temps révolu, où je prenais tant de plaisir à vous écrire, m'attriste et me remplit d'amertume. J'attendais la photographie de Delio en même temps que celle de Giuliano, et la tienne aussi. Les enfants, à cet âge-là, changent si vite que, d'une photographie à l'autre, on dirait d'autres personnes : Giuliano me semble avoir changé complètement. Et toi? Je ne sais quoi penser exactement de ce que tu écris. Je comprends toutes les difficultés que tu dois surmonter, d'abord pour t'habituer à l'idée de venir et puis pour te décider pratiquement à monter dans le train tel jour, à telle heure; et pourtant il me semble qu'il y a encore quelque chose qui te retient et que je n'arrive pas à saisir. Je lis tes lettres qui me semblent écrites par quelqu'un de fort et entièrement maître de ses moyens : tu ne dois pas t'abandonner à l'inertie et renvoyer toujours à plus tard. Cela me fait très mal, parce que moi aussi je dois prendre des décisions et qu'en attendant que tu décides dans un sens ou dans un autre mais de façon définitive je suis moi-même indécis. Je ne veux pas t'écrire à mon sujet; j'ai l'impression d'être entre deux eaux et par conséquent chacun de mes jugements ne peut être que faux. Ma vie ne dépend pas de moi; elle dépend en premier lieu des autorités policières et puis de quantité d'autres circonstances. Je veux te faire part d'une série de pensées qui me venaient quand j'étais en prison : j'essayai de répondre à la question « qui m'a condamné à la prison, c'est-à-dire à mener la vie que je mène de la façon dont je la mène » ? La réponse n'était pas facile parce que en réalité, outre la force principale responsable du fait dans son ensemble, il existe quantité d'autres forces qui consciemment ou inconsciemment concourent à susciter concrètement telle ou telle circonstance et qui sont parfois ressenties avec plus de force que la cause principale. En somme je veux te dire que ton incertitude suscite mon incertitude et que tu dois être forte et courageuse pour m'apporter toute l'aide possible, comme je voudrais le faire pour toi et comme malheureusement je ne peux pas le faire. Je t'embrasse.

Antonio

S.d. Au bas de la page, écrit par une autre main : 16 /VI 1936.

Lettre 389.

(16 juin 1936)

Cher Delio,

[Retour à la table des matières](#)

Tes billets deviennent de plus en plus courts et stéréotypés. Je crois que tu as assez de temps pour écrire plus longuement et de façon plus intéressante; tu n'as pas besoin d'écrire au dernier moment, à toute vitesse, avant d'aller te promener. Tu ne crois pas? Je ne pense pas non plus que cela puisse te faire plaisir que ton papa te juge d'après tes billets comme un petit sot qui ne s'intéresse qu'au sort de son petit perroquet et qui annonce qu'il est en train de lire un livre quelconque. Je crois qu'une des choses les plus difficiles à ton âge est de rester assis à une table pour mettre de l'ordre dans ses propres pensées (ou pour réfléchir), et pour les mettre noir sur blanc avec un certain style; c'est un apprentissage parfois plus difficile que celui d'un ouvrier qui veut acquérir une certaine qualification professionnelle et qui doit commencer justement à ton âge. Je t'embrasse fort.

[en grec dans le texte]

S.d. Au bas de la page, écrit par une autre main 16 /VI 1936.

Lettre 390.

(juillet 1936)

Chère Iulca,

[Retour à la table des matières](#)

Le 10 août ce sera l'anniversaire de Delio et le 30 celui de Giuliano. Je t'envoie deux petites montres pour leur en faire cadeau. Tu es contente? Et les enfants, seront-ils contents? J'espère qu'ils ne les casseront pas tout de suite, ou trop rapidement. Tu te souviens de la montre que je t'avais apportée à Rome, il y a presque dix ans? Je te l'avais à peine donnée que Delio l'a prise et l'a jetée par terre. Je m'étais donné beaucoup de mal pour trouver une montre qui ne soit pas en métal précieux et qui, pour le prix, soit assez solide et élégante : j'avais dépensé 400 lire et je l'avais fait acheter par le mari de ma logeuse ¹, qui était un excellent homme et qui connaissait personnellement l'horloger (ils étaient tous deux allemands et il n'était pas question pour eux de se rouler, pas plus que pour le mari de ma logeuse de me rouler moi, pour qui il avait de l'affection). Et la montre fut mise hors d'usage au premier instant et devint un jouet pour Delio. Non pas que cela m'ait désolé outre mesure - la montre était à toi et tu pouvais en disposer mais je pensais que pour jouer un enfant n'a pas besoin d'une montre à 400 lire, une montre à 5 lire suffit et l'enfant s'amuse tout autant. Je te remercie des nouvelles que tu m'envoies : tu m'écris que tu vas mieux et les enfants aussi. Je ne sais vraiment pas si on peut déduire de tes lettres que tu vas mieux : Tania dit que oui. Pour ma part je ne sais quoi t'écrire, comment t'écrire etc. Je ne sais pas même ce que je vais faire; j'ai l'impression que si je rentre en Sardaigne, toute une période de ma vie prendra fin, peut-être définitivement ². Pourquoi ne m'écris-tu pas quelque chose de sûr et de précis? Tu fais allusion comme cela, en passant, au fait qu'à la fin de juillet tu auras une place au sanatorium. Ce qui me fait mal c'est que ma vie dépend, de façon bureaucratique, non seulement de ceux dont je ne peux rien attendre de bon mais aussi de ceux dont j'attends quelque chose de bien. D'ailleurs fais ce que tu as envie de faire. Je t'embrasse.

¹ M. Passarge, chez qui Gramsci avait habité de juin 1924 jusqu'à son arrestation.

² En prévision de cette éventualité, la famille de Gramsci lui avait trouvé au cours des mois suivants une chambre à Santu Lussurgiu. Cf. aussi le témoignage de Edmea dans *Rinascita sarda*, 31 janvier - 15 février, 1965, p. 13.

Antonio

C'est vrai que je suis toujours mécontent et irritable : ta lettre devrait au moins en partie me calmer. Ne sois pas irritée toi aussi, je ne veux en aucune façon te faire du mal. Je voudrais connaître avec précision l'état de santé de Delio.

S.d. Au bas de la page, écrit par une autre main (en russe) : *juillet 1936*.

Lettre 391.

(été 1936)

Cher Delio,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai appris par maman Iulca que ma dernière lettre (ou d'autres aussi ?) t'a fait un peu de peine. Pourquoi ne m'en as-tu rien écrit? Quand dans mes lettres il y a quelque chose qui te fait de la peine, il faut que tu me le fasses savoir et que tu m'expliques tes raisons. Je t'aime beaucoup et je ne veux pas te faire de peine : je suis tellement loin et je ne peux te caresser et t'aider comme je le voudrais à résoudre les problèmes qui naissent dans ton esprit. Tu dois me rappeler la question qu'un jour tu m'avais posée sur Tchékhov et à laquelle je n'ai pas répondu : je ne m'en souviens absolument plus. Si tu soutenais que Tchékhov est un écrivain social, tu avais raison, mais tu ne dois pas t'enorgueillir pour autant parce qu'il y a déjà longtemps Aristote avait dit que tous les hommes sont des animaux sociaux. Je crois que tu voulais dire quelque chose de plus : tu voulais dire que Tchékhov exprimait une situation bien précise, exprimait certains aspects de la vie de son temps et l'exprimait de telle façon qu'on doit le considérer comme un écrivain « progressiste ». Moi c'est ce que je pense. Tchékhov, à sa façon, dans les formes propres à sa culture, a contribué à liquider les classes moyennes, les intellectuels, les petits-bourgeois, en tant que porteurs de l'histoire russe et de son avenir : ceux-ci croyaient, dans la vie réelle, être les protagonistes d'on ne sait quelles miraculeuses innovations et Tchékhov les a montrés tels qu'ils étaient, mesquins, des vessies gonflées de gaz putrides, objets de comique et de ridicule. Et toi que voulais-tu dire? Écris-le-moi. Bien entendu, on ne peut pas tout dire sur Tchékhov en quelques lignes. Tu remarques que le journal des pionniers consacrait autrefois beaucoup de place à Tolstoï et peu de place, voire presque rien à

Gorki. Maintenant Gorki est mort¹ et l'on ressent la douleur de sa disparition, cela peut paraître injuste. Mais il faut juger avec un esprit critique, à tout moment, et ne pas oublier alors que Tolstoï a été un écrivain « mondial », un des rares écrivains de tous les pays qui a atteint le plus haut degré de perfection dans son art et qui a suscité et suscite des torrents d'émotions partout, même quand il est mal traduit, même chez des hommes et des femmes qui sont abrutis de fatigue et dont la culture est élémentaire : Tolstoï a véritablement été un porteur de civilisation et de beauté, et dans le monde contemporain personne ne l'a encore égalé : pour lui trouver des égaux il faut penser à Homère, à Eschyle, à Dante, à Shakespeare, à Goethe, à Cervantes et quelques autres très rares. Je suis content de ta lettre et plus content encore que tu ailles mieux, que tu grimpes aux murs pour voir l'éclipse, que tu puisses bientôt aller te baigner et te promener dans le bois et apprendre l'italien. Prendre des forces c'est aussi faire quelque chose. Cher Delio, je t'embrasse fort.

[En grec dans le texte]

S. d.

Lettre 392.

(juillet 1936)

Très cher Delio,

[Retour à la table des matières](#)

Je suis heureux de savoir qu'aucune de mes lettres ne t'a fait de la peine (j'ai appris qu'à ce moment-là tu n'étais pas bien, mais je ne sais rien de précis) et tu as raison quand tu penses qu'on ne peut être vexé quand on nous dit des choses justes, sur un ton juste. Je crois comprendre maintenant pourquoi je ne t'ai rien écrit à propos de ton désaccord avec la maîtresse sur l'œuvre de Tchékhov : je crois que C'est parce que la question, telle que tu la posais, était la formulation d'un dogme sociologique de peu d'importance, un de ceux dont Engels disait qu'ils remplissaient les poches de certains qui se croyaient ainsi dispensés d'étudier l'histoire de façon concrète². Mais

¹ Gorki était mort le 18 juin 1936.

² Cf. Quaderno XVIII (M.S., p. 126) : « Réduction de la *philosophie de la praxis* à une *sociologie*. Cette réduction a représenté la cristallisation de la tendance vulgaire déjà critiquée par Engels (dans les lettres à deux étudiante publiées dans *Soz. Akademiker*) et qui consiste à réduire une

toi tu n'as que 12 ans et je ne pense pas que tu aies les poches remplies de dogmes scolaires; d'ailleurs tu as tout le temps de vider tes poches et de meubler ton esprit. Je ne veux pas discuter avec toi parce que j'ai une horrible migraine, je pense seulement que tu as 12 ans et bien que je n'aie pas vu de photographie de toi depuis longtemps j'imagine que tu as beaucoup grandi et que tu fais très très sérieux (devant le photographe!). Je t'ai envoyé une montre. Tu es content? Tes souvenirs ne sont pas très précis, mais cela n'a pas d'importance. Il sera difficile de trouver une balle en celluloid, avec un cygne à l'intérieur : je l'avais apportée de... Milan. Je t'embrasse fort.

[En grec dans le texte]

S. d.

Lettre 393.

(août 1936)

Cher Delio,

[Retour à la table des matières](#)

Je suis très heureux que tu te Sois déjà remis de ta maladie et je t'envoie mes meilleurs vœux. Tu ne m'as pas écrit si la montre t'avait plu. J'espère que maintenant tu m'écriras plus longuement et que tu me feras participer à ce qui t'intéresse.

Je t'embrasse, ton

[En grec dans le texte]

S. d.

conception du monde à un ensemble de formules mécaniques qui donne l'impression qu'on a toute l'histoire dans sa poche. » Les lettres citées de Engels à Joseph Bloch (21 septembre 1890) et à Hans Starkenburg (25 janvier 1894), publiées dans *Der sozialistische Akademiker*, numéros 19 et 20, 1895 avaient été traduites en italien et publiées en opuscule: F. Engels, *Due lettere sull'interpretazione materialistica della storia*, L. Mongini, Rome, 1906.

Lettre 394.

(été 1936)

Chère Giulia,

[Retour à la table des matières](#)

J'ignore comment tu as pu comprendre mon expression « une période de ma vie prendra fin », mais il me semble que tu n'as pas bien compris et que tu as donné à cette expression un sens trop tragique, que je ne comprends pas exactement. Et puis tu n'as pas raison quand tu dis que « ni la maladie ni d'autres événements ne peuvent diviser une vie humaine en périodes différentes ». Cela s'appelle, pour parler comme les pédants, de l'évolutionnisme vulgaire et, sous une apparence d'optimisme rationnel, c'est une forme de fatalisme quiétiste. Ce que je veux dire, quand je pense que ma retraite en Sardaigne (dont je sens qu'elle serait et pourrait être bénéfique pour ma santé) marquerait le début d'une autre période de ma vie, est l'expression d'une analyse bien pesée de ma situation qui serait, dans de telles conditions, une situation d'isolement complet, de dégradation intellectuelle plus accentuée que maintenant, d'annulation, ou presque, de certaines formes d'attente qui, si elles m'ont tourmenté ces dernières années, ont aussi donné un certain contenu à ma vie. Mais je ne pense pas pouvoir t'écrire à ce sujet de façon à te livrer le sens profond de tout cela. D'ailleurs, et ceci me paraît pour le moment le plus important, il ne faut pas croire que ces sentiments expriment un découragement ou un quelconque pessimisme que j'appellerai « historique ». J'ai toujours pensé que mon sort individuel était subordonné à autre chose : ce qui ne veut pas dire que mon sort individuel, comme celui de tout individu, ne me préoccupe pas, ni même qu'il ne « doit » pas me préoccuper. Mon sort préoccupe trop « l'autre bord » pour que moi je m'en désintéresse, tu ne crois pas? Mais je me sens faible physiquement et la résistance qu'il faut mettre en oeuvre me paraît trop grande. Tu dis que nous en discuterons et moi je pense que, quand tu voudras venir, il n'est pas impossible que cela soit très difficile, beaucoup plus difficile qu'il y a quelques mois, quand bien même tu te sentiras plus forte physiquement, ce qui est certainement le cas, comme cela apparaît aussi aujourd'hui dans ta lettre.

Tu vois comme je suis compliqué : maintenant que tu m'écris que tu as l'impression d'être assez forte pour pouvoir venir, je te fais des difficultés ¹.

Je suis vraiment content que les montres des enfants t'aient plu. M'éciras-tu le moment venu ce que Delio et Giuliano ressentiront? Tu as raison en ce qui concerne le... 31; c'est honteux de ma part... mais j'ai des circonstances atténuantes. Je voudrais t'écrire longuement à propos de la maladie de Delio, mais certains sujets qui concernent la tendresse que nous éprouvons pour nos enfants sont pour moi épouvantablement difficiles à traiter par lettre, parce qu'ils m'affaiblissent et me troublent. Giulia chérie, je ne suis pas content de cette lettre (ni des précédentes), mais je ne peux pas recommencer. J'espère que tu es très forte, pour deux.

Je t'embrasse.

Antonio

S. d.

Lettre 395.

(été 1936)

Chère Giulia,

[Retour à la table des matières](#)

Il m'est de plus en plus difficile de t'écrire mais Tania insiste pour que je t'envoie au moins quelques lignes et pour que je te demande au moins de m'informer des raisons exactes pour lesquelles on a envoyé Iulik dans une école spéciale. Voilà qui est fait. En réalité j'avais écrit une lettre assez longue, mais je l'ai interrompue, parce que j'étais irrité contre moi-même. Je ne sais pas si j'enverrai les lettres à Iulik et à Delio. Aujourd'hui il y a eu beaucoup de soleil et il a fait très chaud, c'est peut-être cela justement qui m'irrite. Envoie-moi vraiment des nouvelles de Iulik et ne t'étonne pas de mes bizarreries. Je t'embrasse.

¹ La phrase *Tu vois... difficultés* est ajoutée dans l'interligne.

Antonio

S. d.

Lettre 396.

(5 novembre 1936)

Très chère Giulia,

[Retour à la table des matières](#)

Tu m'écris que tu es « sûre » que tu peux me parler de tout, non seulement de tes joies mais aussi de tes peines. Mais est-ce que tu me parles vraiment de tout? Il me semble qu'au cours des plus belles années de notre vie, et surtout en 1923, nous avons souvent parlé de ces choses : c'est-à-dire comment il se fait que, dans un cercle donné de personnes qui s'aiment, chacun finit par croire qu'il est seul capable de supporter avec courage certaines peines et les cache aux autres, jusqu'au moment où se produit une sorte de « comédie de malentendus », si on peut parler de comédie. J'ai toujours été d'avis que la vérité porte en soi son propre remède et qu'elle est, en toute circonstance, préférable au silence prolongé qui, entre autres, est offensant et humiliant, parce que celui qui tait un fait qui peut provoquer de la douleur semble être convaincu que l'autre non seulement ne comprend pas que ce silence a lui-même un sens, mais ne peut pas penser que ce silence cache peut-être des choses encore plus graves que celles qu'on veut cacher. Donc, vérité, clarté, sincérité dans nos rapports.

Ce que tu m'écris de Delio m'intéresse, mais... pour ma part j'ai toujours pensé qu'il est difficile, dans ma situation, d'écrire à des enfants que je ne connais pas intimement, dont je n'ai pas suivi le développement intellectuel et moral, dont il m'est impossible de « ressentir » la sensibilité et les réactions. Tantôt je les vois comme de jeunes enfants, tantôt comme des adolescents : d'ailleurs il me semble que les enfants aiment et sont heureux qu'on les considère comme des « égaux ». C'est pourquoi j'ai toujours pensé et je te l'ai même écrit, que je comptais sur ta collaboration pour leur « traduire » non pas de façon littérale, mais en fonction de leur maturité d'esprit, mes lettres et pour m'aider à les comprendre intimement. Je suis même convaincu que sans cette collaboration de ta part une correspondance suivie entre Giuliano et Delio et moi-même est impossible et devient un puzzle. Écris-moi longuement et avec franchise au sujet de ta santé. Je t'embrasse tendrement.

Antonio

S. d. Au bas de la page, écrit par une autre main : 5 -XI- 36.

Lettre 397.

(24 novembre 1936)

Très chère Iulca,

[Retour à la table des matières](#)

Je voudrais vraiment, pour te faire rire, t'écrire une lettre toute professorale, pédante de bout en bout, mais je ne sais pas si j'y arriverai. La plupart du temps je suis pédant sans le vouloir : je me suis composé un style de circonstance, sous la pression des événements, durant ces dix années de censures multiples. Je vais te raconter un « petit » épisode pour t'amuser et te faire comprendre mon état d'esprit. Une fois, quand Delio était petit, tu m'as écrit une lettre charmante, dans laquelle tu voulais me montrer comment il s'initiait à la... géographie et à l'orientation : tu me le décrivais au lit, allongé du Nord au Sud, racontant comment dans la direction de sa tête se trouvaient des peuples qui faisaient tirer leurs chariots par des chiens, à gauche la Chine, à droite l'Australie et dans la direction de ses jambes, la Crimée etc. Pour avoir cette lettre, j'ai dû discuter plus d'une heure avec le Directeur de la prison qui voyait là-dessous je ne sais quel message codé. J'ai dû discuter sans avoir rien lu de la lettre bien entendu, en tâchant de deviner, d'après les questions qu'il me posait, ce que tu avais écrit et ce que tu voulais dire : « Qu'est-ce que ce Catay et quel rapport avec l'Autriche? » « Qui sont ces hommes qui font tirer leurs chariots par des chiens? » Il a fallu que je fasse des prouesses pour donner une explication plausible (je n'avais pas encore lu la lettre) et je ne sais pas si j'aurais réussi à le convaincre si à un certain moment je n'avais pas demandé brusquement : « Vous avez sans doute une femme? Et vous ne comprenez pas comment une mère peut écrire quand elle veut parler de son fils à un père qui est loin? » Le fait est qu'il me remit aussitôt la lettre : il avait une femme mais pas d'enfants. Une histoire anodine, mais qui a un sens : moi je « savais » qu'il lirait mes lettres avec le même pédantisme méfiant et acrimonieux et cela m' « obligeait » à employer un style « pénitentiaire », dont je ne sais pas si j'arriverai un jour à me défaire, après tant d'années de « contrainte ». Je pourrais te raconter d'autres épisodes et d'autres choses encore, mais je ne veux pas t'attrister au lieu de te faire rire, en te débitant les ennuis du passé. Ta lettre m'a mis de bonne humeur : il me semble qu'il y a longtemps que tu ne m'avais plus écrit avec un tel enjouement et une absence totale d'erreurs. Chère Giulia, creuse-toi les méninges et

parle-moi longuement des [en grec dans le texte] ¹ sans objectivité. A propos, il me semble que ton aphorisme sentencieux « Faire un rapport (!?) sur la vie des enfants, c'est défaire leur vie! » est une énormité. Et quelle énormité! L'Himalaya, en plus grand. Pas de rapports (je ne suis pas un gendarme) mais seulement tes impressions « subjectives ». Chère Giulia, je suis tellement isolé que tes lettres sont comme le pain pour l'affamé (nous sommes très loin du pédantisme) : pourquoi me mesures-tu ainsi mes rations? Et puis, à vrai dire, je crois que le pédantisme et l'attitude doctorale sont entièrement de ton côté : seulement tu ne t'en rends pas compte, parce que cela t'arrange. Un pauvre malheureux comme moi te demande : parle-moi de toi, des enfants, longuement, etc., et toi, derrière tes retranchements, tu réponds : « Fi donc! Pour moi parler de la vie des enfants ce serait la défaire! » Si ça ce n'est pas du pédantisme, du pire et de la pire espèce, qu'est-ce donc? Toi « fais travailler tes méninges » et tu verras que tu me donneras raison. Chère Giulia, je t'embrasse tendrement.

Antonio

S. d. Au bas de la page, écrit par une autre main : 24 -XI- 1936.

Lettre 398.

(24 novembre 1936)

Cher Iulik,

[Retour à la table des matières](#)

Je vois avec plaisir, d'après ta lettre, que tu écris mieux : tu as déjà l'écriture d'un grand garçon. Pourquoi as-tu aimé le film *Les Fils du capitaine Grant*? Il faut que tu m'écrives un peu plus longuement et que tu me décrives ta vie, ce à quoi tu penses, quels sont les livres que tu aimes, etc. Je suis heureux que la montre te plaise; mais ne crains pas tant de la porter, même dehors; si elle est bien attachée au poignet, tu ne peux pas la perdre, à moins que, quand tu es dehors, tu ne te mettes à faire de la boxe ou d'autres exercices violents. Quels sont les jeux que tu préfères?

Cher Iulik, je t'embrasse.

¹ *Malychi* : en russe, « enfants ».

[en grec dans le texte] nana

S. d.

Lettre 399.

(novembre 1936)

Cher Delio,

[Retour à la table des matières](#)

Tu peux m'écrire sur Pouchkine quand tu veux; il vaut mieux cependant que tu y penses bien, de façon à me donner une bonne preuve de ton aptitude à penser, à raisonner et à critiquer (c'est-à-dire à distinguer le vrai du faux, le certain du possible et du vraisemblable). Toutefois, ne t'inquiète pas : je connais ton âge, ton niveau et je saurai donc juger objectivement (bien que je t'aime beaucoup et que dans ces conditions il soit plutôt difficile d'être objectif). Ce ne sera pas facile de trouver les livres sur Pouchkine et Gogol; d'ailleurs qu'en ferais-tu? Ceux-là ont vieilli à présent, alors qu'il existe maintenant toute une littérature récente sur ces deux écrivains, une littérature critique élaborée à partir des découvertes faites dans les archives ouvertes à la jeune et vaillante école philologique soviétique. Je suis très heureux que tu ailles bien et que tu ne te fatigues pas quand tu étudies. Cher Delio, je t'embrasse et je te charge d'embrasser très fort maman de ma part.

[en grec dans le texte]

S. d. Au bas de la page, écrit par une autre main : XI 1936.

Lettre 400.

(décembre 1936)

Chère Iulca,

[Retour à la table des matières](#)

Tes lettres provoquent toujours en moi une grande émotion, mais... (maudits mais ...) me laissent un peu désorienté et avec des pensées qui tournent à vide. Tu sais que j'ai la manie du concret, que j'ai beaucoup d'admiration pour les rapports (daklad) quand ils sont bien faits et aussi pour les récits de voyage comme ceux des très révérends pères jésuites sur la Chine qui apprennent encore quelque chose après quelques siècles. Chère Giulia, je suis d'un pédantisme effroyable : écris comme tu veux, parce que, effectivement, tu écris toujours bien, avec une grande spontanéité et te mettant toute entière dans ce que tu écris. Quant à moi, je ne veux pas non plus te faire un rapport sur Tania. Elle vit à sa façon, naturellement, ce qui me donne parfois une terrible envie « sarde » d'avoir en main un bâton bien nouveau; mais j'ai l'impression qu'elle a une vitalité prodigieuse et qu'elle va bien. Parfois nous nous chamailons parce qu'elle mange de façon désordonnée, c'est-à-dire qu'elle mange peu et mal, bien que j'aie toutes les raisons de penser qu'elle mange avec appétit, quand elle trouve tout prêt. Bien qu'elle proteste et s'efforce de minimiser la chose, ce qui est sûr, c'est qu'à Formies je l'ai vue manger un poulet entier (bouilli, dit-elle, non rôti) pas énorme c'est vrai, mais de dimensions respectables, et ça, comme petit déjeuner (savtrak). Je l'ai vue de même manger des portions considérables d'agneau avec des pommes sautées. Maintenant, en revanche, j'ai l'impression qu'elle se néglige et qu'elle a maigri. Il suffit bien sûr de quelques semaines d'une alimentation normale pour qu'elle change énormément, qu'elle rajeunisse etc. Tu sais, je n'aime pas beaucoup écrire ces choses-la parce que je rabroue toujours Tania et que cela ne me fait pas plaisir (hier mon frère Carlo lui a aussi passé un savon à ce sujet) et souvent cela m'irrite même au plus haut point. Pour ce qui est de Tania, stop.

Je suis très content de nos fils et de leurs dernières lettres. Iulik est laconique, lapidaire. Pas d'adjectifs, pas de remplissage : un style presque télégraphique. Delio est très différent. Et toi, ma chérie, comment es-tu ? Je n'arrive plus bien à t'imaginer,

bien que je pense toujours au passé. Envoie-moi des photographies; ce n'est pas grand-chose mais cela aide. Quand j'étais relégué à Ustica, un bédouin s'était pris d'une grande affection pour moi : il venait me voir, s'asseyait, prenait le café, me racontait des histoires du désert et puis restait des heures entières à me regarder en silence pendant que je lisais ou écrivais; il m'enviait d'avoir des photographies et disait que sa femme était si stupide qu'elle n'aurait jamais pensé à lui envoyer la photographie de son fils (il ne savait même pas que les musulmans ne peuvent pas reproduire le visage humain, et il n'était pas sot). Tu ne vas pas devenir « la femme du bédouin » tout de même?

Ma chérie, je t'embrasse avec une grande tendresse.

Antonio

S. d.

Lettre 401.

(décembre 1936)

Cher Delio,

[Retour à la table des matières](#)

J'attends que tu répondes à ma question sur Pouchkine, sans précipitation; il faut que tu te documentes à fond et que tu fasses de ton mieux. Comment va l'école pour toi et pour Iulik? Maintenant qu'on vous note tous les mois il sera plus facile de contrôler la marche de vos études. Je te remercie d'avoir embrassé très fort maman de ma part : je pense que tu dois le faire chaque jour, chaque matin. Je pense toujours à vous; je vous imaginerai tous les matins et je me dirai : mes enfants et Giulia sont en train de penser à moi en ce moment précis. Toi, tu es l'aîné, mais il faut que tu le dises aussi à Iulik : ainsi chaque jour vous aurez les « cinq minutes de papa ». Qu'en penses-tu?

Je t'embrasse

[en grec dans le texte] nana

S. d. Au bas de la page, écrit par une autre main : XII 1936.

Lettre 402.

(1936)

Chère Giulia,

[Retour à la table des matières](#)

C'est sans doute à toi, plutôt qu'à Delio, que je devrais répondre pour expliquer ce que j'entends par « imagination », parce que ta lettre est écrite avec un manque surprenant de ce que j'appellerai « imagination concrète » et qu'elle contient par contre beaucoup d'éléments qui relèvent de ce que j'appellerai « imagination abstraite » et d'autres éléments encore qu'en vérité je n'arrive pas à comprendre. Mais j'ai toujours peur, en t'écrivant, de tomber dans le pédantisme concret et abstrait, ce qui veut dire que j'ai toujours l'impression que nous n'arrivons plus à nous comprendre l'un l'autre, et par conséquent qu'on ne sait pas par où commencer et qu'on finit par cesser d'écrire. Je veux te donner quelques exemples :

1° Je n'ai pas écrit au sujet de Giuliano «uniquement» à cause de l'insistance de Tania. Nous avons eu, Tania et moi, une discussion sur le type d'école que Giuliano fréquentait et Tania était très... pessimiste. Moi je n'étais pas pessimiste quant aux aptitudes intellectuelles de Giuliano, mais le fait même qu'une discussion de ce genre puisse avoir lieu me remplissait d'amertume parce que je m'attendais à une explication de ta part (sans avoir besoin de la solliciter). Même le fait de demander des explications à ce sujet me déplaisait, me remplissait d'amertume parce que écrire sur ce genre de choses m'apparaissait comme un exemple concret de ma situation générale : en réalité je ne sais presque rien des enfants, de leur développement intellectuel, de leur vie concrète. A cela s'ajoute le fait qu'à tout instant je revis tout mon passé et pendant que je discutais avec Tania, je me souvenais que j'ai toujours su très peu de choses au sujet de Giuliano, au point que c'est seulement par la traduction d'une de tes lettres à Tania que j'ai appris en 1928 que Giuliano... parlait, alors que Tania m'avait écrit - un an plus tôt - qu'elle avait appris que Giuliano était en retard pour parier. Toi tu as toujours les enfants sous les yeux, tu observes leur développement et ce qu'il peut y avoir d'original en eux te frappe. Pour moi les choses sont très différentes; ce qui te paraît remarquable peut me sembler insignifiant, parce que je n'ai pas la notion de ce qui est profondément vital et significatif dans un être qui se développe.

2° De même, il est inexact que j'aie dit que Delio n'est pas concret pour la simple raison que je ne sais pas même ce qu'est Delio. Je suis convaincu, au contraire, qu'il est comme tous les enfants de son âge, très « concret », comme tu dis, dans la vie réelle. Cela ne veut pas dire que ses lectures et l'orientation que peut lui donner tel enseignant ne l'incitent pas, dans certains cas, à rêver d'une façon qui me paraît à moi erronée, en se fondant sur des hypothèses pseudo-scientifiques; cela me paraît erroné et à corriger parce que je crois qu'il faut toujours ramener les écoliers sur une voie qui leur permette de se constituer une culture solide et réaliste, débarrassée de tout élément d'idéologies rances et stupides, et qui permette la formation d'une génération qui sache construire sa propre vie et la vie collective de façon sobre, avec le maximum d'économie dans l'effort et le maximum de rendement. Naturellement je peux m'être trompé par manque d'informations; mais, je reviens à mon point de départ, l'absence d'informations est une des composantes de mes rapports avec lui. J'ai essayé d'obtenir ces informations directement de lui-même, en le traitant comme une personnalité achevée et en cela je ne crois pas m'être trompé : je crois qu'un enfant préfère être traité comme une personnalité complète plutôt que comme un éternel jouet pour grandes personnes et que c'est ce qui lui est le plus bénéfique à tous points de vue.

Tania voudrait que chaque fois je t'écrive un traité pour t'inciter à écrire davantage et avec plus de précision. Je crois que cela est inutile et, de plus, très fastidieux. Certaines choses, ou on les fait spontanément ou on ne les fait pas, ou bien elles ne servent à rien. Je veux seulement t'expliquer ce que j'entends grosso modo par imagination concrète : l'aptitude à ressentir ce qu'est la vie des autres, telle qu'elle est réellement déterminée, avec ses besoins, ses exigences etc., non pas pour la représenter artistiquement, mais pour la comprendre et entrer en contact intime avec elle : et aussi pour ne pas faire souffrir. Les choses et les situations sont suffisamment cruelles objectivement pour qu'on n'ajoute rien à leur cruauté. Il ne faut pas penser non plus que les autres sont insensibles ou qu'ils ne font pas attention ou qu'ils oublient ou que sais-je encore. Il m'en coûte de t'écrire cela, parce que je ne sais pas grand-chose de toi non plus et que je crains toujours de te faire souffrir : ta sensibilité du moins je crois l'avoir comprise et assimilée presque comme un instinct, dans mes rapports avec toi. Cela ne veut pas dire que je ne puisse pas t'avoir fait souffrir sans le vouloir. Mais je ne veux pas tomber dans le pathétique.

Je t'embrasse

Antonio

S. d. Au bas de la page, écrit par une autre main : 1936.

Lettre 403.

Décembre 1936

Cher Giuliano,

[Retour à la table des matières](#)

Tu n'as lu que la moitié d'une nouvelle de Wells et tu voudrais déjà juger toute l'œuvre de cet écrivain qui a écrit des dizaines et des dizaines de romans, des recueils de nouvelles, des essais historiques etc.? Cela me paraît un « peu exagéré ». Et de plus, quelle est la nouvelle que tu as lue? La meilleure ou la plus mauvaise ou celle qui représente la moyenne des possibilités de l'auteur? Le plus grand écrivain de la Grèce antique fut Homère et l'auteur latin Horace a écrit que même Homère «somnole » parfois. Certes, Wells, comparé à Homère, somnole au moins 360 jours par an mais il se pourrait que durant les 5 ou 6 autres jours (quand l'année est bissextile) il ait été tout à fait éveillé et qu'il ait écrit quelque chose d'agréable et qui résiste à la critique. Toi non plus tu n'es pas très ordonné parfois : ta lettre est écrite à la hâte, avec des mots incomplets; pourtant je crois que tu peux écrire beaucoup mieux, avec plus d'ordre, plus d'attention. Aussi je ne te jugerai pas d'après cette lettre et je ne dirai pas : mais regardez-moi quel petit âne de fils j'ai là! Cher Iulik, ne te vexe pas et continue à écrire tout ce que tu penses, même hâtivement; ensuite tu y réfléchiras davantage, tu corrigeras tes erreurs et tu renforceras tes jugements. Je regrette de ne pouvoir discuter avec toi de vive voix; ne crois pas que je sois très pédant, j'aimerais rire et plaisanter avec toi et avec Delio et parler de beaucoup de choses qui m'intéressaient beaucoup moi aussi quand j'étais enfant. Je t'embrasse tendrement.

[en grec dans le texte]

S. d. Le papier et l'écriture rapprochent cette lettre de la lettre 402.

Lettre 404.

Janvier 1937

Cher Delio,

[Retour à la table des matières](#)

J'avais reçu la plume du petit perroquet et les petites fleurs qui m'ont beaucoup plu. Mais je n'arrive pas à me représenter comment est l'oiseau et pourquoi il s'arrache des plumes aussi grosses; la chaleur artificielle lui a peut-être irrité la peau, il n'a peut-être rien de grave et toute démangeaison disparaîtra avec la belle saison. Il faudra peut-être lui donner à manger quelque chose de très frais qui remplace ce que ses congénères mangent dans leur pays d'origine, parce que j'ai lu que les oiseaux qu'on garde chez soi, et à qui l'on donne une nourriture qui n'est pas adaptée, souffrent d'avitaminose, perdent leurs plumes et ont une espèce de gale (qui n'est pas contagieuse) : j'ai vu moi-même un moineau très mal en point parce qu'il mangeait toujours de la mie de pain de mauvaise qualité guérir quand on eut ajouté à son menu un peu de salade verte. Je ne me souviens plus dans quel sens je t'ai parlé de l'« imagination »; je faisais peut-être allusion à la tendance à rêver à vide, à bâtir des gratte-ciel sur une tête d'épingle, etc. Cher Delio, je t'embrasse très fort.

[en grec dans le texte] (nana)

S. d. Le papier et l'écriture rapprochent cette lettre de la lettre 402.

Lettre 405.

(5 janvier 1937)

Chère Iulca,

[Retour à la table des matières](#)

Ma mémoire non plus n'est pas très bonne (en ce sens que j'oublie les choses récentes alors que je me souviens souvent dans le détail de choses d'il y a dix ou quinze ans), mais je suis sûr néanmoins que souvent tes lettres ne répondent pas à ce que j'avais écrit. Mais cela n'a pas beaucoup d'importance. L'important est que tu écrives tout ce qui te vient à l'esprit... spontanément, c'est-à-dire sans effort, facilement. Je relis tes lettres plusieurs fois; les premières fois, comme on lit les lettres de ceux qui nous sont les plus chers, de façon je dirais « désintéressée », c'est-à-dire en ayant pour seul intérêt ma tendresse pour toi; puis je les relis de façon « critique », pour essayer de deviner comment tu te sentais les jours où tu as pu écrire, etc.; j'observe aussi l'écriture, la fermeté plus ou moins grande de ta main, etc. En somme, j'essaie de tirer de tes lettres toutes les indications et les significations possibles. Crois-tu qu'il s'agit là de pédantisme? Je ne crois pas - il entre peut-être un peu de « détentionite » dans tout cela, mais non pas le vieux et traditionnel pédantisme que, d'ailleurs, aujourd'hui, je me sentirais capable de défendre vivement contre certaine tendance à la facilité superficielle et bohème ¹ qui a causé tant de dégâts et qui continue et continuera encore à en causer. Aujourd'hui je préfère un *Manuel du caporal* aux *Réfractaires* de Vallès. Est-ce que je divague par hasard? D'ailleurs tu me parles très bien des enfants, et mes plaintes continues sont dues au fait qu'aucune impression, même venant de toi, Iulca que je sens comme une partie de moi-même, ne peut remplacer l'impression directe : tu ne crois pas que toi-même tu verrais chez nos fils quelque chose de nouveau et de différent, si tu les voyais avec moi? Mais eux-mêmes seraient différents, tu ne crois pas? Tout à fait « objectivement » différents. Ma chérie, je veux que tu embrasses maman de ma part avec beaucoup d'affection et une infinité de vœux pour sa fête. Je crois que tu as toujours su qu'il y a en moi une grande, une très grande difficulté à extérioriser mes sentiments et cela peut expliquer beaucoup de choses déplaisantes. On a écrit, à propos de la littérature italienne, que si la Sardaigne est une île, chaque Sarde est une île dans l'île et je me

¹ En français dans le texte. (N.d.T.)

souviens d'un article très comique d'un journaliste du *Giornale d'Italia* qui en 1920 essayait ainsi d'expliquer mes tendances intellectuelles et politiques¹. Mais il y a peut-être là un peu de vrai, ne serait-ce que pour donner un accent de vérité (à vrai dire, donner cet accent, ce n'est pas rien, mais je ne veux pas me mettre à analyser : je dirai l' « accent grammatical » et tu pourras en rire de bon cœur et admirer ma modestie de grillon).

Ma chérie, je t'embrasse avec toute ma tendresse.

Antonio

S. d.

Lettre 406.

(23 janvier 1937)

Chère Iulca,

[Retour à la table des matières](#)

Tu sais que je n'ai jamais été habitué à recevoir des vœux ni même à en faire. A vrai dire, je n'y vois (ou n'y voyais) que convention stupide mais pour les enfants ce n'a certainement pas été une convention stupide (et pour toi non plus, ma chérie). Seulement il m'a semblé comprendre que vous avez tous cru devoir « me fêter » le 12 alors que je suis né le 22 (je crois avoir compris la cause de cette erreur) et je tiens absolument à être fêté comme il me plaît : en l'occurrence je *veux* absolument une belle photographie de toi et des enfants. Une photographie faite comme il faut, par un bon photographe, et pas une amulette d'amateur. Je ne comprends pas pourquoi tu ne m'envoies pas plus souvent des photographies de vous : à cause de la dépense ? Je ne crois pas. Alors, pour quelle autre raison ? Dix ans ont passé depuis la dernière fois que nous nous sommes vus ; pourquoi ne pas nous voir plus souvent sous cette forme ? Pour moi, le problème est très très différent et tu le comprends, je pense : le je devrais avoir recours aux services de la police et ce 10 est déjà décisif pour moi. Chère Iulca, vraiment, envoie-moi de belles photographies de vous tous, en groupe et individuelles. Ma chérie, je t'embrasse.

¹ Cf. lettre 217.

Antonio

J'embrasse aussi ta chère maman, si elle le permet.

S. d. Au bas de la page écrit par une autre main : 23 -I- 1937.

Lettre 407.

23 janvier 1937

Cher Iulik,

[Retour à la table des matières](#)

Dessine comme tu veux, pour rire et t'amuser et non « sérieusement » comme si tu faisais un devoir que tu n'aimes pas. J'aimerais cependant voir quelques-uns des dessins que tu fais en classe! Ces dessins, comment les fais-tu? Avec sérieux ou comme ceux que tu fais pour rire? Il me semble vraiment qu'en classe les choses marchent assez bien pour toi; et la santé, comment va-t-elle? Tu cours, tu joues ou tu t'amuses seulement à gribouiller sur le papier des silhouettes que tu ne fais pas sérieusement? Je te remercie de tes vœux. Aujourd'hui j'ai très mal à la tête et je ne peux pas écrire longuement.

Je t'embrasse. nana

Avec qui fais-tu du violon?

S. d.

Lettre 408.

Janvier 1937

[Retour à la table des matières](#)

Vive Iulik! J'ai reçu une photographie de toi et j'ai été très heureux de voir ta petite personne. Cependant, tu dois avoir beaucoup grandi depuis la dernière photographie qu'on m'a envoyée il y a assez longtemps, grandi et changé; tu es vraiment un petit jeune homme maintenant. Pourquoi tu ne m'écris plus? J'attends une longue lettre de toi.

Je t'embrasse.

[en grec dans le texte]

Cette lettre et les lettres suivantes, adressées à Delio et Giuliano et jointes de toute évidence à des lettres adressées à Giulia, ne portent pas de date. Leur datation par des indices internes est en l'état actuel des choses impossible. Le papier et l'écriture des lettres publiées ici sous les numéros 408, 409, 410 semblent les mêmes que pour les lettres de 1935.

Lettre 409.

Janvier 1937

Cher Delio,

[Retour à la table des matières](#)

Je n'ai pas lu grand-chose de Wells parce que ses livres ne me plaisent guère. Je crois que si tu ne le lis pas non plus, ce ne sera pas une grande perte pour ta formation intellectuelle et morale. Je n'ai guère aimé non plus son livre d'histoire universelle bien qu'il s'efforce (et cela représente une certaine nouveauté, du moins dans la littérature historique de l'Europe occidentale) d'élargir l'horizon historique traditionnel, en donnant de l'importance, non seulement aux Grecs, aux Égyptiens, aux Romains etc. mais aussi aux Mongols, aux Chinois, aux Indiens etc. Comme auteur de fiction il me semble qu'il est trop mécanique et filandreux - et comme historien il lui manque la discipline intellectuelle, l'ordre et l'esprit de méthode. - Fais-moi savoir si tu aimes la façon dont je t'écris et si tu comprends tout. Je n'ai pas encore répondu à ta dernière lettre. J'ai aimé ton idée d'un monde peuplé d'éléphants au cerveau très développé, dressés sur leurs pattes postérieures : certes, pour vivre en grand nombre à la surface du globe, tu imagines les gratte-ciel qu'ils auraient dû construire. Mais le cerveau, sans les mains, à quoi aurait-il servi? Les autruches ont la tête haute et dégagée, reposent sur deux pieds seulement, mais leur cerveau ne s'est guère développé pour autant. Il faut croire que, pour l'homme, dans son évolution, beaucoup de conditions favorables se sont trouvées réunies pour l'aider à devenir ce qu'il était avant même que ne se développent en lui la volonté tendue vers un but et l'intelligence suffisante pour organiser les moyens nécessaires pour atteindre ce but. La quantité devient qualité chez l'homme et non chez les autres êtres vivants, à ce qu'il semble. Écris-moi longuement. Je t'embrasse.

[en grec dans le texte]

S. d.

Lettre 410.

Janvier 1937

Cher Iulik,

[Retour à la table des matières](#)

Cette fois-ci je n'ai reçu aucune lettre de toi. J'en suis désolé. Il est vrai que de mon côté je n'ai pas répondu à ta dernière lettre, mais je ne me sentais pas bien. J'aimerais que tu m'écrives souvent, tu m'avais même promis (me semble-t-il) d'écrire quelque chose chaque jour férié et ensuite de m'envoyer ce que tu as écrit en même temps que les lettres de Delio, de maman, de Genia. Il faut croire que tu es un peu désordonné et que tu oublies ce qui était pour toi un engagement. Tu peux m'écrire sur tout et je te répondrai sérieusement. Tu es maintenant assez grand garçon et tu dois avoir un certain sens des responsabilités. Qu'en penses-tu ? Écris-moi ce que tu fais en classe, si tu apprends avec facilité, ce qui t'intéresse. Mais si quelque chose ne t'intéresse pas et que tu dois l'apprendre quand même, comment fais-tu? Et quels sont les jeux que tu préfères? Cher Iulik, chaque moment de ta vie m'intéresse. Je t'embrasse.

[en grec dans le texte]

S. d.

Lettre 411.

Janvier 1937

Cher Iulik.

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu la photographie et le billet, mais les deux jurent ensemble. Dans la lettre tu te plains, tu pleurniches presque comme un gamin de cinq ans, alors que tu es un garçon grand et fort et que tu devrais affronter les événements avec courage et avec

une calme assurance. Tu m'as toi-même écrit un jour que l'école que tu fréquentes te sert à ne pas perdre une année d'études; tu trouves que ce n'est rien? Ensuite il faut voir si tu ne mérites pas les reproches qu'on te fait. Dans tous les cas quand on doit faire quelque chose, il faut le faire sans se lamenter, sans glapir comme un jeune chiot, et de façon à en tirer le maximum de profit. Je n'aime pas qu'un grand garçon comme toi se plaigne, alors que sur la photo tu sembles décidé, calmement résolu à atteindre ton but; je t'aime beaucoup aussi et je t'envoie mes vœux. je t'embrasse. [en grec dans le texte] ¹.

[en grec dans le texte]

C'est Tania qui me pousse à écrire alors que je ne me sens pas bien et c'est pourquoi j'écris mal; mets-moi zéro partout.

S. d. Le papier et l'écriture pour les lettres 411 à 417 semblent être de 1936.

Lettre 412.

Janvier 1937

Cher Delio,

[Retour à la table des matières](#)

Tu m'as écrit quatre lignes qui semblent sorties d'une grammaire pour étrangers : le perroquet va bien! (présente-lui mes plus vives félicitations et mes meilleurs vœux!); quel temps fait-il? Ici il fait beau! etc. Et toi comment vas-tu? Que penses-tu de Pickwick ² ? Et les examens comment se présentent-ils? As-tu un peu le trac ou bien es-tu sûr de toi? Depuis quelque temps tu m'écris très peu et des choses peu intéressantes. Pourquoi? Écris plus longuement. Je t'embrasse.

[en grec dans le texte] nana

S. d.

¹ Tselouïou : en russe, « je t'embrasse ».

² Héros du roman de Dickens, *The Posthumous Papers of the Pickwick Club*.

Lettre 413.

Janvier 1937

Cher Iulik,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai eu de tes nouvelles par les lettres de maman et de grand-mère. Mais pourquoi ne m'écris-tu pas quelques mots? Je suis très heureux quand je reçois une lettre de toi et qui sait combien de choses tu pourrais m'écrire sur l'école, tes camarades, tes enseignants, les arbres que tu vois, tes jeux etc. Et puis... tu avais promis de m'écrire quelque chose chaque jour férié. Il faut toujours tenir ses promesses même s'il en coûte quelque sacrifice et j'imagine que pour toi ce ne doit pas être un grand sacrifice d'écrire quelque chose. Tu m'avais promis de m'envoyer tes lettres quand maman viendrait te voir à l'école... Mon chéri, je t'embrasse.

[en grec dans le texte]

S. d.

Lettre 414.

Janvier 1937

Très cher Delio,

Je ne sais pas si l'éléphant peut (ou pouvait) évoluer jusqu'à devenir sur terre un être capable, comme l'homme, de dominer les forces de la nature et de s'en servir pour ses propres fins - dans l'abstrait. Concrètement l'éléphant n'a pas eu le même développement que l'homme et ne l'aura certainement plus car l'homme se sert de l'éléphant alors que l'éléphant ne peut se servir de l'homme, pas même pour le manger. Ce que tu penses de la possibilité pour l'éléphant d'adapter ses pattes à un travail pratique ne correspond pas à la réalité : en effet l'éléphant possède comme instrument « technique » la trompe et du point de vue « éléphantique » il s'en sert à merveille pour arracher des arbres, pour se défendre dans certaines situations, etc. Tu

m'avais écrit que tu aimais l'histoire et voilà que nous en sommes à la trompe de l'éléphant. Je crois que pour étudier l'histoire il ne faut pas trop rêver à ce qui se serait passé « si »... (si l'éléphant s'était dressé sur ses pattes postérieures pour mieux développer son cerveau, si... si,... et si l'éléphant était né avec des roues? ce serait un tramway naturel! et s'il avait eu des ailes? Imagine une invasion d'éléphants au lieu d'une invasion de sauterelles!). Il est déjà très difficile d'étudier l'histoire telle qu'elle s'est déroulée réellement, parce que pour une grande partie on a perdu tout document; comment peut-on perdre son temps à établir des hypothèses qui n'ont aucun fondement? Et puis, dans tes hypothèses il y a trop d'anthropomorphisme. Pourquoi l'éléphant aurait-il dû évoluer comme l'homme? Il n'est pas impossible que quelque vieil éléphant sage ou que quelque jeune éléphant imaginatif bâtitte, du point de vue qui est le sien, des hypothèses en se demandant pourquoi l'homme n'est pas devenu un proboscidiien ! J'attends une longue lettre de toi sur ce sujet. Ici il n'a pas fait très froid, et puis cette année je ne souffre pas du froid comme les années précédentes. Il y a toujours des fleurs écloses. Je n'ai avec moi aucun oiseau mais je vois toujours dans la cour deux couples de merles et les chats qui se tapissent pour les attraper; mais les merles ne semblent pas s'en inquiéter et sont toujours gais et élégants dans leurs mouvements.

Je t'embrasse.

[en grec dans le texte] nana

S. d.

Lettre 415.

Janvier 1937

Cher Delio,

[Retour à la table des matières](#)

Cette fois-ci tu ne me parles pas des éléphants comme porteurs d'une éventuelle civilisation. Des éléphants, tu en as en savon et en ce sens ils peuvent porter la civilisation (ou un de ses aspects) dans la salle de bains : pauvres éléphants! Il est vrai que tu me parles de tant d'autres choses et il faudrait que j'engage avec toi toute une série de controverses. Mais je ne peux pas parce que j'ai des maux de tête et que je

n'arrive pas toujours à me concentrer même sur des choses anodines. Je pense que maman et Genia et tout le monde à la maison doivent être toujours en train de discuter avec toi sur tous les sujets du savoir et du faire. Très bien! Mais quelles sont les choses qui t'intéressent le plus? Une fois tu m'as écrit que c'était l'histoire qui t'intéressait, mais ensuite tu n'as pas été capable de continuer sur ce sujet et tu as dévié sur les éléphants; maintenant il me semble que tu t'intéresses aux singes comme ancêtres des hommes. Mais sur ce point aussi je crois pouvoir te dire que tu aimes plus la rêverie que l'histoire et qu'il vaudrait mieux étudier l'histoire réelle, celle qu'on peut écrire à partir de documents bien précis et concrets. La rêverie à partir d'hypothèses scientifiques était propre aux hommes d'il y a 50 ans qui vivaient dans des conditions très difficiles de lutte idéologique. Aujourd'hui beaucoup de problèmes sont devenus caducs parce que la vie a mis d'accord et le protagoniste et l'antagoniste et a créé le constructeur. Malheureusement il est difficile de se libérer des choses mortes; mais toi, donne un bon coup de pied dans tout ça et n'étudie que les choses concrètes.

Je t'embrasse.

[en grec dans le texte] nana

S. d.

Lettre 416.

Janvier 1937

Cher Delio,

[Retour à la table des matières](#)

Je vois maintenant que tu t'intéresses beaucoup aux singes. La photographie que tu m'envoies est très réussie : il doit s'agir d'un singe penseur. Il doit penser aux caroubes qu'il peut manger et aux autres choses que la direction du Zoo lui fournit pour son repas. Et le perroquet? J'ai parlé de salade, mais c'était pour les moineaux. Ton perroquet, que mange-t-il ? Des légumes tendres comme la salade ou des fruits secs et des légumes comme les fèves, les noix, les pois chiches, les amandes? Quand j'étais enfant nous avons eu chez nous un petit perroquet domestique qui venait d'Abyssinie : il rongait toute la journée des fèves et des pois chiches (les noix et les amandes c'était nous qui les mangions) et il était très antipathique parce qu'il ne savait rien faire d'autre et qu'il n'était pas beau du tout : il avait une tête aussi grosse que

tout le reste du corps et la couleur de son plumage était d'un gris qui tendait vers le jaune. J'espère que ton perroquet est beaucoup plus beau et beaucoup plus sympathique. Écris-moi quelque chose sur tes lectures. Je te félicite pour tes études et pour l'insigne que tu as eu. Je t'embrasse tendrement.

[en grec dans le texte]

S. d.

Lettre 417.

Janvier 1937

Très cher Giuliano,

[Retour à la table des matières](#)

Tu veux que je t'écrive des choses sérieuses. Très bien. Mais quelles sont les « choses sérieuses » que tu veux lire dans mes lettres? Tu es un jeune garçon et les choses qui intéressent les jeunes garçons sont elles aussi très sérieuses, parce qu'elles sont en rapport avec leur âge, leurs expériences, les progrès que les expériences et la réflexion sur ces expériences ont fait naître en eux. D'ailleurs tu promets de m'écrire quelque chose tous les cinq jours; je serai très heureux si tu le fais, me prouvant ainsi que tu as beaucoup de force de caractère. Moi je te répondrai toujours (si je peux) et très sérieusement. Cher Giuliano, je ne te connais que par tes lettres et par les nouvelles de toi que m'envoient les grandes personnes : je sais que tu es un brave garçon. Mais pourquoi ne m'as-tu rien écrit sur ton voyage au bord de la mer, tu crois que ce n'était pas une chose sérieuse? Tout ce qui te concerne est pour moi très sérieux et m'intéresse beaucoup, même tes jeux. Je t'embrasse.

[en grec dans le texte] Antonio

S. d.

Lettre 418.

Janvier 1937

Très cher Delio,

[Retour à la table des matières](#)

Je me sens un peu fatigué et je ne peux pas t'écrire longuement. Toi écris-moi toujours et sur tout ce qui t'intéresse à l'école. Je pense que tu aimes l'histoire, comme moi quand j'avais ton âge, parce que cela concerne les hommes qui vivent, et tout ce qui concerne les hommes, le plus d'hommes possible, tous les hommes du monde dans la mesure où ils s'unissent en société et travaillent et luttent et s'améliorent ne peut pas ne pas te plaire plus que toute autre chose. Mais est-ce bien ainsi? Je t'embrasse.

Antonio

S. d.

Lettre 419.

Janvier 1937

[Retour à la table des matières](#)

Mais pourquoi mon petit Iulik ne m'écrit-il jamais? Pourtant tu avais promis de m'écrire quelque chose tous les jours fériés et de me l'envoyer plus tard! Comment se fait-il qu'un garçon qui a déjà dix ans ¹ ne tient pas ses promesses? Cher Iulik, je veux savoir comment tu vas et si tu aimes ta nouvelle vie. Je t'embrasse tendrement.

[en grec dans le texte] (nana)

Lettre 420.

Janvier 1937

Cher Iulik,

[Retour à la table des matières](#)

Ainsi donc tu as quitté le collectif pour le camp. Retourneras-tu à l'école? Pourquoi écris-tu au dernier moment, juste avant la levée? Je t'embrasse très fort pour ta fête et je t'envoie une petite montre, avec l'espoir qu'elle te fasse penser au temps et donc... à ne pas écrire au dernier moment.

Je t'embrasse.

[en grec dans le texte]

S. d.

¹ Giuliano avait fêté ses dix ans en août 1936. Cette lettre se situe donc entre août 1936 et avril 1937.

Lettre 421.

Janvier 1937

Très cher Iulik,

[Retour à la table des matières](#)

Tu m'as enfin écrit quelques lignes. Je t'envoie tous mes voeux pour ta fête : tu es un grand garçon maintenant, plus qu'un demi-soldat. As-tu aimé la montre ? M'écriras-tu pour me dire comment tu te sens après avoir retrouvé l'école? Moi je suis un peu fatigué, c'est pourquoi je n'ai pas pu écrire beaucoup, aussi bien à Delio qu'à toi. Je t'embrasse.

[en grec dans le texte] (nana)

S. d.

Lettre 422.

Janvier 1937

Cher Iulik,

[Retour à la table des matières](#)

J'ai été très heureux de recevoir tes derniers dessins : on voit que tu es gai et je pense que tu es donc en bonne santé. Mais dis-moi : est-ce que tu sais dessiner autrement que pour t'amuser? Autrement dit est-ce que tu sais dessiner sérieusement des dessins amusants? Tu ne m'as pas dit si on t'apprend à dessiner à l'école et si tu aimes aussi dessiner « sérieusement ». Quand j'étais enfant, je dessinais beaucoup, mais c'était plutôt un travail de patience; personne ne m'avait appris. Je reproduisais en les agrandissant les personnages et les images d'un journal illustré. J'essayais aussi de reproduire les couleurs fondamentales avec un système à moi, qui n'était pas très compliqué mais qui demandait beaucoup de patience. Je me souviens encore d'une

image qui me coûta au moins trois mois de travail : un petit paysan était tombé, tout habillé, dans un baquet rempli de raisin prêt à être pressé, et une petite paysanne toute ronde et grassouillette le regardait, mi-effrayée mi-amusée. Cette image faisait partie d'une série d'aventures dont le protagoniste était un bouc à l'aspect terrible (Barbabucco) qui, en donnant des coups de tête à l'improviste et traîtreusement, faisait voler dans les airs ses ennemis ou les enfants qui se moquaient de lui. Cela se terminait toujours de façon amusante, comme dans mon image. Cela m'amusait beaucoup d'agrandir le petit dessin : mesures à l'aide d'un double décimètre et du compas, essais, vérifications avec le crayon, etc. Mes frères et mes sœurs regardaient et riaient, mais ils préféraient courir et pousser des cris, et ils me laissaient à mes exercices.

Cher Iulik, je t'embrasse.

[en grec dans le texte]

S. d.

Lettre 423.

Janvier 1937

Cher Iulik,

[Retour à la table des matières](#)

Tes dessins m'ont beaucoup plu, parce que c'est toi qui les as faits. Ils sont aussi très originaux et je ne pense pas que la nature ait inventé des choses aussi surprenantes. Le quatrième dessin représente un animal extraordinaire; ce ne peut pas être un scarabée, parce qu'il est trop grand et qu'il n'a que quatre pattes en mouvement comme les grands quadrupèdes, mais ce n'est pas non plus un cheval parce qu'il n'a pas d'oreilles visibles (on ne voit pas non plus où sont les oreilles du premier animal que tu as dessiné, et de même pour un des bonshommes); ce pourrait bien être un lion apprivoisé et... transparent, puisqu'on voit les deux jambes du cavalier. J'aime aussi le fait que tes bonshommes peuvent marcher sur la pointe des pieds dans les endroits les plus difficiles, sur la cime d'un arbre et sur la tête des animaux (c'est peut-être pour cette raison que l'un des animaux a perdu ses oreilles)... Cher Iulik, est-ce que cela t'ennuie que je m'amuse de tes dessins? Je les aime beaucoup tels qu'ils sont; cependant j'aimerais que tu m'envoies non pas des dessins faits sur le moment mais ceux que tu fais à l'école. je t'embrasse.

[en grec dans le texte]

Comment ça va en classe? Arrives-tu à bien étudier sans te fatiguer et sans t'énerver? Et est-ce que tu aimes étudier?

S. d.

Lettre 424.

Janvier 1937

Cher Iulik,

[Retour à la table des matières](#)

Comment va ton petit cerveau? Ta lettre m'a beaucoup plu, ton écriture est plus ferme qu'avant, ce qui prouve que tu es en train de devenir une grande personne. Tu me demandes ce qui m'intéresse le plus. Je dois t'avouer qu'il n'existe rien qui « m'intéresse le plus »; autrement dit beaucoup de choses m'intéressent beaucoup en même temps. Par exemple, en ce qui te concerne, ce qui m'intéresse c'est que tu étudies bien et avec profit, mais aussi que tu sois fort et robuste et moralement plein de courage et de résolution : c'est pourquoi ce qui m'intéresse c'est que tu dormes bien, que tu manges avec appétit etc., tout est lié et étroitement soudé et si un élément de l'ensemble vient à manquer ou fait défaut, tout s'effondre. Aussi je regrette que tu aies écrit que tu ne peux pas répondre quand je t'ai demandé si tu vas résolument vers ton but, ce qui, en l'occurrence, veut dire bien étudier, être fort, etc. Pourquoi ne peux-tu pas répondre, s'il dépend de toi de te discipliner, de résister aux impulsions négatives etc. Je t'écris sérieusement parce que je vois bien que maintenant tu n'es plus un Petit garçon et aussi parce qu'une fois tu m'as toi-même écrit que tu veux être traité avec sérieux. Il me semble à moi qu'il y a beaucoup de forces latentes dans ta tête; le fait que tu écrives que tu ne peux pas répondre à ma question signifie que tu réfléchis et que tu es responsable de ce que tu fais et de ce que tu écris. Et puis on voit d'après la photographie que j'ai reçue qu'il y a beaucoup d'énergie en toi. Vive Iulik! Je t'aime beaucoup.

[en grec dans le texte]

S. d.

Lettre 425.

Janvier 1937

Cher Iulik,

[Retour à la table des matières](#)

Comment te sens-tu dans ta nouvelle école? Que préfères-tu, vivre près de la mer ou vivre près des forêts, au milieu des grands arbres? Si tu voulais me faire plaisir, tu me décrirais une de tes journées, depuis le moment où tu te lèves jusqu'au soir quand tu t'endors. Ainsi je pourrai mieux imaginer ta vie, te voir dans presque tous tes mouvements. Décris-moi aussi le milieu où tu vis, tes camarades, tes maîtres, les animaux, tout : n'écris qu'un peu à la fois de façon à ne pas te fatiguer et puis écris comme si tu voulais me faire rire, pour t'amuser toi aussi. Cher Iulik, je t'embrasse.

[en grec dans le texte]

S. d.

Lettre 426.

Janvier 1937

Cher Delio,

[Retour à la table des matières](#)

J'espère que tu seras complètement rétabli quand tu recevras ma lettre et que tu auras pris au moins... cinq kilos. Je t'envoie mes meilleurs vœux et je te recommande de manger beaucoup beaucoup. J'attends une lettre de toi avec beaucoup de bonnes nouvelles de toi, de maman Iulca, de grand-père et de grand-mère.

Je t'embrasse.

[en grec dans le texte]

S. d.

Lettre 427.

Janvier 1937

Cher Delio,

[Retour à la table des matières](#)

Pourquoi ne me parles-tu pas de ton petit perroquet? Est-ce qu'il est encore vivant? Est-ce parce que je t'ai fait remarquer un jour que tu en parlais toujours que tu ne m'en parles plus? Delio, ne sois pas fâché! Tatanichka veut que je t'écrive qu'à ton âge j'avais un petit chien et que j'en étais fou de joie. Tu vois! Il est vrai qu'un chien (même s'il est tout petit petit) donne plus de satisfaction qu'un perroquet (mais tu penses peut-être le contraire) parce qu'il joue avec son maître, s'attache à lui... Il faut croire que le mien était encore un bébé-chien, car pour me montrer toute sa joie, il se mettait sur le dos et se faisait pipi dessus. Combien de fois je l'ai savonné! Il était tellement petit que pendant très longtemps il n'arriva pas à monter l'escalier; son poil était noir et long et on aurait dit un caniche miniature. Je l'avais tondu comme un lionceau, mais objectivement il n'était pas beau, il était même plutôt laid, très laid, maintenant que j'y pense. Mais comme il m'amusait et comme je l'aimais! Mon jeu favori était le suivant : quand nous allions nous promener dans la campagne, je le mettais sur une pierre un peu haute et je m'éloignais. Il me regardait et glapissait, sans oser sauter. Moi je m'éloignais en zigzag, puis je me cachais dans un fossé ou dans un creux. D'abord il poussait des cris, puis il réussissait à trouver le moyen de descendre et partait en chasse : cela m'amusait parce que le pauvre (il faut dire qu'il était très jeune) regardait en aboyant, derrière toutes les pierres, se penchait dans les petits fossés (qui pour lui étaient de grands fossés) et ne savait plus où donner de la tête parce que je me déplaçais rapidement après l'avoir appelé. Comme il me faisait fête quand enfin je me laissais découvrir! Et quel pipi! Mon chéri, est-ce que maintenant tu me parleras de ton petit perroquet? Je t'embrasse.

[en grec dans le texte]] (nana)

S. d.

Lettre 428.

Janvier 1937

Cher Delio,

[Retour à la table des matières](#)

Cette fois-ci je n'ai reçu aucun billet de toi. Sur la photographie de Giuliano j'ai pu voir un coin de ta chambre et la cage du perroquet. Dommage que l'on ne puisse pas voir le perroquet lui-même. J'espère qu'avec de la salade verte (qui doit être hachée menu) et la mesure de mil il guérira bien et que ses plumes repousseront longues et brillantes. Je t'embrasse.

[en grec dans le texte] (nana)

S. d.

APPENDICES

APPENDICE I

Deux listes de livres expédiés par la librairie Sperling et Kupfer, de Milan, à Gramsci.

[Retour à la table des matières](#)

I. (10-1-1927)

1926

17-12

Abonnement pour 1927 aux Libri del Giorno.
Libri del Giorno, fasc. déc.
Béraud, Le Bois du Templier pendu.
Gorki, Les Artalanov.
Lewinsohn, Histoire de l'inflation.

24-12

Marshall, Économie.
Windelband, Histoire de la Philosophie moderne, I, II, III.
Lungo il cammino dei secoli, 4 vol.
Ramorino, Mitologia class.
De Coulanges, La Cité antique.
De Sanctis, Saggi critici, 3 vol.
- Storia della Letteratura.
Turchi, Storia delle religioni.
Petrocchi, Dizionario ital.

29-12

D'Ancona, Letteratura it., 6 vol.
Abonnement Corriere della Sera du 1-11-1926 au 30-4-1927.
Abonnement 1er semestre 1927 à la Rivista d'Italia.

- 31-12 La critica, année 1927.
 Abonnement pour 1927 au Popolo d'Italia.
 Abonnement 1-11-1926 - avril 1927 à La Gerarchia.
 Ordinamenti Finanziari.
 Abonnement Rivista di Politica Economica.

II. (30-6-1927)

1927

- 13-1 Jacini, Inchiesta agraria.
 Shaw, Il discepolo diavolo.
 Gide, Si le grain, I, II, III.
 Almanacco Letterario, 1927.
 Ford, Aujourd'hui et demain.
 Lombroso, Origini economiche.
 Abonnement Fiera Letteraria, 1-11-26 - 30-4-27.
 Mazzoni-Vitelli, Letter.
- 15-1 Vico, Le più belle pagine.
 Fiorentino, Compendio di storia della filos, I, II/1, II/2.
 Frank, Storia economica Roma.
 Carta del Regno d'Italia.
 La Nuova Europa Politica.
- 17-1 Politica, septembre 1926 - décembre 1927.
 Abonnement 1927 Leonardo.
 Einaudi, Scienza finanze.
- 18-1 Donadoni, Breve storia leu.
 Morandi, Gramm. italiana.
- 19-1 Brachet, Grammaire française.
- 27-1 Pouchkine, La Paysanne.
 Croce, Teoria.
 - Storiografia, 2 vol.
 - Hegel.
 - Estetica.
 Prato, Piemonte.
 Jales, La Commune, 1871.

- 7-2 Einaudi, Scienza.
4 Socci, Nozioni intuitive.
- 8-2 Abonnement à L'Italia che scrive, 1927.
- 15-2 Abonnement 1-11-1926 - 15-6-27 à la Critica Fascista.
- 26-2 Nouveau Petit Larousse.
- 5-3 Rosselli, Mazzini e Bakunin.
Franck, Stabilisation monétaire en Belgique.
7 Caricati, Pages choisies.
- 22-3 Mathiez, La Vie chère et le mouvement social.
- 22-3 Fiorentino, Corso Filos, I/II.
Lipparini, Stile italiano.
- 4-4 Il Marzocco, mars 1927.
- 2e, 3e, 4e trim. 1927.
Fiera Letteraria, mars / déc. 1927.
Riforma Sociale, 1927.
- 6-4 Reso Fiorentino Corso.
- 6-4 Gerarchia, mars-déc. 1927. Brachet, Grammaire française. - Exercices.
- 19-4 Nuova Antologia, 1927.
Politica, 1927.
Critica Fascista, mars-déc. 1927.
- 26-4 L'Esprit, II.
- 28-4 Gorki, Notes et Souvenirs.
- 30-4 Ferrero, Rivolta del Figlio.
- 10-5 Volpe, L'Italia in Cammino.
- 14-6 Rassegna Sett. della Stampa estera, mars-déc. 1927.
- 21-6 Bacchelli, Il Diavolo al Pontelungo, 2 vol.
Volpe, L'Italia in Cammino.
Silva, Mediterraneo.
Graziadei, Capitale e Colonie.
Ferrari, Le più belle pagine.
- 22-6 Ludwig, Guillaume II.
Massin, Défense de l'Occident.
Kennedy, La Nympe amoureuse.
- 23-6 Barbagallo, L'oro e il Fuoco.

- 24-6 Ferri, Mussolini, Uomo di Stato.
Steed, Mes souvenirs.
- 27-6 Dostoïevski, Le Village de Stéphanchikov.
Estimation de la population en état de travailler.
Mémoire sur l'organisation rationnelle.

APPENDICE II

Au Rédacteur du Manchester Guardian.

21 octobre 1927

[Retour à la table des matières](#)

Monsieur, - Vous avez ouvert vos colonnes à une discussion sur les méthodes du fascisme. Il paraît être à propos de soumettre à vos lecteurs les faits d'une récente affaire que l'on aurait du mal à ranger dans la catégorie que M. Shaw appelle crimes justifiés par la « nécessité ».

Antonio Gramsci, député communiste au Parlement italien, journaliste, a été arrêté en novembre 1926 au mépris de l'immunité dont jouit tout député, et exilé, comme d'autres membres de l'opposition, dans l'île italienne d'Ustica. M. Gramsci était invalide, souffrant depuis toujours d'une forte déviation de la colonne vertébrale; et s'il avait pu donner libre et continuelle carrière à son activité intellectuelle - avant la guerre, l'étude académique de la philologie à l'université; depuis la guerre, l'étude de la politique italienne - c'était seulement grâce à un régime de vie particulier, à une diète spéciale. Les rigueurs de la vie de Prison, même la plus douce, avaient donc toutes chances d'être pernicieuses dans un cas comme le sien.

Quelques mois après sa première arrestation, M. Gramsci fut retiré de l'île et conduit à Milan. Ce voyage s'accomplit avec les extraordinaires lenteurs et dans les pénibles conditions qui sont d'usage en Italie dans les transferts de prisonniers : à l'étroit, toute la journée, dans une petite cellule d'un wagon pénitentiaire spécial, et dans un train qui se traînait lentement (le lieu en lieu - Palerme, Reggio de Calabre, Naples, Rome, Florence, Bologne -, pour être casé à l'étape, des jours durant, dans les cellules malpropres et infestées de vermine de la prison locale. A Milan, il a attendu son procès depuis le début de février. La portion d'un prisonnier ne dépasse guère, à l'ordinaire, la livre de pain et la soupe quotidiennes. D'ordinaire aussi, on peut la compléter grâce à des dons ou par l'achat de nourriture, au moyen d'argent reçu

d'amis et déposé chez le gouverneur de la prison. Or, dans le cas de M. Gramsci, la chose n'a pas été permise; les autorités de la prison ont intercepté les dons de nourriture et les dons d'argent, les empêchant de parvenir à M. Gramsci. On a empêché des amis de le voir, bien qu'il eût parfaitement le droit de recevoir ces visiteurs.

Ce traitement très dur, qui aurait ébranlé la constitution de l'homme le plus vigoureux, a réduit M. Gramsci, depuis son arrestation, à un état de maigreur extrême. Incapable de digérer la nourriture reçue, qui était rare et de mauvaise qualité, il se trouve littéralement dans un état de semi-inanition. Il a fallu l'envoyer plusieurs fois à l'infirmerie de la prison; et l'état de sa santé réagissant sur celui de sa bouche, lui a fait perdre la plupart de ses dents au cours des dernières semaines; en sorte qu'il est moins encore capable d'absorber la chère grossière de la prison. Après neuf mois de ce traitement, cet homme doit à présent endurer un nouveau voyage vers Rome pour y soutenir son procès, où il s'entendra vraisemblablement condamner à une longue peine de prison, probablement vingt ou trente ans, pour le crime d'avoir organisé une opposition au régime fasciste.

Veillez, etc.

UN ITALIEN en Angleterre.

Le 21 octobre

Cette lettre de Piero Sraffa fut publiée par le *Manchester Guardian*, le 24 octobre 1927, dans la rubrique « Correspondance » sous le titre: « Les méthodes du fascisme. Le cas d'Antonio Gramsci. » La version anglaise était de Maurice Dobb. - Sraffa avait visité Gramsci dans la prison de San Vittore en 1927, en se présentant comme un « camarade d'école », probablement vers la fin de l'été.

APPENDICE III

12 mai 1937

Très cher ami,

[Retour à la table des matières](#)

Je vous prie de ne pas être fâché contre moi si j'ai tellement tardé à répondre ou plutôt à vous écrire pour vous donner des détails sur le malheur qui nous a frappés.

Mais d'abord je voudrais que vous m'écriviez si vous êtes d'accord pour estimer qu'il est utile et même absolument indispensable que ce soit vous qui vous occupiez de mettre en ordre les manuscrits de Nino. Il n'y a pas de doute que ce travail doit être fait par quelqu'un de compétent et par personne d'autre. Par ailleurs, la volonté de Nino était que je transmette tout à Giulia, pour le lui confier en attendant qu'il prenne d'autres dispositions. J'ai pensé qu'il était bon de différer cet envoi pour savoir si vous vouliez bien vous charger vous-même de mettre en valeur chaque chose, avec l'aide de quelqu'un de la famille. De plus je voulais que Giulia connaisse mon intention de lui envoyer tous les écrits afin qu'elle les garde pour éviter toute perte ou intervention de qui que ce soit.

Nous avons fait faire la crémation. Il y a eu des difficultés pour obtenir l'autorisation, mais à la fin nous avons eu gain de cause. J'ai fait prendre une photographie du corps et fait faire un masque. Je suis en train de le faire fondre en bronze, ainsi que la main droite. La forme en plâtre est assez bien faite, et j'espère que celle de bronze sera mieux car j'ai confié ce travail à un sculpteur.

Nous avons aussi les photographies prises à Formies après que Nino eut reçu son livret de mise en liberté conditionnelle. Pour l'instant je ne l'ai pas encore recherché. Nino a eu une hémorragie cérébrale le 25 avril au soir. Le jour même, à 12 h 30, je lui

avais porté le livret signé par le greffier du juge du Tribunal de Rome chargé de la surveillance, avec la déclaration du bureau de surveillance qu'une fois terminé le temps de liberté conditionnelle, toute mesure de sûreté serait suspendue à l'égard de Nino.

Ce jour-là je ne crois pas que Nino s'est senti plus mal que d'habitude. Je peux même dire qu'il était plus tranquille que d'habitude. Comme toujours, je suis retournée à la clinique dans l'après-midi, vers 5 h et demie.

Comme d'habitude nous avons parlé des événements du jour, et comme je devais préparer un cours de littérature française et que j'aurais voulu étudier un peu en restant avec Nino, pendant qu'il continuerait à lire, il a protesté en disant que j'étais venue pour lui tenir compagnie et que je ne devais pas travailler dans mon coin et que d'ailleurs je n'aurais pas dû accepter aussi ce travail qui me demandait une préparation particulière, que je me fatiguais trop, etc. Toutefois nous avons regardé ensemble quelques mots dans le Larousse. Il n'a pas voulu que je lui lise du Corneille. Puis nous avons conversé jusqu'à l'heure du dîner. Quand je lui ai proposé de descendre pour faire voir le livret, ou d'appeler le commissaire, il m'a dit qu'il n'y avait aucune urgence et que je pourrais le faire un autre jour.

Il a dîné, comme d'habitude, il a mangé un potage, un peu de compote de fruits et un petit morceau de gâteau. Il est sorti pour aller aux toilettes, et on l'a ramené assis sur une chaise, soutenu par plusieurs personnes. Aux toilettes il avait complètement perdu l'usage du côté gauche, il parlait sans aucune difficulté, il a répété à plusieurs reprises qu'après s'être effondré, mais sans avoir heurté de la tête, il s'était traîné jusqu'à la porte, et avait appelé à l'aide. Un malade qui passait avertit l'infirmière qui suggéra à Nino de s'efforcer d'ouvrir lui-même la porte et il y est arrivé, en prenant appui sur le côté droit. Malheureusement il a fait des efforts énormes, alors qu'il aurait dû éviter toute émotion et tout effort. Après l'avoir mis au lit on appela un médecin parmi ceux qui se trouvaient alors à la clinique. Ce fut d'abord le docteur Marino, qui interdit toute piqûre à base d'excitant, en disant que celle-ci ne pouvait qu'aggraver son état, alors que Nino réclamait énergiquement cette piqûre, voulait un cordial, disait même qu'il voulait une double dose, bref, Nino avait tous ses esprits et avec toutes sortes de détails il répéta même au docteur ce qui lui était arrivé. Quand on lui apporta ensuite une bouillotte pour les pieds, il me dit d'abord qu'elle était brûlante, puis que le pied gauche ne sentait pas trop la chaleur. On attendait le professeur Puccinelli d'un moment à l'autre, car il avait été appelé d'urgence pour une opération. J'avertis la conciergerie et la chambre d'opération pour que, dès son arrivée, le professeur passe voir Nino. Il arriva vers 9 h environ accompagné de son assistant, constata l'immobilité totale du côté gauche, bras et jambe, ordonna de mettre de la glace sur la tête, d'enlever la bouillotte et de faire un lavement avec du sel, et Nino dit qu'il n'en voulait pas et a répété à Puccinelli ce qui s'était passé aux toilettes. Il a précisé qu'il n'a absolument pas perdu connaissance, mais que son côté gauche était devenu insensible et incapable de tout mouvement. Puccinelli essaya de lui faire bouger les membres inférieurs et se contenta de reprendre les paroles de

Nino, « la jambe gauche est faible », oui, il a bien dit «est faible». Il ordonna de pratiquer une saignée. Nino parlait encore normalement, avec à peine quelques signes de fatigue que Puccinelli a relevés. Il me dit que Nino devait rester parfaitement tranquille, alors qu'à son arrivée, l'ayant trouvé allongé sur le ventre il avait aidé à le mettre sur le dos. Maintenant Nino cherchait une position lui permettant de mieux se reposer, il avait saisi d'une main, la seule valide, les barres du lit et j'ai dû l'avertir de ne pas trop se pencher sur le côté gauche, celui qui était immobilisé, parce qu'il était sur le point de tomber du lit. Il répondit à mon observation qu'il avait parfaitement comprise et s'efforça de se tirer de l'autre côté. Malheureusement on n'est venu lui faire la saignée qu'après plus d'une heure; pendant ce temps il a vomi plusieurs fois, j'étais seule mais j'ai quand même réussi à lui être utile, il a demandé ensuite à uriner et l'a fait, puis il a encore fait des efforts pour vomir, puis il a essayé de se moucher parce qu'il avait dû avoir par la force des choses le nez obstrué par de la nourriture, il parlait, puis il a commencé à chercher son mouchoir sans dire un mot, à chercher en tâtonnant, puis il est resté les yeux fermés, et sa respiration était haletante. La saignée n'a pas donné le résultat escompté et le docteur Belock a alors fait comprendre à la sœur que l'état du malade était désespéré. Un prêtre vint, d'autres sœurs, j'ai dû protester avec la plus grande véhémence pour qu'on laisse Antonio tranquille, et au contraire ils ont voulu continuer à s'adresser à Nino pour lui demander s'il voulait ceci ou cela, etc. Le prêtre m'a même dit que je ne pouvais pas commander etc. Le lendemain matin, vers 10 h, Frugone¹ est venu. Toute la nuit s'est passée sans qu'il y ait eu la moindre modification dans son état.

A la question que je lui posais pour savoir quel était l'état réel du malade Frugone répondit qu'il était au plus mal et qu'il ne pouvait rien me dire d'autre, comme un architecte ne peut donner aucun avis quand une maison s'est effondrée. Il a ordonné toutefois de mettre des sangsues sur les apophyses mastoïdes, et de faire certaines piqûres. Au cours de l'après-midi il semblait que Nino respirait un peu mieux. Mais 24 h après l'attaque il a recommencé à faire des efforts pour vomir et sa respiration est devenue très pénible. Je l'ai toujours veillé en faisant ce que je pouvais, en lui humectant les lèvres, en essayant de rétablir artificiellement sa respiration quand celle-ci semblait vouloir s'arrêter; mais ensuite vint un ultime halètement bruyant, puis ce, fut le silence irrémédiable.

J'appelai le docteur qui confirma mes craintes. Il était 4 h 10, le matin du 27. A 5 h 1/4 les sœurs ont voulu porter le corps dans la salle mortuaire. Je l'ai accompagné et je suis restée un certain temps, puis j'ai dû remonter pour rencontrer Carlo que j'attendais le matin même. En attendant j'ai téléphoné à un ami pour qu'il m'envoie quelqu'un pour faire un masque. Quand Carlo est arrivé, je l'ai prié d'aller chercher un photographe. Entre-temps le mouleur était arrivé avec la personne que j'avais appelée, on leur fit des difficultés pour entrer. Mais je dis fermement que toutes les formalités seraient remplies après, que le temps pressait. La chance a voulu qu'on m'écoute et ainsi le travail a pu être fait. Avant de sortir cependant ces personnes ont

¹ Le professeur Cesare Frugoni.

dû faire un grand nombre de déclarations par écrit sur nos rapports réciproques, etc. etc.

Puis le photographe arriva. Et lui aussi eut droit à sa part d'interrogatoires. Et quand dans l'après-midi Carlo revint, se dirigea droit vers la salle mortuaire et voulut ouvrir la porte, on l'arrêta, et quand il eut décliné son identité, on lui confirma l'interdiction en lui disant que tel était l'ordre du Ministère. Que personne ne devait voir le corps. Carlo protesta auprès du Commissaire et l'ordre fut levé. Nous avons toujours été entourés par une foule d'agents et de fonctionnaires du Ministère de l'Intérieur; mais nous avons pu voir le corps. Le fait que nous ayons fait faire un masque et des photographies nous a valu des interrogatoires, nous avons dû dire si nous avions envoyé des faire-part et si les funérailles seraient privées ou non. Il n'y avait que Carlo et moi en dehors de la force publique toujours présente en grand nombre aussi bien pendant la levée du corps que lors de la crémation. Et même pour celle-ci, comme nous n'avons pas eu tout de suite l'autorisation, pour laquelle quelques jours étaient nécessaires, étant donné que Carlo devait se rendre en Sardaigne pour les papiers, les pompes funèbres nous ont avertis que la police avait donné l'ordre de procéder à la crémation le plus rapidement possible, sinon elle se chargerait elle-même de faire enterrer le corps. Nous nous sommes adressés au Ministère, où l'on nous a répondu que cette affaire ne les concernait en rien et qu'ils ne voyaient aucun inconvénient à ce que nous recherchions qui avait donné cet ordre aux pompes funèbres. Les cendres sont maintenant déposées dans une caisse en zinc à l'intérieur d'une autre caisse en bois, à l'endroit réservé par l'administration, gratuitement, pour dix ans. J'attends pour demander l'autorisation de transfert. La nouvelle de la mort a été annoncée à la radio et publiée dans les journaux, la même phrase partout. Je vous envoie ce que publie aujourd'hui le *Messagero*. C'est vraiment indécent. Je ne sais pas de quelle façon il faudrait protester. J'ai reçu une lettre adressée à la famille Gramsci par Fabrizio Maffi. Il écrit qu'il serait fier si l'occasion lui était donnée de faire quelque chose à la mémoire de Gramsci. Cordialement à vous, écrivez-moi, je vous prie.

T.

Lettre adressée de Rome par Tatiana Schucht à Piero Sraffa, King's College, Cambridge.

INDEX DES NOMS

[Retour à la table des matières](#)

Achille, oncle	Azzolini, Vincenzo
Agazzi, Emilio	Bacchelli, Riccardo
Alaleona, Domenico	Bachi, Riccardo
Alene, tante	Bacon, Francis
Aleramo, Sibilla	Bakounine, Mikhaïl Alexandrovitch
Alfieri, Vittorio	Baldesi, Gino
Alighieri, Dante	Baldini, Antonio
Ami de Valentino Schreider	Balzac, Honoré de
Andriolu	Barbagallo, Corrado
Angeloni, Mario	Barbi, Michele
Ansaldo, Giovanni	Barbusse, Henri
Antoine, abbé	Bardi, Pietro
Antoine de Padoue	Baretti, Giuseppe
Antonicelli, Franco	Barilli, Bruno
Antonov, V.	Barioni, Virginio
Aragon, dynastie d'	Barrès, Maurice
Arangio Ruiz, Vladimiro	Bartoli, Matteo Giulio
Arcangeli, Umberto	Bastianelli, Raffaele
Arcari, Paolo	Bauer, Bruno
Arena, Celestino	Bedendo, E.
Arias, Gino	Beecher-Stowe Harriet
Ariis, Giovanni	Beethoven, Ludwig van
Arioste, Ludovic	Bellieni, Camillo
Aristote	Bém, Alfred Lyndvigovitch
Arturo	Bemporad
Assolant, Alfred	Benco, Silvio
Astengo, C.	Bentivoglio, Fernando
Astor, Nancy Witcher	Béraud, Henri
Augustin, évêque d'Hippone	Berlitz.
Azimonti, Carlo	

Bernard, Claude	Buozzi, Bruno
Bernheim, Ernst.	Busch, Wilhelm
Bernolfo, Giacomo	
Bernstein, Édouard	Cabrini, Angiolo
Berti, Giuseppe	Cafiero, Carlo
Bertieri, Raffaello	Calda, Lodovico
Bertoni, Giulio	Calosso, Umberto
Bettinotti, Mario	Cambon, Paul
Bianco, Vincenzo	Camedda
Biocca	Canepa, Giuseppe
Bloch, Joseph	Cantù, Cesare
Bobbai, Juanni	Cappa, Alberto
Bobbio, Norberto	Cappa, Innocenzo
Bobboi, Micheli	Caprioglio, Sergio
Boccace	Caramella, Santino
Bodrero, Emilio	Carano-Donvito, Giovanni
Bompiani	Carbone, Giuseppe
Bonaparte, Joseph	Cardarelli, Vincenzo
Bonaventura, Arnaldo	Carducci, Giosuè
Bonnet, Alfred	Carona, Pia
Bonomi, Ivanoe	Carnera, Primo
Bordiga, Arnadeo	Caronia, Giuseppe
Bordiga, Ortensia	Carta, Angelico
Borgia, Cesare	Carta, Emilio
Borioni, Virginio	Carta, Patrizio
Bourbons, dynastic des	Carta Raspi, Raimondo
Bottai, Giuseppe	Casella, Mario
Botti, Mario	Castellano, Giovanni
Bottiglioni	Castellet, Saverio
Boucart, Robert	Castelnau, Édouard do Curières de
Bouddha	Cattaneo, Carlo
Boukharine, Nikolaï Ivanovitch	Cavalcanti, Cavalcante
Bounine, Ivan Alexeïevitch	Cavalcanti, Guido
Boyl. di Putifigari	Cavallotti
Bracco, <i>pseudonyme de</i> Ruggero Grieco,	Cavour
Brachet, Auguste	Cecchi, Emilio
Braunthal, Julius	Cecchini, Giovanni
Bresciani, Antonio	Cervantes, Miguel de
Briand, Aristide	Chabod, Federico
Broccardi, Eugenio	Charles-Albert, roi de Sardaigne
Brocchi, Virgilio	Chesterton, Gilbert Keith
Brunetière, Ferdinand	Chiarini, Luigi
Bruno, Giordano	Chiaro, C.
Bucciarelli, Marietta	Chiesa, Pietro
Buffoni, Francesco	Choutiakov, P.

Ciarlantini, Franco
 Ciasca, Raffaele
 Ciccone
 Ciccotti, Ettore
 Ciccotti, Scozzese jr
 Cielo d'Alcamo
 Cirincione, Giuseppe
 Cisternino
 Civinini, Guelfo
 Colletta, Pietro
 Combos, Émil
 Compagni, Dino
 Conan Doyle
 Conca, Paolo
 Conca, Mme
 Confalonieri, Federico
 Conrad, Joseph
 Cooper, Fenimore
 Coppola, Francesco
 Cordara, Carlo.
 Corrias, famille
 Corrias, Maria Domenica
 Corrias, Ninna
 Corroncu
 Corticelli
 Cosmo, Umberto
 Costa, Andrea
 Costa-Gavazzi, Andreina
 Costes, Alfred
 Cottolongo, Giuseppe Benedetto
 Crémieux, Benjamin
 Crispi, Francesco
 Crispolti, Filippo
 Croce, Benedetto
 Cromwell, Olivier
 Cuba, Nennetta
 Culamontigu, Juanna
 Curtius, Ernst
 Cusumano, Giuseppe
 Cuvier, Georges

 D'Amato, Ferdinando
 D'Amelio, Mariano
 Damon, Onorato
 Damiani, Enrico

 D'Amico, Silvio
 D'Andrea, Ugo
 Danielle, Nino
 D'Annunzio, Gabriele
 D'Aragona, Lodovico
 Daudet, Léon
 Do Amicis, Edmondo
 De Felice, Renzo
 Deffernu, Attilio
 Do Gasperi, Alcide
 Degott, V.
 Deibel, Franz
 Deledda, Grazia
 Delemain, Jacques
 De Lisi, Lionello
 Del Lungo, Isidoro
 Del Sasso, Rino
 Delogu, Delio
 Delogu, Grazia
 Delogu, Serafino
 Del Vecchio, Giorgio
 De Man, Henri
 Derosas, Francesco
 De Rossi, Giulio
 De Ruggiero, Guido
 De Sanctis, Francesco
 De Sanctis, vice-préfet de police
 Descartes, René
 Dessi, Mario
 De Stefani, Alberto
 De Viti De Marco, Antonio
 Diambri-Palazzi, Sandro
 Dickens, Charles
 Dide, Auguste
 Disraeli, Benjamin
 Dobb, Maurice H.
 Dominique de Guzman
 Dorgelès, Roland
 Dostoïevski, Fedor Mikhaïlovitch
 Dühring, Karl Eugen
 Dupont, Ewald Andreas

 Eckermann, Johann Peter
 Eddington, Arthur, Stanley
 Einaudi, Luigi

Eléonore d'Arborea	Fülöp Miller, René
Elie	Fumarola
Élisabeth Tudor, reine d'Angleterre	Fusinato, Arnaldo
Empédocle	
Engels, Freidrich	Galiani, abbé
Epinay, Mme d'	Galilée
Erasme de Rotterdam	Galli, Isabella
Ercole, Francesco	Gallo, Niccolò
Ercoli, <i>pseudonyme de</i> Palmiro Togliatti,	Gana, Remundu
Eschyle	Gandhi, Mohandas Karamchand
Espartero, Baldomero	Gandolfo, Asclepia
	Ganolla
Fancello, Francesco	Ganosu
Farbman, Mikhail S. (R. B. Rafail)	Garuglieri, Mario
Farinacci, Roberto	Garibaldi, Giuseppe
Federzoni, Luigi	Garofalo, Raffaele
Ferdinand le Catholique, roi d'Espagne	Garroni, Ricardo
Ferdinand II de Bourbon	Gasparri, Pietro
Ferrari, Enrico	Gavazzi, 238.
Ferrari, G. C.	Gentile, Giovanni
Ferrari, Giuseppe	Gentile, Giovanni jr
Ferrata, Giansiro	Gerbi, Antonello
Ferrero, Guglielmo	Gerosa, Pietro
Ferretti, Gian Carlo	Gherardesca, Ugolino della
Ferri, Enrico	Gherisi
Feuerbach, Ludwig	Ghino di Tacco
Fichte, Johann Gottlieb	Giacomo et Mme
Finck, Franz Nikolaus	Giannini, Fortunato
Fiorentino, Francesco	Gide, André
Fiorio, Raffaele	Gille, Paul
Flora, Francesco	Giolitti, Giovanni
Floriano del Secolo	Giovannino
Foà, Carlo	Giusti, Wolf
Ford, Henry	Gladkov, Fedor Vasilievitch
Formigini, Angelo Fortunato	Gobetti, Piero
Fortichiari, Bruno	Goethe, Johann Kaspar
Fortunato, Giustino	Goethe, Wolfgang
Foscolo, Ugo	Gogol, Nikolai Vasilievitch
François d'Assise	Gompers, Samuel
François-Joseph, empereur d'Autriche,	Gontcharov, Ivan Alexandrovitch
François 1er, empereur d'Autriche.	Gonzalez
Franck, Louis	Gorki, Maxime
Freud, Sigmund	Gotta, Salvator
Frounzé Mikhaïl Vassilievitch	Graf, Arturo
Fulpius, Charles	Gramsci, famille

- Gramsci, Alfredo
 Gramsci, Carlo
 Gramsci, Cesare
 Gramsci, Delio
 Gramsci, Edmea
 Gramsci, Emma
 Gramsci, Francesco
 Gramsci, Gennaro
 Gramsci, Gennaro (grand-père de G.)
 Gramsci, Giuliano
 Gramsci, Grazietta
 Gramsci, Mario
 Gramsci, Teresina
 Gramsci Marcias, Giuseppina
 Graziadei, Antonio
 Grieco, Ruggero
 Grilli, G.
 Grimm, Jakob et Wilhelm
 Grinko, Grigiri Fiedorovitch
 Groethuysen, Bernard
 Guerrazzi, Francesco Domenico
 Guillaume II, empereur d'Allemagne
- Harnack, Adolph von
 Hartmann, Ludo Moritz
 Hauser, Henri
 Haussiet
 Hegel, Georg W. Friedrich
 Heine, Heinrich
 Héraclite
 Herbigny, Michel d'
 Herriot, Édouard
 Hoepli, Ulrico
 Homère
 Hoover, Calvin
 Horace
 Hugo, Victor
 Huntly Mac Carthy, Justin
- Iakovlev, cf. Yacovliev. Igino
 Illichidiu, Brisi
 Ingegnoli
 Invernizio, Carolina
 Iscorza Alluttu
 Isgrò, Michele
- Istrati, Pandit
 Ivan le Terrible
- Jacini, Stefano
 Jakovenko, B.
 James, William
 Janet, Paul
 Jankélévitch, S.
 Jannoconne, Pasquale.
 Jean, Lucien
 Jeanne d'Arc
 jeans, James
 Jemolo, Arturo Carlo
 Jérémie, 243. Jessica
 Jésus-Christ
 Jora
 Jules César
- Kant, Emmanuel
 Kautsky, Karl
 Kémal, Mustapha
 Kennedy, Margaret
 Kerjentchev, Platon Mikhaïlovitch
 Kipling, Rudyard
 Knickerbocker
 Köhler, Friedrich
 Koltchak, Alexandre Vassilievitch
 Krasnov, Pietr
 Kromayer, Johannes
 Koulichov, Anna
- Labande-Jeanroy, Thérèse
 Labriola, Antonio
 Lombroso, Gina
 Lamarmora, Alberto
 Langescheidt
 Lao-tseu
 Laski, Harold J.
 Laterza
 Laurat, Lucien
 Lauzanne, Stéphane
 Lay, Giovanni
 Lawrence, Thomas Edward
 Lazzari, Costantino
 Lénine (Oulianov), Vladimir Illitch

- Léonard de Vinci
 Leonetti, Alfonso
 Leopardi, Giacomo
 Lessing, Gotthold Ephraim
 Leto, Guido
 Levi-Civita, Tullio
 Lévy, Arthur
 Levy, Raphaël Georges
 Lewinsohn, Richard
 Lewis, Sinclair
 Li Causi, Girolamo
 Livi, Livio
 Lloyd George, David
 Loescher
 Lo Gatto, Ettore
 Lombardo Radice, Lucio
 Lombroso, Cesare
 Lombroso-Ferrero, Gina
 London, Jack
 Londres, Albert
 Loria, Achille
 Lorizio, F. E.
 Lothian, Philip Henry Kerr
 Louis, Georges
 Louis XI, roi de France
 Luciano
 Ludwig, Emil
 Lounatcharski, Anatoli Vassilievitch
 Lussu, Emilio
 Luther, Martin
 Luzio, Alessandro
 Luzzatti, Gino
 Luzzatti, Luigi

 Maccari, Mino
 Mac Donald, Ramsay
 Machiavel, Niccolò
 Macis, Enrico
 Madariaga, Salvador de
 Maffi, Fabrizio
 Maglione, G. Battista
 Makar
 Makharof, Nikolai Petrovitch
 Maximouski, V. N.
 Malaparte, Curzio

 Malatesta, Mario
 Mameli, Francesco
 Mameli, Goffredo
 Manalive, *pseudonyme* d'Antonio
 Gramsci,
 Mann, Henrich
 Manno, Giuseppe
 Mannosi
 Manzini, Vincenzo
 Manzoni, Alessandro
 Marchesi, Concetto
 Marchesi, Eugenio
 Marcias, grands-parents maternels de G,
 Margherita
 Margherita, tante de G.
 Maria, tante
 Maria Culcartigu
 Maria Domenica, tante
 Mariani, Mario
 Marinetti, Filippo Tommaso
 Marius, Caius
 Maritain, Jacques
 Marpicati, Arturo
 Marschall, Alfred
 Martello, Tullio
 Martini, Ferdinando
 Martine, Egilberto
 Marx, Karl
 Masereel, Franz von, cf. Meeserel.
 Masieri, Serafino
 Massis, Henri
 Mathiez, Albert
 Maupassant, Guy de
 Maurois, André
 Maurras, Charles
 Mayer, Teodoro
 Mazzini, Giuseppe
 Meeserel, Franz von
 Merlino, Francesco
 Micheli, *pseudonyme de* Camilla Ravera,
 Michels, Mario
 Michels, Robert
 Miglioli, Guido
 Migliorini, Bruno
 Millann

Mirski, Dmitri Petrovitch
 Molière 61.
 Molinelli, Guido
 Momigliano, Felice
 Mommsen, Theodor
 Mondadori, Arnaldo
 Mondolfo, Rodolfo
 Mondolfo, Ugo Guido
 Montano, Lorenzo
 Montépin, Xavier de
 Montini, Renzo U.
 Morandi, Rodolfo
 Morello, Vincenzo (Rastignac)
 Moretti, Alcibiade
 Mori, Cesare
 Morpurgo
 Mortara, Giorgio
 Murat, Joachim
 Muret, Maurice
 Murri, Romolo
 Mussino, Attilio
 Mussolini, Benito

 Nadine
 Nansen, Fridtjof
 Napoléon 1er
 Natalina
 Negarville, Céleste
 Nessi
 Niccodemi, Dario
 Niccolai, Adelmo
 Nicolas II, tsar de Russie
 Nicolini, Fausto
 Nietzsche, Friedrich
 Nobile, Paolo
 Novelli, Giovanni

 Obolenski (Osinski), Valerian
 Valerianovitch
 Ohnet, Georges
 Ojetti, Ugo
 Olivetti, Gino Jacopo
 Omodeo, Adolfo
 Orlandi, Vittorio
 Orléans, Jean d'

 Pagani, Adolfo
 Pajetta, Giancarlo
 Palmerston, Henry John Temple,
 vicomte de
 Panfierov, Fedor Ivanovitch
 Panzacchi, Enrico
 Papini, Giovanni
 Parkhurst, Héléne
 Parmegiani
 Parménide
 Parri, Ferruccio
 Parzanese, Pietro Paolo
 Pascarella, Cesare
 Pascoli, Giovanni
 Passarge
 Passarge, Clara
 Passarge, Giorgio
 Paulesu, Franco
 Paulesu, Luisa (Diddi)
 Paulesu, Maria (Mimma)
 Paulesu, Paolo
 Paulhan, Frédéric
 Pedrazzi, Orazio
 Pellizzi, Camillo
 Perilli, Leonilde
 Pernot, Maurice
 Perrelli, Mgr.
 Pescarzoli, Antonio
 Petrochi, Policarpo
 Pétrone
 Petty, William
 Piastra, Gino
 Picelli, Guido
 Pili, Paolo
 Pippetto
 Pirandello, Luigi
 Pirenne, Henri
 Pirisi, Pirione
 Pirkheimer, Willibald
 Pisacane, Carlo
 Pizzardo, Giuseppe
 Platonov, Serge! Fiedorovitch
 Pocar, Ervino
 Poddighe, Antiogu

Poincaré, Raymond
 Pokrovski, Mikhaïl Nikolaïevitch
 Polenton, Sicco
 Polledro, Alfredo
 Ponson du Terrail, Pierre Alexis
 Porcelli
 Porcelli, Giacomo
 Porcu, Maria
 Potemkine, Vladimir Petrovitch
 Pouchkine, Alexandre Sergeïevitch
 Pougatchev, Emelian Ivanovitch
 Pozner, Vladimir
 Prato, Giusepp
 Prezzolini, Giuseppe
 Principato, Giuseppe
 Proust, Marcel
 Puccinelli, Vittorio
 Puccini, Giacomo
 Pugliese, Salvatore
 Putzolu, Antonio
 Putzolu, Antioga

 Rabelais, François
 Ragon, Michel
 Raimondi, Ariste
 Rambelinsky
 Ravera, Camilla
 Renzi, Serafino
 Repaci, Leonida
 Resta
 Rezasco, Giulio
 Riboldi, Ezio
 Ricardo, David
 Rigola, Rinaldo
 Riguzzi, Briagio
 Rivière, Marcel
 Rivière, P. Louis
 Robin, Charles
 Rocco, Alfredo
 Rolland, Romain
 Romanov, Mikhaïl
 Romier, Lucien
 Rosmini-Serbati, Antonio
 Rosselli, Carlo
 Rosselli, Nello

 Rossi, Vittorio
 Rostovtchev, Mikhaïl Ivanovitch
 Rousseau, Jean-Jacques
 Roveda, Giovanni
 Russo, Luigi
 Ruta, Enrico

 Salandra, Antonio.
 Salani, Adriano
 Salgari, Emilio
 Salimbene de Parme
 Salvemini, Gaetano
 Salvioli, Giuseppe.
 Sanna, G. Antonio
 Sanna, Giampietro
 Sanna, Giovanni
 Sanna, Malvina
 Sanna, Titino
 Sansone
 Santu Jacu zilighertari
 Saporiti, Alessandro
 Saporito, Filippo
 Saprnov, Timofei Vladimirovitch
 Sardo, Giuseppe
 Satta, Sebastiano
 Savonarola, Gerolamo
 Sbaraglini, Giuseppe
 Scano, Dionigi
 Schelling, Friedrich Wilhelm
 Schiavello, Ernesto
 Schmoller, Gustav von
 Schopenhauer, Arthur
 Schreider, Isaac
 Schreider, Lydia
 Schreider, Valentino.
 Schucht, famille
 Schucht, Anna
 Schucht, Apollon,
 Schucht, Eugenia
 Schucht, Giulia
 Schucht, Lula
 Schucht, Tatiana
 Schucht, Valia
 Schucht, Vittorio
 Scoccimarro, Mauro

Sec, Henri
 Ségur, Mme de
 Serge, Victor
 Serrati, Giacinto Menotti.
 Settembrini, Luigi
 Shakespeare, William
 Shaw, George Bernard
 Sias
 Sigfried, André
 Silvestri, Carlo
 Sinclair, Upton
 Smith, Adam
 Sobrero, Mario
 Socrate
 Sokolowska, Hélène
 Solmi, Arrigo
 Soloviev, Vladimir Sergueievitch
 Sombart, Werner
 Sonna, G.
 Sonzonio
 Sorcinelli, Ferruccio
 Sorel, Georges
 Sorgoni
 Sotgiu, Pietro
 Spada
 Spaventa
 Spaventa, Bertrando
 Spaventa, Silvio
 Speri, Tito
 Sperling et Kupfer
 Spriano, Paolo
 Sraffa, Angelo
 Sraffa, Piero
 Starkenburg, Hans
 Stendhal
 Stirner, Max
 Sue, Eugène
 Sviatopolk-Mirski, Piotr Danilovitch

 Tacite, Publius Cornelius
 Tagore, Rabindranath
 Tana, tante
 Tangorra, Vincenzo
 Tanielle
 Taramelli, Antonio

 Tasca, Angelo
 Tchekhov, Anton Pavlovitch
 Tei, Gaetano
 Terracini, Benvenuto
 Terracini, Umberto
 Thomas d'Aquin
 Tilgher, Adriano
 Tissi
 Toeplitz, Giuseppe
 Toesca, Pietro
 Toffanin, Giuseppe
 Togliatti, Palmiro
 Tola, Pasquale
 Tolstoï, Lev Nikolaievitch
 Tolu, Giovanni
 Tolu, Pasquale
 Toriggia, Raffaele
 Toussaint
 Treves
 Trevisani, Giulio
 Trombetti, Gustavo
 Trotski Lev Davidovitch
 Tulli, Enrico
 Tulli, Maria Luisa
 Tulli, Pina
 Tulli, Tullo
 Turati, Filippo

 Uberti, Beatrice degli
 Uberti, Farinata degli
 Unique (l')

 Valente
 Vallardi, Antonio
 Vallès, Jules
 Ventura, Piero
 Vercesi, Ernesto
 Vico, Giambattista
 Victor-Emmanuel III, roi d'Italie
 Vidossi, Giuseppe
 Viganò
 Vigo, Pietro
 Virgile
 Vitrioli, Diego
 Volpe, Gioacchino

Volpi, Giulio
Voltaire
Vossler, Karl
Wrangel, cf. Wrangel.

Wagner, Max Léopold
Weber, Alfred
Wells, Herbert George.
Wilde, Oscar
Wilder, Thornton
Windelband, Wilhelm
Wrangel, Piotr Nikolaievitch

Yacovliev, Jacob

Zaccaria, oncle
Zamboni, Ester
Zamis, Guido
Zanardelli, Giuseppe
Zanardo, Aldo
Zanella, Emilio
Zangwill, Israël
Zeromsky, Stephan
Zetkin, Clara
Zévaès Alexandre
Zini, Zino
Zucaro, Domenico